

Eleon. Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg née Comtesse de Reus J.



100 2012



LES  
AMÉRICAINES,  
OU  
LA PREUVE  
DE LA  
RELIGION CHRÉTIENNE

PAR LES LUMIERES NATURELLES.

*Par Madame LE PRINCE DE BEAUMONT.*

---

T O M E I.

---

*Seconde Edition, revue & corrigée.*



*A LYON, & se vend A LIEGE,*

Chez { J. F. BASSOMPIERRE, Imprimeur de  
SON ALTESSE, & Libraire.  
J. VAN DEN BERGHEN, Libraire,  
à Bruxelles.

---

M. DCC. LXXI.

LES  
AMÉRICAINES  
OU  
LA PRÉPARATION

DE LA  
RELIGION CHRÉTIENNE  
PAR LES NUMÉRIQUES  
PAR M. J. B. DE B...



1800 V. 8. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.



À

SON ALTESSE ROYALE  
M A D A M E  
LA DUCHESSE  
D E S A V O I E .



ADAME,

*FILLE* du Roi très-Catholique,  
arrière-petite-fille du Roi très-Chré-  
tien, le Ciel dès le moment de la nais-  
sance de VOTRE ALTESSE ROYALE,  
lui a imposé l'obligation de protéger  
la Religion. Il n'en eût pas fallu da-

A 2

*vantage pour m'encourager à vous offrir un Ouvrage fait pour l'inculquer & la défendre. Mais combien d'autres motifs doivent étayer ma hardiesse! Le Ciel a continué de manifester la vocation dont il a favorisé V. A. R. dès sa naissance, en vous faisant devenir la fille d'un Roi dont la piété fait le caractère distinctif, & l'Epouse d'un Prince dont la Religion la plus vive caractérise toutes les démarches. A ces motifs, qui fondent ma confiance, vous en avez joint un autre qui fait disparoître ma crainte. Votre A. R. s'est faite Elle-même, & par choix, la Protectrice de la Religion & de la piété, en même temps qu'Elle en est devenue le modele. Plus respectable par ses vertus, que par tant de titres réunis qui la rendent une des plus grandes Princesses du monde, son*

## DÉDICATOIRE. V

*auguste Nom ne peut que donner  
un grand poids à un Livre fait  
pour procurer, non-seulement la  
gloire de Dieu, mais encore le bien  
de l'Etat; car ce n'est que parmi  
les bons Chrétiens qu'on doit espé-  
rer de trouver les bons Sujets :  
heureuse si ce foible hommage de  
mes talents, offert à Dieu & à vous,  
Madame, peut être accepté comme  
une preuve du profond respect avec  
lequel je suis,*

*M A D A M E,*

*DE VOTRE ALTESSE ROYALE,*

*La très-humble &  
très-obéissante  
servante  
DE BEAUMONT.*

*A 3*

---

A V I S  
DE L' A U T E U R.

**Q**uelques Personnes dont je respecte les lumieres, ont cru que la lecture de cet Ouvrage devoit être précédée d'un mot d'Avis.

Bien des Gens qui ignorent que le doute méthodique est permis, pourroient être scandalisés de voir la Bonne l'exciter dans ses Ecolieres. Elle prie le Lecteur de se souvenir qu'elle parle à des Personnes de la Religion protestante; que le fondement de cette Religion est la liberté d'examiner les points les mieux décidés, parce que ne reconnoissant point de Tribunal infallible sur la terre, chacun de ceux qui la professent, est en droit de s'en rapporter à ses lumieres, & de les

préférer à celles de tout ce qu'il y a eu  
& aura d'Hommes savants, parce  
qu'après tout ils sont faillibles, &  
qu'on ne doit une soumission aveugle  
& absolue qu'à une autorité divine.  
Il convenoit donc à la Bonne de pren-  
dre la seule voie qui convint à ses Ele-  
ves, qui est celle de l'examen, toujours  
permis jusqu'à ce qu'on soit convaincu  
qu'on se soumet à la vérité infallible  
& éternelle, incapable de se tromper  
& de nous tromper.

---

Noms des Dames qui paroîtront  
dans cet Ouvrage.

*Miss* DOROTHÉE.

*Miss* PRÉJUGÉ.

*Lady* INCONSÉQUENTE.

*Lady* MÉRY.

*Lady* LOUISE.

*Miss* CHAMPÊTRE.

*Miss* SOPHIE.

*Lady* CHARLOTTE.

*La* BONNE.

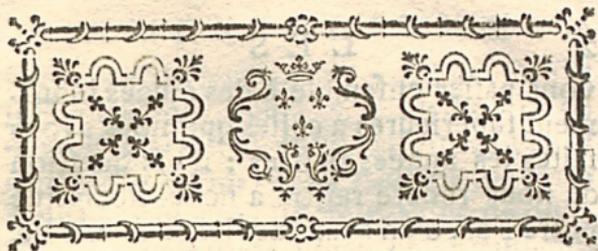
*Lady* VIOLENTE.

*Miss* MALY.

*Miss* BELOTTE.

*Lady* SPIRITUELLE.

*Mr.* BELESPRIT.



LES  
AMÉRICAINES,  
OU  
LA PREUVE  
DE LA  
RELIGION CHRÉTIENNE

*Par les lumieres naturelles.*



PREMIERE JOURNÉE.

*La BONNE.*



A Providence, Mesdames,  
qui dispose tout avec sagesse  
& avec bonté, me permet  
encore de vous entretenir  
après une longue absence.  
Pour mettre à profit l'avantage qu'elle me  
procure, j'ai résolu, Mesdames, d'em-  
ployer tous les moments que nous de-

A 5

vons passer ensemble à des études infiniment supérieures à celles que nous avons faites les années passées : il est question de nous rendre raison à nous-mêmes de notre Foi, d'en examiner les fondements. Pour comprendre la nécessité de cette étude, rappelez-vous, je vous prie, ces paroles de Jesus-Christ : *Celui qui aura la foi & qui sera baptisé, sera sauvé : celui qui n'aura pas la foi, ne peut être sauvé.* Elles sont si positives, qu'il faut brûler les Ecritures, en nier la vérité, renoncer à croire la divinité de Jesus-Christ, ou dire avec lui : *La foi est d'une absolue nécessité pour être sauvé.* Mais qu'est-ce que cette Foi, dont la nécessité est si absolue qu'elle ne peut être suppléée par rien ? C'est ce qui fera le sujet de notre étude & de nos conversations. C'est dans ce moment, Mesdames, que nous avons besoin plus que jamais des lumières du Saint-Esprit. Saint Pierre parla à une multitude de Juifs assemblés ; quatre mille se convertirent, & les autres persévérèrent dans leur incrédulité. La grace fut présentée, offerte à tous ceux qui écouterent les paroles de Pierre, & ces quatre mille furent les seuls qui daignerent la recevoir : les autres la rejetterent, & les paroles de cet Apôtre ne furent, à leur égard, que de vains sons qui frapperent leurs oreilles

sans toucher leur cœur. La lumière fut suffisante pour tous, je le répète, & ce petit nombre seulement ouvrit les yeux : tremblons qu'un pareil malheur ne nous arrive ; conjurons l'Esprit-Saint de dissiper les ténèbres de notre entendement, de fondre la glace de nos cœurs, d'arracher le funeste bandeau qui nous cache des vérités nécessaires, des vérités absolument nécessaires, des vérités seules nécessaires. Oui, Mesdames, vous pouvez ignorer tout le reste sans danger : il n'y a que la science de la Religion qu'il faut posséder pour entrer dans le Ciel, & sans laquelle on ne peut espérer d'y entrer. Donnez-moi donc l'attention la plus réfléchie, l'esprit le plus docile, & le cœur le plus décidé à céder aux lumières du Très-Haut, quoiqu'il nous en coûte.

*Mis* PRÉJUGÉ.

Ces Dames m'ont appris, ma *Bonne*, qu'une de vos conventions étoit de laisser à celles qui vous écoutent la liberté de vous interroger, de vous contredire même, & de ne jamais céder qu'à la raison. Je vais profiter de ce privilège, & vous faire mes objections contre le genre d'étude que vous nous proposez. Convient-il aux personnes du sexe ? Une foi simple, n'est-elle pas notre par-

rage ? N'y a-t-il point de danger à examiner ce que nous devons croire aveuglément sur la parole de Dieu ?

*La BONNE.*

Et qui vous assure, Madame, que votre foi est fondée sur la parole de Dieu ? Un Turc m'en diroit autant, le croiriez-vous autorisé à me proposer cette objection ? S'il me prenoit envie de vous nier la vérité de la révélation, pourriez-vous résister aux tentations auxquelles mes mauvais raisonnements vous exposeroient, sur-tout, si je vous les faisois dans un temps où l'intérêt d'une violente passion vous feroit souhaiter de trouver ces raisonnements justes ? Assurons-nous par les lumières de la raison que Dieu a parlé, alors nous pourrons fermer les yeux en toute sûreté, & croire aveuglément tout ce qu'il nous aura dit : jusqu'à ce moment doutons de tout, \* la prudence nous en fait une loi que nous ne pouvons violer sans risque.

*Lady INCONSÉQUENTE.*

Je crois bien, ma *Bonne*, que l'étude que vous nous proposez est très-belle ; cependant je crains de la faire, & voici pourquoi. La Religion Chrétienne me

\* Voyez l'Avís de l'Auteur.

paroît consolante, elle me promet des secours, des adoucissements dans les situations fâcheuses de cette vie, & un bonheur éternel dans l'autre : où pourrai-je trouver rien de pareil ? J'avoue que ces secours, ces consolations, ce bonheur éternel, je les espere sur la foi d'autrui, & je ne me dissimule pas combien ce fondement est foible : on m'a bercée de ces idées dès l'enfance, & je crois que je ne les ai adoptées qu'à force de les entendre répéter ; mais qu'importe la maniere dont cela est entré dans mon esprit ? Je crois, & cela me tranquillise : que seroit-ce si un examen sévere me montrait que je suis dans l'erreur ? Il faudroit donc renoncer malgré moi à tous les biens que je possède !

*La BONNE.*

Vous ne possédez rien, ma chere, puisque vous n'êtes pas sûre de votre possession, & que vous craignez que l'on vous la ravisse : vous me paroissiez comme un homme, qui ayant passé deux jours sans manger, rêveroit qu'il est dans un festin où il se rassasieroit à son gré, & qui craindroit d'être réveillé, de peur d'être arraché à cette douce illusion pour faire un repas réel. Ou la Religion Chrétienne a des fondements solides, & est divine, ou

elle ne peut pas nous donner les biens inestimables qu'elle nous promet : si elle nous trompe , nous ne pouvons trop souhaiter d'être réveillées pour chercher à la place des biens trompeurs , qu'elle nous offre en vain , un bonheur solide. Au-lieu de craindre d'être détrompées , hâtez-vous de vous assurer la possession de ces biens inestimables s'ils existent : s'ils n'existent pas , je ne vous ôterai rien , je vous le répète , en vous en privant ; au contraire , je vous guérirai d'une erreur , & une erreur quelconque est toujours un mal.

*Lady MÉR Y.*

Pour moi j'ai une objection à vous faire, qui me paroît plus réelle. Je conçois la beauté, le satisfaisant de la science de la Religion , je suis charmée de pouvoir m'y appliquer toute entière : mais cette étude est-elle aussi essentielle que vous avez voulu nous le faire entendre ? Si cela étoit, que deviendroient tant de pauvres gens , qui n'ont ni le temps, ni les occasions, ni la capacité nécessaire pour cette étude ! En Angleterre, par exemple, je suis assurée que sur cent personnes il n'y en a pas deux qui puissent la faire ; c'est, je crois, la même chose en France : un Marchand occupé de son commerce , un Domestique de son

service, un Paysan de son travail; tous ces gens-là, dis-je, n'ont pas le temps nécessaire pour s'instruire: le plus grand nombre de ces personnes manque de capacité quand même elles auroient du temps; d'ailleurs, qui auroit la patience de les instruire? Il faudroit donc qu'un Ministre ou un Curé n'eût que cela à faire? N'est-il pas plus avantageux qu'ils s'attachent à leur procurer de bonnes mœurs que de grandes lumieres, qu'ils leur apprennent à bien vivre plutôt qu'à bien croire?

*La BONNE.*

Voilà une objection, ou plutôt des objections qui méritent une attention particuliere: si elles ne sont pas justes, au moins ont-elles de la vraisemblance. Vous me dites, ma chere *Méry*, qu'un grand nombre de Marchands, d'Artisans, de Domestiques & autres n'ont pas le loisir de s'appliquer à l'étude de la Religion, parce qu'ils doivent apprendre le commerce, le service, leur profession; & que lorsqu'ils la savent, tout leur temps doit être employé à l'exercer. Je conviens que toute la perfection, toute la sainteté des hommes consiste à bien remplir les devoirs de leur profession; mais quelle est cette premiere & essentielle profession des hommes? c'est

d'être Chrétiens. Il n'est pas absolument nécessaire qu'ils soient Marchands, Artisans, Domestiques, Laboureurs, & il est essentiel qu'ils soient Chrétiens. Pardonneroit-on à ce Marchand d'ignorer l'arithmétique & le prix de ses marchandises ? A ce Domestique, de négliger d'apprendre la maniere dont il doit remplir son service ? A cet Artisan, de ne pas connoître les outils de sa profession ? Que penseriez-vous d'un Médecin qui vous diroit qu'il n'a pas eu le temps d'étudier l'anatomie, de lire des Livres de médecine, de fréquenter les Hôpitaux ? vous le traiteriez d'insensé. Il n'y a donc que la science du Christianisme qu'il soit permis d'ignorer sans honte ? quel aveuglement ! Mais, dites-vous, les Curés & les Ministres n'ont ni le temps ni la patience de les instruire ; quelle horreur ! Ils ont bien le temps de manger, de boire, de dormir, de se divertir : or ces choses sont moins nécessaires que l'instruction de leurs Paroissiens ; car il n'est pas essentiel qu'ils vivent, & il est essentiel qu'ils se sauvent : or ils ne peuvent se sauver qu'en se consacrant tout entiers à l'instruction de leurs Paroissiens. Au-lieu d'employer plusieurs jours à composer un Sermon éloquent, qu'ils fassent quatre Catéchismes. Qu'ils s'ap-

pliquent avec autant d'ardeur à trouver les moyens d'instruire leur troupeau, qu'ils en apportent à recevoir leurs revenus. Lady *Méry* ajoute qu'il vaut mieux leur apprendre à bien vivre qu'à bien croire; & moi je lui réponds que *Jesus* n'a pas été de ce sentiment, qu'il a mis la Foi pour première condition du salut: j'ajoute que les mœurs des hommes sont en proportion de leur foi. Le plus stupide Paysan qui auroit eu le malheur de commettre un crime, ne manque d'aucune lumière pour le cacher & l'excuser; que dis-je, la crainte d'être pendu rend ces *Russes* fideles. Pourquoi cette crainte les empêche-t-elle de voler? c'est qu'ils ont une parfaite conviction que la Justice des hommes ne fait aucune grace sur ce crime, & qu'il conduit à la potence. Cette idée a la force de réprimer leur cupidité. Si on pendoit ceux qui s'enivrent, qui disent des paroles déshonnêtes, qui médisent & déchirent la réputation du prochain; l'ivrognerie, l'impudicité, la calomnie seroient aussi rares que le vol: la crainte du châtement suspendroit les effets de toutes ces passions, qui ne sont pas plus violentes, que celle de se mettre à son aise en s'appropriant le bien d'autrui. Qui leur donne le courage nécessaire

pour résister à ce dernier penchant ? l'appréhension du supplice. La crainte d'une éternité malheureuse opéreroit un effet aussi heureux par rapport à tous les vices, si elle étoit bien réelle ; & elle le deviendroit, si un Pasteur zélé avoit soin de l'instruction de ses Ouailles & daignoit descendre à leur portée par des instructions familières. J'avoue qu'il est des esprits plus épais que les autres : ne croyez pourtant pas que le nombre en soit aussi grand qu'on le suppose communément, parce qu'il est plus aisé de se persuader qu'ils sont incapables d'instruction, que de se donner la peine nécessaire pour les instruire. Tous les hommes, à l'exception d'un très-petit nombre, sont capables d'exercer des professions qui demandent une certaine intelligence ; le temps, la patience du Maître viennent à bout de surmonter les plus grands obstacles, & qu'on auroit regardé d'abord comme invincibles. Si un Curé se donnoit la moitié de la peine pour former des Chrétiens, qu'un Cordonnier pour apprendre à son apprentif à faire un soulier, assurément il y réussiroit. Enfin, Dieu ne nous demandera qu'à proportion de nos lumières, il sera content des efforts que nous aurons faits pour nous instruire, quand bien même ces efforts au-

A M E R I C A I N E S. 11

roient été insuffisants, pourvu que nous y ayons employé tout ce qui dépendoit de nous pour bien étudier; au-lieu que nous serons criminels de notre ignorance, si nous n'avons pas fait tout ce qui dépendoit de nous pour la détruire.

*Lady* LOUISE.

En sorte qu'un Païen qui auroit fait ce qu'il auroit pu pour s'instruire, ne seroit pas coupable de son idolâtrie?

La BONNE.

*Lady Louise* a oublié que nous avons traité cette matiere à fond. Elle suppose l'impossible, qui est qu'un homme qui auroit cherché à connoître l'Auteur de son être, ne l'eût pas découvert par ses ouvrages. Nous autres qui le connoissons & qui voulons nous instruire de sa sainte Loi, souvenons-nous que pour réussir dans cette étude, il faut deux choses. Demander à Dieu ses lumieres, purifier ses mœurs pour attirer sa grace. Je devrois en ajouter une troisieme: c'est un grand amour pour la vérité, & une volonté déterminée à la suivre, quand on la connoitra, quoiqu'il en coûte.

*Miss* BELOTTE.

Je n'entends pas bien ce que vous vou-

lez dire, que nous ferons punies pour avoir manqué d'accomplir des devoirs que nous ne connoissons pas. Cela me paroît injuste. Par exemple, je me suis sentie une sorte de mauvaise humeur, lorsque vous avez proposé de nous développer nos devoirs par rapport à la Religion. Voici comme je raisonne. De plus d'un million de personnes qui sont dans la Ville de Londres, il n'y en a peut-être pas mille qui soient instruites, comme vous voulez que nous le soyons : il seroit cruel de penser qu'il n'y auroit que ces mille personnes qui puissent espérer le Ciel. Parmi la multitude des autres, il y en a beaucoup qui manquent de bonne foi à des devoirs essentiels, parce qu'elles les ignorent : elles ne pechent pas, car elles ne croient pas pécher. Pourquoi augmenter leurs devoirs, en leur donnant de nouvelles lumières auxquelles elles ne répondront pas probablement ? Il me semble avoir lu dans St. Paul, que c'est la Loi qui fait le péché; *car, dit-il, ou il n'y a pas de Loi, il n'y a pas de péché.* Pourquoi cherchez-vous à le multiplier, en nous découvrant de nouvelles Loix ? Vous les créez pour nous, puisqu'elles n'existent & ne sont obligatoires à notre égard qu'au moment où nous les connoissons. Laissez-nous

dans notre ignorance, & n'augmentez pas nos obligations.

*La BONNE.*

Véritablement, ma chere, cela seroit fort commode. Une ignorance invincible sur nos devoirs nous en dispenserait sans doute; mais cette sorte d'ignorance est la chose impossible; c'est un être de raison pour tous les hommes en général, & sur-tout pour nous qui sommes en état de nous instruire. Il n'est pas question dans l'étude que nous allons faire, de nous découvrir nos devoirs: ils sont écrits par le doigt de Dieu même au fond de notre ame; je ne veux que fortifier les motifs d'obéir à cette première loi &, par conséquent, vous en faciliter la pratique. Oui, Mesdames, si nous sommes assez heureuses pour apprendre la science de la Religion comme il faut, toutes les difficultés, ou du moins, la plus grande partie des difficultés que nous trouvons à accomplir la Loi naturelle, qui n'est autre que la Loi divine, disparaîtra.

*Lady MÉRY.*

C'est-à-dire, ma *Bonne*, que nous allons prendre une leçon de Géométrie, de Logique, j'en ai une grande joie. La

Philosophie n'entrera-t-elle pas aussi dans votre plan? cela me rendroit bien attentive.

*La BONNE.*

Ce que dit Lady *Mery*, paroît singulier, & est pourtant vrai. La foi doit être précédée de la raison, c'est-à-dire, qu'avant de croire, nous devons avoir des motifs raisonnables de croire. Je dis plus : des personnes telles que nous, doivent avoir de telles preuves de la vérité de la Religion, qu'elles soient démontrées géométriquement, en sorte qu'il soit impossible d'en douter. C'est pour chercher ces preuves claires, & qu'on ne puisse contester, que je vous ai rassemblées. Je ne veux laisser aucun soupçon, aucun nuage sur ce que vous devez croire; car je le répète, votre esprit étant une fois bien convaincu, il sera plus aisé de toucher votre cœur : la conviction produit l'acte, presque nécessairement. Je vais d'abord réfuter l'objection de *Miss Belotte*, & ensuite je vous exposerai le plan que nous devons suivre dans les leçons que nous prendrons sur cette utile science.

Elle prétend que nos devoirs ne commencent qu'au moment où nous sommes instruites; elle se trompe : c'est du mo-

ment où il nous a été possible d'être instruites, que nos devoirs deviennent obligatoires. L'étendue de cette instruction doit se mesurer sur l'étendue de nos lumières, de notre temps, & des facilités que la Providence nous ménage à cet égard. Il est hors de doute, que les personnes dispensées du soin de gagner leur vie par un travail assidu, ont plus de moyens de chercher la vérité & la conviction : cette étude doit être beaucoup plus approfondie par elles, parce qu'elles ont plus de tentations contre la Foi, & qu'elles ont plus de dangers de la perdre, que les pauvres.

*Miss* PRÉJUGÉ.

Pourrois-je vous demander d'où naissent ces tentations & ces dangers que vous supposez ?

*La* BONNE.

Je ne suppose rien, Mesdames, ils n'existent malheureusement que trop.

Les obstacles à la Foi consistent plus dans les penchans du cœur que dans les lumières de l'esprit; mais quand ces deux fortes d'obstacles se réunissent, il faut un miracle pour que la Foi n'en soit pas détruite ou du moins altérée. Les vérités spéculatives ne sont pénibles à croire

qu'à une Secte de prétendus beaux esprits, qui se qualifient mal-à-propos du titre d'esprits forts, & qui veulent tout mesurer à leur raison & à leurs lumieres, sans penser que le premier effet d'une raison saine, est de connoître ses bornes, qui sont assurément très-étroites. On m'a dit que cette Secte s'appelloit les *Rationalistes*. Parmi ceux-là, il s'en trouve plusieurs qui n'ont d'autres défauts que l'orgueil, & dont les mœurs sont pures; mais ce n'est que par un hazard qui tient aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent.

Le reste des hommes se soumet volontiers sans motif, avec indifférence à des vérités qui ne les engagent à rien. Que la Ste. Trinité soit un Dieu en deux personnes, ou en trois, cela ne les embarrasse guere; elle n'exige pas plus d'adoration d'une maniere que d'une autre: leurs passions laisseront passer tout ce qui n'aura pas un rapport immédiat aux mœurs. Mais une Religion qui les condamne à combattre leurs passions, depuis le matin jusqu'au soir, à sacrifier leurs penchans les plus doux; qui les menace d'une éternité de supplices, s'ils refusent de remplir cette condition de salut. *Renoncez à vous-même, portez votre croix.* Cette Religion, dis-je, leur paroît difficile

difficile à croire, & ils seroient charmés d'avoir des raisons d'en douter. Quelques-uns plus hardis que les autres, hazardent à ce sujet des conjectures si frivoles, qu'on les siffleroit, s'ils raisonnoient aussi mal dans les affaires les plus communes pour lesquelles on seroit de sang froid; cependant quelque dénuées de vraisemblance que soient ces conjectures, quelque contradictoires même qu'elles paroissent à l'examen le plus superficiel, on souhaiteroit qu'elles eussent de la probabilité, & dès-lors on touche au moment de leur accorder de la réalité. Cette tentation est sur-tout celle des riches & des heureux du siècle. Nager au milieu de l'abondance & des plaisirs, & conserver la pauvreté d'esprit, la mortification du cœur, des sens, & la pureté des mœurs; oh que cela est pénible! Les pauvres, les artisans, au contraire, s'accoutument bien mieux d'une Religion qui condamne des plaisirs qu'ils ne peuvent goûter, qui asservit les riches à les soulager dans leurs besoins, à les supporter dans leurs maladies, dans leurs peines, à adoucir le joug dont ils sont accablés. Donc les riches sont plus exposés que les pauvres, à souhaiter que la Religion soit fautive; donc ils ont besoin de plus de lumières que les autres pour

être entraînés & comme forcés par la conviction à se soumettre aux vérités pratiques, qui ne paroissent à leurs yeux que des obstacles au bonheur qu'ils croient pouvoir se procurer par la jouissance des biens dont ils regorgent.

D'ailleurs, c'est parmi les Grands & les personnes riches, que se trouvent les Rationalistes, grands prêcheurs de leur métier, & qui courent après les prosélytes. L'oïiveté des Grands leur laisse le temps de leur débiter leur doctrine, & leur ignorance sur la Religion rend leur défaite aisée. C'est donc une nécessité pour eux de proportionner leurs armes défensives aux offensives qu'on emploie à leur égard. L'instruction est donc nécessaire à tous, mais principalement aux personnes de votre état, Mesdames; premièrement, parce qu'elles ont le temps & les commodités de s'instruire; secondement, parce que leurs besoins à cet égard sont plus grands que ceux des autres.

Je reviens à *Miss Belotte*, qui avoue franchement qu'elle craint des lumieres qui lui découvroient un plus grand nombre de devoirs à remplir. Apprenez, ma chere, que le paresseux ne gagne rien à ses ténèbres volontaires. Vous dites qu'il ne pourra être damné pour n'avoir pas rempli

des devoirs qu'il n'a jamais connus; sachez qu'il le fera pour avoir négligé de s'en instruire, & que cette connoissance serve à vous déterminer à employer tout ce que vous avez d'esprit pour devenir habiles dans la science du salut, puisqu'elle est, comme je vous l'ai déjà dit, la seule importante & nécessaire.

Je répète aussi à Lady *Méry*, que nos conversations seront précisément ce qu'elle les souhaite. C'est un cours de Logique, Mesdames, que nous allons faire ensemble. Pour apprendre à bien croire, nous allons douter de tout.

Supposez donc, Mesdames, qu'élevées dans les forêts de l'Amérique, chacune en votre particulier, on vous transporta dans cette Ville. Je suppose encore que vous eussiez un esprit naturellement juste, comme l'auroient le plus grand nombre des hommes qui ne seroient point gâtés par le préjugé: dans cet état vous auriez une juste défiance, qui se fait toujours sentir quand on offre à notre crédulité des choses qui paroissent blesser la vraisemblance, & que nous n'avons pas une confiance aveugle pour ceux qui nous les proposent. Si, après vous avoir instruites des mœurs & des usages de la Nation au milieu de laquelle vous auriez été transplantées, je voulois entrepren-

dre de vous faire connoître ce que vous êtes, d'où vous venez, pourquoi vous êtes, ce que vous deviendrez; vous sentez, Mesdames, qu'il faudroit tout prouver, tout démontrer, que vous seriez autorisées à mettre les choses extraordinaires que je voudrois vous faire croire, au nombre des choses incertaines & problématiques, jusqu'à ce que je les fisse paroître à vos yeux, accompagnées de l'évidence, qui fait toujours disparoître le doute.

*Lady VIOLENTE.*

Ah ma *Bonne!* je conçois que s'il n'y a rien de plus utile que ces leçons, il n'y a rien non plus de si amusant. Quel plaisir de voir croître les idées, d'en développer la source. D'ailleurs, je fais une réflexion: cet état dans lequel vous nous supposez, nous l'avons toutes éprouvé. Dans la première enfance, n'étions-nous pas au dessous même de ces jeunes Sauvages? Lorsque nous avons été en état d'entendre, on a fait raisonner des sons à nos oreilles, sans jamais, ou presque jamais parler à notre raison. *Il y a un Dieu. Le loup vous mangera, si vous êtes méchante. Mon petit doigt m'apprend tout ce que vous faites. Dieu entend tout ce que vous dites. Le nez vous rougira si vous*

mentez. Vous irez en enfer, si vous êtes désobéissante. Ces grandes vérités & ces fadaïses nous ont été dites du même ton, ont fait sur nous la même impression, & ces impressions n'ont été guere plus durables les unes que les autres. J'avoue qu'à mesure que nous avançons en âge, on réitere les leçons qui regardent Dieu, & on se moque avec nous de la crédulité que nous avons, quelques années auparavant, pour les contes bleus dont on nous berçoit. Mais si je me rappelle bien ce qui se passoit alors en moi, voici comme je raisonnois. On m'a trompé quand j'étois petite à certains égards; suis-je bien assurée qu'on ne me trompe point encore? Il est peut-être des illusions pour tous les âges: dans le premier, on m'a fait des mensonges qui n'avoient pas le sens commun; on m'en fait aujourd'hui sur des matières beaucoup plus graves, & qui n'ont pas plus de probabilité à mes yeux que le reste n'en avoit alors, & dont, sans doute, on se moquera avec moi dans mes dernières années.

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Ah Madame! comment pouviez-vous penser ainsi? Ne voyez-vous pas tout d'abord que ce qu'on disoit de Dieu étoit véritable?

*Lady VIOLENTE.*

Non en vérité, ma chere, permettez-moi le mot, j'avois trop d'esprit pour cela, & ma raison, au contraire, m'auto-risoit à croire qu'en cela, comme dans tout le reste, ma Gouvernante avoit de bonnes raisons pour chercher à me tromper.

*Lady INCONSÉQUENTE.*

Et vous appelez cela avoir de l'esprit? Je remercie Dieu de ne m'en avoir pas donné un de cette espece. Pour moi, je vous le répète, j'ai d'abord connu que tout ce qu'on me disoit par rapport à Dieu, étoit véritable.

*Lady VIOLENTE.*

Me diriez-vous bien, Madame, pourquoi vous avez toujours cru les choses qu'on vous disoit par rapport à Dieu?

*Lady INCONSÉQUENTE.*

Et mais, ma chere, je l'ai cru.... parce que cela étoit vrai; je n'en puis donner autre raison.

*La BONNE.*

Voyez-vous, ma chere, vous ne manquez pas d'esprit, vous passèz même pour en avoir beaucoup, & ce jugement est

fondé pour ceux qui vous connoissent à fond. Malgré votre esprit naturel, une personne qui ne jugeroit de vous que sur vos discours, seroit autorisée à douter de votre jugement. Vous n'avez jamais raisonné, réfléchi, & cela fait à peu de chose près, le même effet que si vous manquiez de bon sens. Ne vous fâchez pas, je vous prie : ces Dames ont eu la bonté de me permettre de leur dire librement ma pensée, & de leur côté elles ont droit de me dire mes défauts sans que je m'en fâche : cette méthode a été fort utile & à elles & à moi. Il ne tient qu'à vous d'entrer en participation de cet avantage. Avant de rien décider, forcez-vous à peser, à comparer. Apprenez à poser un principe, à en tirer des conséquences, à nier tout ce qui sera contradictoire à ce principe, & à l'abandonner, à recevoir comme vrai au contraire tout ce qui en fera une conséquence. Vous ignorez ces grands mots, Madame : je vais vous les expliquer dans un moment par ce qui va se passer entre vous & Lady *Violente* : je connois la marche de son esprit, & je vois où elle en veut venir, permettez-lui de vous interroger.

*Lady* VIOLENTE.

Mille pardons, Madame, de la li-

B 4

berté que je vais prendre. Hélas, ce service que je vais vous rendre, ma Bonne me l'a rendu en son temps, & il lui en a beaucoup plus coûté pour me corriger d'un grand nombre de défauts, qu'il ne lui en coûtera pour vous donner l'habitude de raisonner juste. Dites-moi, Madame, votre Gouvernante avoit-elle des défauts?

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Dix mille. Tous ceux que peut avoir une fille d'un esprit borné, dont l'éducation avoit été absolument négligée, & qui, malgré ces désavantages, avoit un cœur excellent, & beaucoup de Religion.

*Lady* VIOLENTE.

Encore une fois, Madame, pardon. Mais voilà des contradictoires. Si cette fille avoit dix mille défauts, elle ne pouvoit avoir un bon cœur & beaucoup de Religion. Ces deux dernières qualités louables devoient détruire les qualités contraires, elles ne peuvent subsister ensemble. Ceci mériteroit une discussion que j'abandonne pour ne pas sortir de mon sujet. Entrons, je vous prie, dans quelque détail sur les défauts de votre Gouvernante, étoit-elle médisante?

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Au superlatif. Comme elle étoit en même temps très-ignorante & fort babil-larde, il falloit bien parler du Prochain faute de savoir dire autre chose. Vous allez encore penser que ce que je vais vous dire est contradictoire, & il n'en sera pas moins vrai; c'est que ce n'étoit point chez elle la suite d'un méchant cœur; elle ne haïssoit pas celles qu'elle déchiroit; au contraire, elle apprenoit à toute une compagnie les défauts de Madame une telle pour avoir le plaisir d'en gémir, de la plaindre, de rejeter les fautes sur ses parents, ses amis, sur tout le genre-humain; ce qui amenoit nécessairement des portraits qui n'étoient pas à la louange de ceux dont elle parloit.

*Lady* VIOLENTE.

Et cette bonne fille qui aimoit tant à gémir sur les défauts du prochain, se mettoit-elle en colere? avoit-elle beaucoup de respect dans l'Eglise? n'y parloit-elle jamais? obéissoit-elle aux ordres de Madame votre mere? disoit-elle toujours la vérité?

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Oui & non: elle étoit fort violente &

en convenoit de bonne foi ; mais comme elle disoit elle-même : *tournez la main, il n'y paroïssoit plus.* Elle gardoit le silence à l'Eglise quand elle y dormoit (ce qui lui arrivoit souvent) ou quand elle n'étoit pas à côté d'une personne de connoissance ; elle obéïssoit à *Mylady*, dans toutes les choses dont on pouvoit s'appercevoir, & faisoit à sa tête toutes les fois qu'elle espéroit n'en recevoir aucune repréhension. Elle murmuroit contre Maman, quand on m'empêchoit de lui faire de petits présents, ou qu'on faisoit servir une de mes robes pour deux deuils ; elle mentoit souvent pour m'excuser ou pour s'excuser elle-même, & ajoutoit que ces mensonges étoient de petites fautes, puisqu'ils ne faisoient mal à personne.

*Lady* VIOLENTE.

Cette femme ne vous a-t-elle jamais lu la Sainte Ecriture ? Ne vous a-t-elle pas fait remarquer que Jesus, le plus doux de tous les hommes, chassa du Temple ceux qui y vendoient les choses nécessaires aux Sacrifices ? Ne vous a-t-elle pas dit que Dieu, présent par-tout, écrivoit, pour ainsi dire, toutes nos paroles, & qu'il nous demandera un compte rigoureux de celles que nous aurons dites in-

tilement; à plus forte raison de celles qui blessent la charité, la vérité? Ne vous a-t-elle pas fait lire St. Paul, qui nous avertit d'obéir à nos maîtres, parce qu'ils nous tiennent la place de Dieu?

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Je dois lui rendre cette justice, elle m'a relu ces choses tant de fois, que je les fais par cœur.

*Lady* VIOLENTE.

Et aviez-vous la bonté de croire toutes ces choses, qu'assurément elle ne croyoit point elle-même?

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Ah Madame! c'est une calomnie, elle croyoit tout ce qu'il falloit croire & étoit très-bonne Chrétienne.

*Lady* VIOLENTE.

Si elle vous eût défendu de boire du vin, en vous disant que c'étoit du poison qui donnoit la mort, & que dans le même temps vous lui en eussiez vu boire avec plaisir, qu'auriez-vous cru, Madame?

*Lady* INCONSÉQUENTE.

J'aurois cru, ou qu'elle étoit lasse de la

vie, & qu'elle vouloit mourir, ou que le vin n'étoit pas du poison; & comme elle aimoit beaucoup à vivre, & qu'elle avoit bien peur de la mort, j'aurois regardé ce qu'elle me disoit sur le vin comme une plaisanterie. J'aurois pu croire encore, qu'elle avoit quelques raisons pour chercher à me dégoûter du vin.

*Lady VIOLENTE.*

Je lui aurois dit, moi, lorsqu'elle m'auroit fait lire la Sainte Ecriture: c'est par plaisanterie que vous me dites que l'ancien & le nouveau Testament ont été dictés par le Saint-Esprit, & que Dieu jettera dans l'enfer ceux qui ne conforment pas leur vie à la morale, qui est renfermée dans ces Livres que vous appelez divins. Si vous le croyiez véritablement, vous cesseriez d'être médisante, colere, avare, désobéissante à vos maîtres & menteuse: ces Livres ne contiennent que des fables, ou du moins, vous les regardez comme tels, & vous cherchez à m'en imposer: j'en devine la raison. Il est de votre intérêt que je pratique toutes les vertus commandées dans ces Livres, car mon éducation en deviendra plus aisée: vous ne me croyez pas assez complaisante pour chercher à les pratiquer seulement pour vous éviter la peine de lutter con-

## AMERICAINES. 29

tre mes passions; pour m'engager à les vaincre & rendre ma société plus douce, vous composez, ou plutôt vous adoptez un Roman fait par des personnes qui avoient, comme vous, intérêt d'engager les hommes à détruire ou modérer des penchans qui choquoient les leurs, & qui, s'ils vivoient comme vous vivez, ne croyoient pas un mot de ce qu'ils ont écrit.

### *Mis* INCONSÉQUENTE.

J'admire comme Lady *Violente* a arrangé tout cela, & m'a convaincue que ma docilité étoit une sottise: j'aurois juré qu'elle n'en pourroit venir à bout; cependant il n'est pas en mon pouvoir de me refuser à ce qu'elle vient de dire.

### La BONNE.

C'est qu'il n'est pas possible de résister à l'évidence. Et bien, Mesdames, voilà comme quoi nous devons étudier la Religion, il faut suivre la même méthode. Lady *Violente* a commencé par poser un principe; *la conviction, quand elle est parfaite, produit l'action qui lui est conséquente.* Ainsi elle dit, si vous êtes fortement persuadées que ce vin peut vous empoisonner & que vous n'avez pas envie de mourir; vous n'en boirez pas. Si

vous en buvez, ou vous ne croyez pas qu'il soit poison, ou vous voulez mourir.

*Lady SPIRITUELLE.*

Ma *Bonne*, faites-nous de cela un syllogisme, je me meurs d'envie d'en savoir faire un, & je n'en ai pas même une idée bien juste.

*La BONNE.*

Je suis logée au même endroit, ma chere, je n'ai jamais eu l'esprit d'en retenir les regles, quoiqu'on me les ait expliquées plusieurs fois. J'en vais risquer un sans vous répondre qu'il ait les qualités requises.

*Le vin est un poison qui fait mourir.*

Voilà la majeure.

*Vous ne voulez pas mourir.*

Voilà la mineure.

*Donc vous ne boirez pas de ce vin.*

C'est la conséquence.

*Lady SPIRITUELLE.*

En vérité je le crois bon, toujours est-il sûr qu'il ne m'est pas possible de nier cette conséquence.

*La BONNE.*

Remarquez, *Lady Inconsequente*, que

Si ces deux premières propositions sont vraies, il seroit absurde & ridicule de nier la conséquence. Si vous buvez de ce vin, il faut nécessairement, ou que vous ne le croyez pas poison, ou que vous soyez résolue à vous empoisonner : cela est clair, le concevez-vous, ma chère ?

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Affurément, ou je serois bien stupide : j'avoue que je l'ai été jusques à présent ; car jamais je n'ai rien comparé, rien pensé, rien examiné. Il est pourtant bien agréable d'avoir une règle sûre pour discerner le certain d'avec l'incertain, le vrai du faux : on ne risque plus d'être la dupe de ces beaux diseurs de rien, qui avancent hardiment, & qui seroient bien embarrassés si on procédoit avec eux, comme vous venez de faire avec moi ; j'aime cette méthode.

*Miss* PRÉJUGÉ.

Pour moi je la trouve fort incommode. N'est-il pas vrai, ma *Bonne*, que sur la plupart des choses, il est indifférent d'être trompé ou non ? Que la terre tourne ou que ce soit le soleil, que m'importe à moi ? Dans les choses qui intéressent les hommes de plus près, tant de gens d'esprit les ont examinées : la Religion, par exemple, nous payons des Ministres &

vous des Prêtres, pour l'étudier & nous en instruire. Qu'ai-je à faire d'examiner leurs décisions? Ai-je plus d'esprit qu'eux? Ont-ils quelque intérêt à me tromper? S'ils me trompent, serois-je responsable de leur mauvaise foi? Car enfin, je dois les croire, J. C. les a établis pour cela. S'ils se trompent, à plus forte raison me tromperai-je. Je connois beaucoup de gens qui, à force de chercher la vérité, sont parvenus à ne rien croire du tout, & à n'avoir plus de religion: n'est-il pas plus aisé & plus sûr de s'en tenir à celle de ses peres, à celle qui est établie dans le Royaume où l'on vit, & dans laquelle on est né? J'avoue de bonne foi, que si j'étois venue au monde à Constantinople ou dans les Indes, on auroit eu bien de la peine à me faire Chrétienne, parce que j'ai une grande répugnance à m'occuper de ces sortes de choses. De plus, j'ai oui dire à de très-habiles gens, qu'un honnête homme ne change jamais sa religion telle qu'elle soit: c'est l'opinion de toute notre famille, & vous concevez bien qu'une fille doit penser comme ses parents, qui en savent plus qu'elle.

*La BONNE.*

C'est bien dommage, ma chere, que

Dieu vous ait donné un entendement : celui des autres seroit suffisant pour vous. Il y a pourtant du vrai & du faux dans tout ce que vous venez de nous dire, & il faut le démêler.

J'avoue qu'il est mille choses sur lesquelles il n'est pas fort dangereux d'être trompé : je dis fort dangereux ; car il y a toujours du péril à l'être, cela nous rend l'esprit faux & peut influer beaucoup sur les choses qu'il nous est essentiel de savoir sûrement ; il est disgracieux d'être le jouet de l'erreur, même dans des bagatelles.

Vous dites par rapport aux connoissances utiles & nécessaires, que les habiles gens les ont examinées. Mais si elles sont telles, que notre bonheur en cette vie & en l'autre dépende de leur connoissance ; comme je suis sûre que le plus grand nombre de ces habiles gens se sont trompés, c'est une nécessité absolue pour moi, d'examiner entre leurs opinions quelle est la seule véritable ; je ne serois pas sensée si j'agissois autrement.

*Mis* PRÉJUGÉ.

Et pourquoi dites-vous que le plus grand nombre des habiles gens se sont trompés ? Comment pouvez-vous en être sûre ? Pour moi je suis bien loin de cette

certitude, & je me regarderois comme téméraire, si j'osois porter un tel jugement : il me semble qu'il faudroit avoir plus de science que n'en ont, & que n'en doivent avoir les femmes, pour parler ainsi.

*La BONNE.*

Etes-vous bien sûre, Madame, qu'il faut avoir beaucoup d'esprit & de lumiere pour décider sans appel, que sur toutes sortes de Sciences, sur la Religion même, le plus grand nombre des hommes est dans l'erreur ?

*Miss PRÉJUGÉ.*

Affurément, ma *Bonne*, je suis sûre, que si je disois cela, je serois une imperinente; car je suis trop jeune & trop peu instruite.

*La BONNE.*

Nous sommes donc d'un sentiment contraire; car je soutiens, moi, que la plus ignorante est aussi en état de porter cette décision que la personne la mieux instruite. *Lady*, dites-moi, je vous prie, quelle est la couleur de votre ruban ?

*Miss PRÉJUGÉ.*

Je dis qu'il est couleur de pourpre,

cela est bien aisé à décider, à moins qu'on ne soit aveugle.

*La* BONNE.

Comment pouvez-vous dire que ce ruban est pourpre, Madame? je soutiens qu'il est bleu. *Lady Violente* vous dira qu'il est blanc, & *Mis Dorothee* qu'il est jonquille.... je vais prendre *Mis Francisque* pour Juge. N'est-il pas vrai, ma chere, que nous avons toutes raison sur la couleur de ce ruban?

*Mis* FRANCISQUE.

Vous badinez, ma *Bonne*: assurément *Lady Préjugé* a raison, son ruban est couleur de pourpre.

*La* BONNE.

Mais si *Lady* a raison, nous avons donc tort; nous soutenons que ce ruban est de plusieurs autres couleurs. Prenez bien garde à ce que vous allez dire, ma chere: si vous assuriez que nous nous trompons, nous dirions que vous êtes une impertinente, que vous avez mal aux yeux, & que, par conséquent, vous ne pouvez pas décider des couleurs.

*Mis* FRANCISQUE.

Et quand même je ferois aveugle, ma

*Bonne*, cela ne m'empêcheroit pas de décider que de vous quatre, il y en a sûrement trois qui se trompent. Ce ruban ne peut pas être de quatre couleurs à la fois, à moins qu'il ne soit rayé. Un aveugle pourroit donc dire que si une de vous a raison; les autres ont tort, qu'elles disent une chose fausse, un mensonge; car vous nous avez fait voir que le contraire d'une vérité est une chose fausse, un mensonge: & quand vous ne l'auriez pas dit, nous le savions bien.

La BONNE.

Etes-vous bien sûre, ma chere, que toutes les fois qu'une personne dit la vraie couleur d'un ruban, toutes celles qui sont d'un autre avis, se trompent?

Miss FRANCISQUE.

J'en suis si sûre, ma *Bonne*, que quand tous les hommes ensemble viendroient me dire que ce ruban est tout à la fois blanc, pourpre, jaune ou violet, ils ne pourroient me le persuader; c'est comme si on m'assuroit que vous êtes la meilleure & la plus méchante personne du monde, je dirois à ceux qui me tiendroient ce discours qu'ils sont foux; car si vous êtes très-bonne, vous ne pouvez pas être très-méchante; & si deux

personnes soutenoient chacune une de ces deux choses, je dirois : Il y en a une qui se trompe.

*La BONNE.*

Vous voyez, Lady *Préjugé*, que *Miss Francisque* est plus hardie que vous, sans pouvoir être taxée d'impertinence. Vous avez raison sur la couleur de votre ruban, par conséquent, tous les autres ont tort : de même, quand sur la Religion, les sciences ou autre chose, les hommes ont des sentiments différents, vous pouvez juger à coup sûr que s'il y en a un seul qui ait trouvé la vérité, tous les autres se trompent & sont dans l'erreur ; car ils ne peuvent avoir raison tous à la fois en soutenant des choses différentes. Concevez-vous cela, Madame ?

*Miss PRÉJUGÉ.*

Oui, ma *Bonne* ; mais ce que je ne conçois pas, c'est ma sottise. Cela est si clair, pourquoi ne l'ai-je pas compris par moi-même ? Pourquoi à présent que je le vois, en ai-je une sorte de dépit, comme si on m'avoit fait grand tort en m'ouvrant les yeux ? Je le vois : non seulement je suis dans l'erreur à bien des égards, & ce qu'il y a de pire, c'est que j'aime mes erreurs.

*La BONNE.*

Voilà l'effet du préjugé, Madame : nous adoptons par paresse des sentiments tout faits, parce que nous ne voulons pas nous donner la peine de réfléchir pour en avoir un à nous ; & puis, quand certaines opinions qui favorisent nos penchans, nous ont été données dès l'enfance, elles tiennent comme la peau. Il est donc prouvé que le plus grand nombre des hommes se trompent par rapport à la Religion : car si les Turcs ont raison d'être Turcs, les Chrétiens ont tort, aussi bien que les Juifs, de ne pas se faire Turcs, & il est question d'examiner si nous pouvons, sans présomption, espérer de trouver la vérité qui a échappé au plus grand nombre.

Une de vos difficultés par rapport à l'étude est celle-ci. Tant d'habiles Gens se trompent, donc je puis me tromper. Cette objection a plus d'apparence que de réalité. Ou les vérités que vous examinerez, seront essentielles & absolument nécessaires, ou elles ne le seront pas : dans le second cas, vous ne risquez pas beaucoup de vous tromper. Dans le premier, vous ne pouvez vous tromper si vos recherches sont sinceres & faites comme il faut. Dieu ne peut pas vous avoir fait

une Loi qu'il vous seroit impossible de remplir. Jesus-Christ a engagé sa parole, qu'il donneroit le bon esprit à ceux qui le demanderoient en son nom: demandez-le, & il vous sera accordé. Mais, ajoutez-vous, les Prêtres & les Ministres sont payés pour étudier la Religion & nous l'enseigner; nous devons les en croire sur leur parole, puisque J. C. les a établis pour cela. On nous l'a dit ainsi, mais on ne nous en a pas donné la preuve, & c'est pour avoir cette preuve ou renoncer à l'avoir comme impossible, que nous sommes assemblés. Où la chercherons-nous? Dans les Livres de la Ste. Ecriture. Mais qui nous assure que les Livres que nous appellons ainsi, sont divins? C'est encore de quoi nous devons nous assurer. Je commence par ne rien croire pour m'assurer de tout. Je suis fortement déterminée à m'en rapporter à ma raison pour connoître la divinité des Ecritures. Aussitôt que la raison m'aura prouvé, que tout ce qu'elles contiennent a été dicté par l'esprit de Dieu, je fermerai les yeux sur ce qu'elles m'offriront à croire de plus incompréhensible, & je l'adorerai sans le comprendre. Si ma raison me prouve qu'il faut s'en rapporter à ce que me diront les Prêtres & les Ministres, je le croirai sans hésiter. Vous voyez, ma

chere *Lady*, que je ne risque rien avec de telles dispositions, & que je puis étudier en assurance, sans crainte d'altérer mon respect pour la Religion si elle est divine; au contraire, ma conviction l'augmentera.

Enfin, vous me dites qu'une honnête personne ne doit point changer sa Religion, & qu'ainsi il est inutile qu'elle l'examine. Si le monde eût été de votre avis, Madame, nous adorerions Jupiter & les autres Dieux du Paganisme, en dépit du bon sens. Pour moi je suis dans un système bien opposé. Je suis Chrétienne, non parce que je suis née dans un Pays où l'on professe le Christianisme, mais parce que je crois avoir des preuves certaines que la vérité ne se trouve que dans la Religion Chrétienne. Si on pouvoit me prouver le contraire, je l'abandonnerois dans l'instant; car je ne tiens qu'à la vérité: c'est dans cette disposition que toute personne raisonnable doit être. Quoi donc, si vous étiez née dans l'ancienne Egypte, auriez-vous voulu adorer les Crocodiles & les Oignons? Si vous étiez née Juive, & que je vous prouvassé que Jesus est le Messie, voudriez-vous le renier comme l'ont fait ceux de cette malheureuse Nation? Cet attachement machinal à une Religion de convenance,  
est

est un préjugé, une sottise, mais elle a quelquefois un prétexte spécieux. Tant de gens changent de Religion par des vues basses & intéressées, que cela a jetté un odieux sur ce changement qui n'a rien que de glorieux & d'estimable, quand on le fait en connoissance de cause. Et vous, *Miss Dorothee*, vous ne dites rien! que pensez-vous de nos leçons, ou plutôt du plan de nos leçons?

*Miss DOROTHÉE.*

Je le trouve admirable, j'aurai le plaisir de contredire tout à mon aise. Apprêtez votre patience, ma *Bonne*, je ne vous laisserai rien passer qui ne soit bien prouvé, je vous en avertis de bonne foi, & vous me connoissez assez pour me croire personne à m'acquitter fidèlement de cette promesse.

*La BONNE.*

Vous ne m'effrayez point, ma chere, j'ai du courage, & ne demande pas de quartier. Au reste, Mesdames, si vous connoissiez *Miss Dorothee*, vous me trouveriez téméraire; née *Logicienne*, une contradiction la blesse, comme une dissonance offense l'oreille d'un Musicien; ainsi vous pouvez vous en rapporter à elle sur l'exacritude, & je dois me tenir sur

mes gardes. Commençons. Remarquez, je vous prie, que nous sommes convenues d'oublier tout ce que nous savons; que vous sortez des forêts de l'Amérique, & que voulant vous former une foi, vous la voulez sûre; ainsi il faut abandonner toutes les connoissances qui vous viennent par les sens, & qui pourroient vous induire en erreur.

*Lady LOUISE.*

Je n'entends pas bien cela, ma *Bonne*. Mes yeux me découvrent mille objets, mes oreilles sont frappées des sons, & mes autres sens me produisent des connoissances qu'il seroit trop long de détailler. Pourrois-je douter de ce qu'ils me découvrent?

*La BONNE.*

Peut-être bien, Madame. Dites-moi, je vous prie, vos sens ne vous ont-ils jamais trompée?

*Lady LOUISE.*

Quelquefois, mais c'est par accident. Si j'ai la jaunisse, tous les objets me paroissent jaunes. Si j'ai la fièvre, le sucre me paroît amer & le bouillon détestable; si je suis enrhumée, les fleurs me paroissent sans odeur. C'est la jaunisse, la fièvre,

vre & le rhume qui dépravent mes sens.

*La BONNE.*

Et qui vous a dit que vos sens ne sont pas toujours affectés de quelque maladie qui vous est inconnue, & qui les déprave à votre insu ?

*Miss SOPHIE.*

Quelle singulière imagination, ma *Bonne* ! à ce compte il faudroit douter de tout ; où en serions-nous ?

*La BONNE.*

Oui, Mesdames, il faut douter de tout jusqu'à la preuve. Voyons s'il y a quelque chose dont nous ne pouvons douter quand bien même nous le voudrions. Existez-vous, *Miss Champêtre* ? Pouvez-vous m'assurer que vous êtes quelque chose ?

*Miss CHAMPÊTRE.*

Oui, ma *Bonne*, je pense, donc je suis : car si j'étois le néant, qui n'est rien, je ne pourrois rien produire.

*La BONNE.*

Voilà une vérité, une chose sûre. Le néant, c'est le rien, qui n'a rien, qui ne peut rien produire ; cela est clair. Ma pensée est un effet : elle doit avoir une cau-

se, qui soit elle-même existante. Concevez-vous cela, *Miss Dorothee*, si on vouloit vous le disputer? Que penseriez-vous des personnes qui l'entreprendroient?

*Miss DOROTHÉE.*

Vous savez que je suis sans compliment, ma *Bonne*. Je les enverrois tout de suite aux petites maisons : car on ne peut nier cela, & conserver la raison.

*La BONNE.*

Et bien, *Mesdames*, je vous le répète, je ne veux vous obliger à croire que ce qui sera aussi clair que cette proposition, & qui en deviendra une conséquence. Allons, *Miss Dorothee*, voyons si vous pourrez découvrir aussi sûrement la manière dont vous existez.

*Miss DOROTHÉE.*

Cela me paroît facile; je sens que je suis, & je l'assure parce que je pense. Comment ai-je tiré de ce que je pense la preuve de mon être? c'est que je me suis faite une idée de l'être. Voyez-vous, ma *Bonne*, toutes ces choses sont bien claires dans ma tête; cependant j'ai peine à trouver des termes pour vous exprimer ce que je sens. Je vais tâcher de le faire

par une comparaison. J'examine le feu qui brûle ce bois, & je pense qu'il existe; car il a des qualités qui tombent sous mes sens & que je crois appercevoir d'une maniere très-distincte. Puisqu'il a des qualités, il doit être quelque chose: car ces qualités doivent tenir à un sujet réel; ce qui n'est rien n'a point de qualités.... Oh! cela m'impatiente; je sens que je m'exprime, on ne peut pas plus mal; m'entendez-vous, Mesdames?

*Lady MÉR Y.*

A peu près, ma chere. La blancheur est une qualité. La rondeur une autre qualité. Le rien n'est ni blanc ni rond. Toutes les fois que je trouverai des choses dont je pourrai discerner ou sentir les qualités, je déciderai que le sujet auquel ces qualités tiennent, est quelque chose d'existant; car elles ne peuvent tenir en l'air sans tenir à aucun sujet. Est-ce cela, ma *Bonne*?

*La BONNE.*

Oui, ma chere, tout ce qui a des qualités essentielles ou accidentelles, existe. Tout ce qui n'a pas de qualités, est le néant.

*Lady LOUISE.*

Il me semble, ma *Bonne*, que vous

employez des mots vuides de sens. *Le néant, le rien.* Pourquoi faire des êtres de choses qui n'existent pas? Cela me paroît ridicule.

*La* BONNE.

Non, Madame, il n'y a rien de ridicule à cela. Pour éclaircir & rendre nos idées par rapport aux choses qui existent, nous créons, pour ainsi dire, nous donnons des noms aux contraires de ces choses qui n'existent pas. Ainsi pour rendre le mot *existence* plus sensible, nous supposons le néant pour le mettre vis-à-vis de l'être, pour ainsi dire. Il est pourtant certain que nous ne pouvons avoir aucune idée de ce qui n'est pas, de ce qui n'a aucune qualité; car nos idées, par rapport aux objets, ne se forment que sur leurs qualités, & nous n'en formons qu'à mesure que nous les appercevons & sentons. Nous ne pouvons donc avoir aucune idée du néant, mais bien de *l'être*, & nous concevons très-bien que l'être fait disparoître le néant; disons mieux: *Le néant est la négation de l'être, le contraire, l'absence de l'être.* Ainsi la laideur est la négation de la beauté. L'absence, la négation de la présence; le mensonge, la négation de la vérité; la malice,

la négation de la bonté. M'entendez-vous, Mesdames?

*Miss* INCONSÉQUENTE.

A merveille, ma *Bonne*; mais permettez-moi de vous faire une remarque. Vous nous aviez promis de nous prouver la vérité de la Religion Chrétienne, & puis tout d'un coup vous passez à autre chose, & encore à quoi : à des choses pué- riles, ou du moins très-inutiles; car nous savons très-bien que nous sommes quelque chose, & que le néant n'est rien. A quoi bon perdre le temps à nous le répéter? quel rapport cela peut-il avoir avec la Religion? Pardonnez-moi ma franchise, ou si vous voulez, mon impertinence : vous avez exigé que nous parlussions librement, & je suis exacte à vous obéir.

*La* BONNE.

Vous me faites plaisir, Madame, & pour vous encourager à continuer, j'userai de la même franchise à votre égard. La preuve du besoin que vous avez de ce que nous avons dit jusqu'à présent, c'est l'opinion où vous êtes que nous parlons de choses pué- riles & inutiles : tout ce qui doit suivre aura pour base cet axiome : *On ne peut donner ce que l'on n'a pas.*

Rien de plus trivial en apparence que cette assertion : qui a jamais pensé, me diriez-vous, à nier cet axiome? Un enfant de quatre ans en conviendrait. Avant qu'il soit peu, vous le nieriez, ma chère; & d'habiles gens l'ont fait comme vous sans s'en appercevoir. Ecoutez-moi bien, Mesdames. Je vais avancer une proposition singulière. Notre siècle regorge de beaux-Esprits, de Savants, de Philosophes qui se piquent de nier les vérités révélées. Je me sens en état, moi qui suis une ignorante, de leur prouver qu'ils ne le peuvent qu'en niant cet axiome : *On ne peut donner ce que l'on n'a pas.* Je veux former une chaîne d'idées claires, nettes, infaillibles & justes sur la Religion, & en voici le premier chaînon. Donnez-vous patience, ma chère *Lady*, & vous verrez d'autres chaînons qui vont venir d'eux-mêmes s'attacher à celui-là, & y tenir si ferme, qu'on ne pourra les en détacher sans l'anéantir. En voici un qui s'y est déjà placé. *Je pense, donc j'existe*; il est une suite naturelle du premier. S'il est vrai qu'on ne peut donner ce que l'on n'a pas, il est impossible que je sois le néant; car le néant, qui n'a pas l'existence, ne peut la donner à ma pensée : il faut que ce qui la produit, possède l'être qu'il lui donne, *Miss Dorothée* continuez à nous

dire ce que vous concevez sur la maniere dont vous existez.

*Miss DOROTHÉE.*

J'ai connu mon existence en examinant les qualités de l'être, & je me suis dit : *Je pense, donc j'existe; car si j'étois le néant qui n'a rien, je ne pourrois rien produire, & moi je produis la pensée.* Qu'ai-je fait en faisant cette comparaison? Deux choses. D'abord j'ai apperçu l'être, & puis je lui ai opposé un être de raison, qui est le néant, pour en remarquer les différences. Je suis donc un être capable d'appercevoir plusieurs objets, de les comparer, pour en remarquer les différences. *Appercevoir, comparer.* Voilà deux qualités de mon être, deux qualités que je possède.

*La BONNE.*

Cette faculté que vous avez d'appercevoir les objets, de les comparer ensemble pour en remarquer les différences, nous la nommerons *Entendement*. Mais dites-moi, ma chere, ce raisonnement, l'avez-vous fait librement? Pouviez-vous vous empêcher de le faire?

*Miss DOROTHÉE.*

Distinguons, ma *Bonne*. Je pouvois

fort bien m'empêcher de réfléchir sur ces choses; je n'avois qu'à m'occuper de mon habit, d'un bal, d'un ruban, aussi-bien que de l'être, & de sa négation le néant; mais au moment où j'ai comparé ces deux choses, je n'ai plus été la maîtresse de mon jugement, je n'aurois pas pu dire: *Je pense, donc je ne suis rien.* Il m'eût été absolument impossible de conclure cette extravagance, mon esprit ne peut admettre l'absurde.

*La* BONNE.

Je vois par-là, ma chere, qu'outre l'entendement, vous possédez encore une autre puissance; c'est la liberté de réfléchir, ou de ne pas le faire. Cette seconde puissance, je l'appellerai volonté. Je remarque que la volonté est libre, & que l'entendement ne l'est pas; & cette différence que je remarque entre ces deux puissances, me fait voir qu'elles ne sont pas les mêmes, parce que l'une peut ce que l'autre ne peut pas. Que conclure de ceci, Lady *Violente*?

*Lady* VIOLENTE.

Que notre entendement n'étant non plus libre d'acquiescer à l'absurde, que de se refuser à la vérité, il ne faut que vouloir réfléchir comme il faut, pour connoître & discerner le vrai du faux.

*Lady* LOUISE.

Je conçois cela parfaitement; cependant l'expérience est contraire à la conviction que j'en ai; car enfin tous les hommes réfléchissent peu ou beaucoup; & pourtant sur les plus petits objets, les hommes ont des opinions différentes, & même absolument contradictoires: donc le plus grand nombre se trompe. Donc la vérité n'est pas le fruit de la réflexion.

*La* BONNE.

Voilà des *donc* que je ne vous passerai pas, ma chère *Lady*, ce sont des conséquences d'un principe absolument faux, & il faut de toute nécessité que les filles ressemblent à leur Père.

Vous supposez gratuitement que les hommes réfléchissent avant d'embrasser une opinion; vous supposez encore qu'ils réfléchissent comme il faut, & il m'est aisé de vous prouver, ou qu'ils se déterminent sans réfléchir, ou qu'ils réfléchissent mal.

Remarquez, Madame, que pour bien connoître un objet afin d'en décider comme il faut, il est nécessaire d'en connoître les qualités. Si, par exemple, mon goût est dépravé par une maladie, je deviens incapable de décider par ce sens que le

sucre est doux & l'absinthe amere. De même, si je fais une pilule de sucre & une d'absinthe, & que je l'avale avec une telle dextérité qu'elle ne touche ni à ma langue, ni à mon palais, je ne pourrai assurer laquelle des deux est douce ou amere, quoique mon goût soit sain. Enfin, pour pouvoir apprécier un aliment, il ne faut point que mon imagination soit blessée & prévenue; car cette partie de nous-mêmes a la force de dénaturer les objets. Vous avez pris une médecine extrêmement dégoûtante, & qui vous a beaucoup tourmentée: soyez sûre que tout ce qu'on vous présentera à titre de remede vous dégoûtera, vous fera soulever le cœur, quand même cela n'auroit rien de désagréable.

Appliquons ces comparaisons à notre sujet. Tous les hommes, dites-vous, réfléchissent, & cependant ils tombent dans l'erreur à quelques égards; c'est qu'ils ont une volonté dépravée, qui les empêche de bien connoître les qualités de la chose qu'ils examinent. C'est qu'ils réfléchissent en l'air, pour ainsi dire, sans bien mâcher le sujet qu'ils veulent connoître. Enfin, c'est qu'ils apportent des préjugés dans l'examen, & cherchent moins à connoître la vérité, qu'à se tranquilliser dans des erreurs qu'ils aiment, & à se fournir

des prétextes pour se refuser à des vérités qu'ils regardent comme une médecine désagréable.

*Lady LOUISE.*

Je conçois que ce n'est pas la faute de la vérité si elle n'est pas découverte, l'erreur ne doit être attribuée qu'aux défauts de l'examen. Mais, ma *Bonne*, vous venez de dire que, pour réfléchir comme il faut sur un objet, il falloit d'abord en bien connoître les qualités: expliquez cela par un exemple.

*La BONNE.*

On me présente un diamant bien brillant, gros comme une lentille, & un caillou gros comme une noix; je choisis le brillant, & un Jouaillier choisiroit le caillou, parce qu'en l'examinant il auroit découvert que c'est un diamant brut beaucoup au-dessus de la valeur du diamant travaillé. Vous concevez que j'aurois fait un mauvais choix, pourquoi? Parce que j'aurois porté un jugement faux, fondé sur l'ignorance des qualités de ce caillou. Voilà la cause pour laquelle le plus grand nombre des hommes agit mal. C'est que presque tous jugent mal, faute de bien connoître ce dont ils jugent. Nous avons remarqué, Mesda-

mes, que l'entendement ne veut rien, son unique emploi est d'examiner & de connoître. Remarquons encore que la volonté ne voit rien, & qu'elle ne peut que vouloir. Elle charge l'entendement du soin d'examiner les objets, & choisit en aveugle sur son rapport : ainsi il est pour nous de la dernière conséquence que ce rapport soit juste.

*Miss DOROTHÉE.*

Il me vient une singulière idée, ma Bonne ; c'est que la volonté n'est pas libre. Je m'explique. Lorsque mon entendement apperçoit une vérité prouvée, il ne peut se refuser à la lumière, il faut qu'il croie malgré lui. De même, lorsque la volonté apperçoit le bien, elle est forcée de le choisir. On me présente ces deux diamants : il est certain que j'aurois choisi le diamant brut si je l'eusse connu tel qu'il étoit, & à moins d'être folle, je n'aurois pu agir autrement.

*La BONNE.*

Cela est bien vrai, ma chère ; mais par malheur nous sommes souvent folles. Un voleur sait fort bien qu'il sera pendu tôt ou tard, & cela ne l'empêche point de voler : un petit avantage présent l'emporte sur la crainte d'une mort ignomi-

nieuse. Une passion violente entraîne souvent la liberté ; mais elle ne la vio-  
lente pas : il est peu de personne qui n'en  
ait fait l'expérience , & sur-tout vous ,  
ma pauvre *Miss Dorothee* , qui connoissez  
le bien sans le suivre toujours.

*Miss DOROTHÉE.*

D'accord , ma *Bonne* , je conçois que  
je suis folle , je préfere ce qui est un bien  
imaginaire à un bien réel : mais dans le  
moment de la passion , ce mal me paroît  
un bien , sans quoi je ne le choisirois pas.

*La BONNE.*

Et n'êtes-vous pas libre de réfléchir ?  
Je vais vous montrer par un exemple ,  
que nous sommes toujours coupables de  
nos mauvais choix. Il est sûr que si nous  
nous sommes bien convaincues , que c'est  
dans la Religion que nous trouverons le  
moyen d'être heureuses en cette vie &  
en l'autre , nous pratiquerons cette Reli-  
gion ; car nous voulons être heureuses ,  
c'est l'unique vœu de l'homme. J'offre  
cette conviction à vous & à tous les hom-  
mes , qui ont chacun une portion de lu-  
miere , à cet égard , égale à leurs besoins.  
Mais si quelques-unes de vous trouvoient  
ces leçons trop graves , & qu'en consé-  
quence elles n'y revinssent plus , elles

resteroient dans l'ignorance; leur foi foible ne leur fournissant que de foibles motifs de faire le bien, leur volonté ne se porteroit au bien que foiblement, & on diroit volontiers qu'elles ont manqué de secours puissants qui les auroient déterminées comme invinciblement, en sorte qu'elles n'eussent pu, sans les plus grands efforts, se refuser à leurs propres lumières. Il n'en faudroit pas inférer qu'elles ne le pourroient pas absolument, mais seulement que cela seroit d'une si grande difficulté, qu'il ne seroit pas probable qu'elles commissent le mal avec cette conviction parfaite. Cette grande difficulté de faire le mal qu'elles pouvoient acquérir, qu'est-ce qui les en auroit privées? Ne seroit-ce pas leur volonté, & ne seroient-elles pas responsables des suites de leur paresse? Ne seroit-ce pas volontairement que les autres auroient surmonté leur dégoût pour acquérir des lumières & des motifs capables de tenir leur volonté comme enchaînée au bien?

*Mis* DOROTHÉE.

A vous entendre, ma *Bonne*, on diroit qu'il ne tient qu'à nous seules de devenir comme impeccables.

*La* BONNE.

Souvenez-vous, ma chere, que nous

ne sommes que Philosophes, & encore, que nous n'avons fait que les premiers pas dans le chemin de la Philosophie. Un plus long examen sur nous-mêmes nous fera comprendre que notre ame a une maladie qui a dépravé ses goûts, & qu'elle peut dire avec un ancien:

*Je vois le mieux, & je choisis le pire.*

Mais nous ne devons pas aller si vite, nous qui ne connoissons encore presque rien de notre être. Lady *Violente*, ayez la bonté de nous récapituler ce peu que nous savons.

*Lady VIOLENTE.*

J'existe, je suis un être capable d'apercevoir, de comparer, de juger & de choisir. C'est-à-dire, que je possède un entendement & une volonté.

*La BONNE.*

Il est tard, Mesdames, nous continuerons la première fois.



## SECONDE JOURNÉE.

*La BONNE.*

**N**OUS avons dans notre dernière leçon constaté la réalité de notre existence, & la manière de notre existence.

Nous sommes des êtres capables de connoître & de vouloir, nous en sommes si sûres, que toutes les créatures réunies ne pourroient nous persuader le contraire; mais nous ne savons encore que cela de cette science absolue qui exclut le doute. Tâchons, par ces deux vérités, d'arriver à quelques autres connoissances. *Miss Malby*, avez-vous toujours existé?

*Miss MALBY.*

Du premier mot je vous aurois répondu que non: mais en réfléchissant, je vous dirai que je crois que non sans en être certaine, ou plutôt, que j'ignore absolument quelles sont les bornes de la durée de mon être.

*Miss INCONSÉQUENTE.*

Quelle imagination! Comment, *Madame*, vous ne savez pas que vous n'étiez rien avant votre naissance? Pour moi j'en suis si assurée, que je pourrois en faire le serment.

*Lady PRÉJUGÉ.*

C'est la première chose qu'on m'a apprise, & je me souviens fort bien du temps où j'ai commencé d'être, ou, du moins, de celui où j'ai commencé à penser, qui étoit voisin de ma naissance. Je suis aussi

sûre de cette vérité, que je la suis de vous voir ou de vous parler.

*Miss MALY.*

Pour moi, Madame, je n'oserois en dire autant, car je ne fais encore que deux vérités. Du reste, je ne nie rien, je n'affirme rien; je ne voudrois pas dire que je suis sûre de vous voir & de vous parler. Je le crois, mais pourtant je n'en suis pas sûre, je pourrois fort bien me tromper.

*Lady PRÉJUGÉ.*

En vérité vous dites là une chose qui me paroît une extravagance; qu'en pensez-vous, ma *Bonne*?

*La BONNE.*

Je ne me mêle point du tout de cela, ma chere; apparemment que *Miss Maly* a de bonnes raisons pour appuyer son sentiment, c'est à elle à vous les dire & à le justifier; entre vous le combat, Mesdames.

*Miss MALY.*

Ma chere *Lady*, n'avez-vous jamais rêvé que vous parliez ou écoutiez quelques personnes? que vous étiez en certains lieux? que vous faisiez telle ou telle chose? Cela étoit-il réel?

*Lady PRÉJUGÉ.*

Quelle comparaison ! On fait bien qu'un songe est un mensonge & qu'il n'a rien de réel, mais présentement je suis éveillée.

*Miss MALY.*

Et qui vous a dit que vous ne rêvez pas actuellement ? Quand vous rêvez, vous ne vous en doutez pas, vous êtes la dupe de vos songes. Encore une fois, qui vous a dit & prouvé que vous ne rêvez pas toujours ?

*Lady VIOLENTE.*

Prenez garde, ma chere, vous voilà Pyrrhonienne. J'appliquerai votre raisonnement à ce que nous avons dit auparavant, & je dirai : Mon existence & la manière dont je crois exister, est peut-être un songe.

*La BONNE.*

Non, ma chere *Lady* ; vous ne raisonnerez point si mal. Rêver est un acte, qui ne détruiroit pas la certitude de votre existence ; au contraire, il la constateroit : car ce qui ne seroit rien, ne pourroit produire un acte. J'approuve la circonspection de *Miss Maly*, qui est bien

AMERICAINES. 61

loin de l'excès dont vous l'accusez. Etre Pyrrhoniene, c'est assurer qu'on ne peut rien prouver, &, qu'en conséquence, on doit douter de tout. Elle, au contraire, demande des preuves; donc elle croit qu'il y en a.

*Miss DOROTHÉE.*

Les Pyrrhoniens sont de drôles de gens, qui disent le oui & le non dans le même temps. Lequel faut-il croire?

*Lady INCONSÉQUENTE.*

Je ne comprends pas cela, mais je commence à voir que mon défaut de compréhension n'est pas tant dans les choses que je n'entends pas, que dans le défaut de mes lumières. Prêtez-vous donc s'il vous plaît, Madame, à mon incapacité.

*Miss DOROTHÉE.*

Plût à Dieu, ma chère, que je fusse moins raisonner, & que je pusse imiter la bonne foi avec laquelle vous convenez de vos défauts; je gagnerois au change: il faut espérer que cela viendra. Je dis, Madame, que ceux qui disent qu'il faut douter de tout, soutiennent deux choses contradictoires, & prononcent le oui & le non tout à la fois; & voici comme je le prouve: Un homme de bon sens ne peut

pas dire, je doute de cela à cause de rien ; mais il dit : Je doute de cela par telle & telle raison. On m'a dit ce matin que ma *Bonne* étoit à la Campagne, j'en ai douté, pourquoi ? C'est que hier au soir elle étoit déterminée à rester à la Ville, & qu'elle étoit très-malade. Voilà des raisons qui justifient mon doute. Je demande aux Pyrrhoniens, pourquoi dites-vous qu'il faut douter de tout, sur quoi appuyez-vous votre doute ? Ils me répondent : C'est qu'il n'y a rien de certain, l'expérience nous l'apprend. Je leur répons : Vous êtes sûrs qu'il n'y a rien de certain : mais voilà une certitude, vous avez donc tort de soutenir qu'il n'y a rien de certain. S'il y a une certitude, il peut y en avoir mille. Convenez donc que vous dites, qu'il n'y a rien de sûr sans raison suffisante, ou que, si vous parlez en conséquence de cause, vous assurez que vous avez la certitude qu'il n'y a rien de sûr, & cela est contradictoire.

#### La BONNE.

Vous avez bonne mémoire, *Miss Dorothée*, nous avons lu cela ensemble l'hiver passé, & ce raisonnement est sans réplique. Concevez, *Mesdames*, qu'on peut suspendre son jugement sur tout, sans être Pyrrhonienne. Ce n'est point

là un doute, au contraire, c'est sagesse. On s'arrête jusqu'à ce qu'on soit bien instruit, qu'on ait suffisamment examiné. *Miss Maly* a donc répondu sagement, qu'elle ignoroit les bornes de son existence, c'est-à-dire, combien de temps elle a existé. Il est vrai que *Miss Préjugé* se souvient de ses premières années, & que dès-là elle est sûre d'avoir existé en ce temps; mais il en est un dont elle ne se souvient pas, où elle existoit pourtant à ce qu'elle croit: c'est celui de sa naissance. Qui empêche de penser qu'elle existoit long-temps auparavant, de toute éternité même, sans en avoir aucune connoissance; nous l'examinerons. Toujours est-il certain qu'elle est sûre de la réalité de son être, du moment où elle a commencé à penser & à vouloir. Elle a donc eu alors une manière d'être, un mode qu'elle n'avoit pas auparavant. Ce qu'elle a eu alors, lui manquoit dans les temps qui ont précédé; retenez-le bien, Mesdames: elle est un être sujet au changement. Qui lui a donné cette nouvelle manière d'exister? Qu'en pensez-vous, *Lady Préjugé*?

*Lady* PRÉJUGÉ.

Votre question suppose que je fais penser par moi-même. Or vous êtes dans l'er-

reur à cet égard; je ne fais que ce que j'ai entendu dire; j'ai pris tout ce que j'ai entendu pour bon: & pourvu qu'il n'y eût rien qui me choquât trop sensiblement, il m'a paru plus aisé d'y acquiescer que d'en faire l'examen. Je n'ai jamais entendu raisonner sur cette matiere; donc je ne fais rien & ne pense rien à ce sujet; & il seroit aussi aisé de me mettre dans l'esprit que j'ai existé de toute éternité sous une autre forme ou mode, que de me faire croire que j'ai eu un commencement.

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Pour moi j'ai réfléchi quelquefois sur le changement que les années ont fait sur moi, & j'ai cru en trouver la raison dans l'accroissement de mon corps, & dans les discours que j'ai entendus. Ils faisoient naître mes réflexions.

*La* BONNE.

Les Nourrices ont habitude de parler aux enfants depuis le matin jusques au soir; ils ne sont pas sourds, un grand bruit les éveille. Pourquoi donc les discours qu'on leur fait alors, ne produisent-ils aucune idée dans leur cerveau, du moins qu'ils se puissent rappeler par la suite? Vous dites que vous avez attribué le changement qui s'est fait en vous à l'accroissement

fement de votre corps ; mais un arbre est  
aussi nourri, prend de l'accroissement :  
cependant vous ne croyez pas qu'il ait  
des idées.

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Non assurément, ma *Bonne* ; mais un  
arbre est d'une autre nature que moi.

*La* BONNE.

Dépendoit-il de vous de naître fille,  
arbre, brebis, fleur ou autre chose ?

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Non, avant d'être je ne pouvois rien  
déterminer sur mon existence, puisque je  
n'étois rien. Cela s'entend tout seul.

*La* BONNE.

Il faut donc que ce qui a déterminé  
votre être ou votre maniere d'être, soit  
quelque chose, qu'il existât avant vous.

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Je vous répondrois bien que nos peres &  
meres nous ont donné l'existence, & qu'ils  
étoient avant nous ; mais il y a quelque  
chose là-dedans qui me tracasse. Bien des  
gens souhaitent d'avoir des enfants & n'en  
ont point ; il faut donc qu'il ne dépende  
point d'eux d'en avoir. Cela m'engage à

penfer qu'il y a un autre principe de notre être qui est plus puiffant qu'eux. Tenez, ma *Bonne*, je fuis toute glorieufe d'avoir fait ce raifonnement, il faut me paffer cette vanité, c'est le premier de ma vie.

*La BONNE.*

— Votre remarque est juſte, Madame; ſi vous continuez, je changerai votre nom par ſon contraire. J'entrevois comme vous qu'il y a quelque choſe que nous ne connoiſſons point, qui a préſidé à notre être, ou du moins à cette manière d'être que nous connoiſſons; car je n'oſe encore rien décider ſur ce qui n'a pas été ſoumis à l'examen, & tel eſt mon état au moment de ma conception & de ma naiſſance; voyons ſi j'aurois plus de lumières ſur ce que je ſuis actuellement, ou du moins ſur ce que je crois être. Je me trompe, Meſdames, je ſuis ſûre d'être une choſe penſante & voulante, je devois dire, ſur ce que je crois des autres qualités de mon être que j'ignore encore, pour celles-là j'en dois parler avec doute.

J'examine différents objets, je les compare; je m'affectonne à l'un, je déteſte l'autre. Je trouve qu'il eſt défagréable de rencontrer en ſon chemin des choſes qui

déplaisent; il me semble que je devois chercher à les détruire, à les anéantir, à les métamorphoser en des choses qui me soient plus agréables. Je crains beaucoup le soleil à midi dans l'Été: ne pourrois-je pas le forcer à rester toute la journée ce qu'il est à son lever? Qu'en pensez-vous, Miss *Sophie*?

*Miss SOPHIE.*

Cela seroit fort commode, sur-tout pour moi; mais malheureusement c'est la chose impossible. Il n'est pas en mon pouvoir de rien changer dans la plupart des choses qui me déplaisent. Mon pouvoir & le vôtre sont très-bornés.

*La BONNE.*

Expliquez-moi, ma chere, ce que vous entendez par les bornes de votre pouvoir?

*Miss SOPHIE.*

C'est-à-dire, ma *Bonne*, qu'il y a mille chose que je voudrois faire, & qui sont au-dessus de ma puissance; je me trouve arrêtée tout court, & je sens que tous les hommes ensemble ne pourroient les exécuter.

*La BONNE.*

Croyez-vous que ces choses qui vous

font impossibles, le soient en elles-mêmes, ou seulement par rapport à vous ?

*Miss SOPHIE.*

Toutes les choses qui sont, sont possibles, puisqu'elles ont été faites; mais elles sont impossibles pour moi & pour toutes les puissances dont j'ai l'idée, & voilà ce que j'énonce, quand je dis que mon pouvoir & celui des hommes sont bornés.

*La BONNE.*

Je vous entends, ma chere. Vous m'exprimez deux choses. Une impuissance dans les êtres semblables à vous. La puissance dans un être que vous ignorez; puissance que vous pouvez apprécier par l'examen de ses ouvrages. Il me semble que vos idées, à cet égard, sont deux nouvelles vérités que nous pouvons ajouter à celles que nous possédons déjà. *Mon pouvoir est borné. Il y en a un au dessus du mien.*

*Lady CHARLOTTE.*

Il me semble qu'il ne faut pas une grande application pour découvrir cela, ce sont des vérités qui se font sentir à tous moments. Si les hommes pouvoient tout, nous verrions de belles choses. D'abord ils ne mourroient pas.

## La BONNE.

Est-ce que nous mourons malgré nous, ma chere *Lady* ?

*Lady* CHARLOTTE.

Apparemment vous voulez vous amuser en me faisant cette question. Assurément nous mourrons, malgré nous ; nous ne pouvons reculer d'un instant celui de notre mort. Nous ne pouvons pas davantage en déterminer la maniere & les circonstances.

## La BONNE.

Voilà un de nos doutes parfaitement éclairci. *Miss Maly* n'osoit rien décider sur la durée de son être, elle le peut faire sûrement, & se dire à elle-même : Je ne suis pas la maîtresse de mon être, je ne puis reculer les bornes de ma vie ; donc je n'ai qu'une existence dépendante de celui qui me l'a donnée : j'ai commencé, cela est certain. Si je m'étois donné l'être, je me le serois donné à ma fantaisie, & *Lady Charlotte* assure que cette fantaisie dans tous les hommes eût été de ne point mourir. Il me semble aussi que si je m'étois donné l'être, j'aurois choisi le plus parfait, accompagné d'un pouvoir sans bornes.

*Miss* DOROTHÉE.

Avec votre permission, ma *Bonne*, il me semble que vous déraisonnez. Que voulez-vous dire avec cet être que vous vous seriez donné à votre fantaisie? N'avons-nous pas remarqué qu'avant *d'être*, vous étiez le néant, qui ne peut rien produire? Il faut de toute nécessité que ce qui existe, soit éternel, ou qu'il n'ait qu'une existence bornée; le reste est absurde.

La BONNE.

Vous avez raison, ma chère, il est absurde de supposer un être quelconque qui se soit donné sa propre existence avant d'exister, & cela me donne lieu de découvrir une nouvelle vérité. La voici: *Il y a des êtres. Donc il y en a un éternel*: mais il faut prendre garde à ne nous servir d'aucun mot dont nous n'entendions le sens. Que veut dire celui-ci, *Eternel*?

*Miss* MALY.

Il veut dire, qui n'a jamais eu de commencement, & qui n'aura point de fin, un être infini en durée.

*Miss* DOROTHÉE.

Expliquez-nous, ma *Bonne*, ce que vous entendez par ce terme, *Infini*. Quand

je veux l'examiner, il me semble que je jette les yeux sur une grande mer. Je vois un amas d'eaux qui n'ont point de bout pour ma vue, & qui me paroissent immenses. Après avoir regardé, examiné quelque temps, mes yeux se fatiguent, s'épuisent, il faut les baisser. De même quand je veux penser à l'infini, mon esprit s'épuise, je deviens comme stupide, & il faut bien vite me distraire sur un autre objet.

*La BONNE.*

Voilà encore une chose qui nous prouve bien clairement les bornes de notre être. L'infini est une chose qui n'a point de bornes, dont on ne peut trouver le bout parce qu'il n'en a point. Or notre esprit est le contraire de l'infini; il a des bornes. Pourriez-vous entrer dans ma tabatiere, *Mifs Francisque?*

*Mifs FRANCISQUE.*

Non assurément, ma *Bonne*; votre tabatiere est trop petite, & moi je suis trop grande; or il est impossible qu'une grande chose puisse être renfermée dans une autre qui seroit plus petite qu'elle.

*La BONNE.*

Voilà, Mesdames, pourquoi il est im-

possible que l'infini puisse jamais entrer dans votre esprit : il est trop petit, & l'infini est trop grand pour lui. Il est donc constaté que nous sommes le contraire de l'infini ; ainsi nous avons commencé d'être comme nous le disions il n'y a qu'un moment. Nous n'avons pu nous donner l'être avant d'exister ; donc il y avoit quelque chose avant nous qui nous l'a donné. Comme on ne peut donner ce que l'on n'a pas, l'Auteur de notre être possédoit l'existence ; mais quelle est la maniere de son existence ? Est-il fini ? Est-il infini ? Qu'en pensez-vous, *Miss Dorothee* ?

*Miss DOROTHÉE.*

Que celui qui m'a donné l'être soit fini ou infini, cela revient au même. Toujours fais-je bien qu'il doit y avoir un être infini.

*Lady LOUISE.*

Comment pouvez-vous concevoir cette nécessité, ma chere, je vous prie de me l'expliquer.

*Miss DOROTHÉE.*

Nous voyons couler la Tamise ou quelques autres Rivieres, & nous pensons bien que cette eau qui coule sans cesse sous nos yeux, vient de quelque endroit.

Il seroit absurde de dire, cette Riviere vient de rien. Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'un ruisseau doit avoir une origine, une source. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un ruisseau; mais sitôt qu'il y en a un, il est nécessaire qu'il ait une origine. Ce ruisseau est *un effet*, il faut qu'il ait *une cause*.

*Mifs* BELOTTE.

Expliquez-moi, s'il vous plaît, ces deux expressions, *une cause*, *un effet*.

La BONNE.

Le jour qui nous éclaire, est quelque chose. La chandelle qui nous éclaire, est aussi quelque chose. Il seroit ridicule de dire que ces deux choses viennent de rien: dès-là qu'elles existent, il est sûr qu'elles doivent être produites. Si je demande à *Mifs Francisque*, quelle est la cause du jour. Elle me répondra le Soleil. Si je lui demande, quelle est *la cause* pour laquelle votre chambre est éclairée pendant la nuit. Elle me répondra, la chandelle & la bougie. Si j'ajoute & quel est l'effet du soleil & de la bougie. Elle n'aura pas besoin de réfléchir pour me dire, c'est la lumière. De même un ruisseau est un effet, dont la source est la cause. Que voulez-vous conclure de cette vérité, *Mifs Dorothee*?

*Miss DOROTHÉE.*

Je possède l'être, c'est un ruisseau; donc il doit avoir une source. C'est un effet que mon être, il lui faut une cause. Si le principe de mon être l'a reçu de quelqu'un; il est borné, il n'est qu'un ruisseau qui aura lui-même une source. Quand nous passerions le reste de notre vie à remonter de ruisseau en ruisseau, il faudroit enfin trouver la source de tous ces ruisseaux successifs. Je ne fais si je m'explique clairement : M'entendez-vous, Mesdames?

*Lady VIOLENTE.*

Je crois que oui. Il y a des êtres. Donc la source des êtres doit être quelque part. Cette source, ce principe des êtres doit être éternel : car s'il étoit fait, je demanderois, quel est le principe de son principe? J'expliquerai ceci par une comparaison. Il y a un homme. Cet homme a eu un pere, celui-ci un autre. Je remonte jusqu'au premier homme que je pousse aussi loin qu'on le voudra. Alors il faut de trois opinions en prendre une. *Ce premier homme est éternel.* Voici la premiere. *Il s'est fait lui-même avant d'exister.* Voilà la seconde. *Il a été fait par un être qui subsistoit avant lui.* Voici la troisieme.

Appliquons au premier Etre ce raisonnement. Nous ne pouvons pas dire qu'il a été fait par quelque chose qui subsistoit avant lui ; car il ne seroit plus le premier être, & nous ne parlons que de celui-là. Il n'est pas possible non plus de dire qu'il s'est fait lui-même avant d'exister, cela seroit absurde. Il faut donc dire qu'il est éternel, c'est-à-dire, infini en durée, &, par conséquent, infini en tout : car ce qui seroit borné en puissance, doit être borné en durée.

*La BONNE.*

On ne peut rien dire de plus juste, & vous voilà en possession d'une vérité qui va servir de base à toutes les autres.

*Miss CHAMPÊTRE.*

Comme il ne faut rien laisser derrière nous, que nous ne comprenions parfaitement, permettez-moi de vous demander la preuve de cette proposition. *Ce qui est borné en puissance, doit être borné en durée.*

*La BONNE.*

C'est que deux choses contraires ne peuvent subsister ensemble, & que l'une fait disparoître l'autre. Je vais m'expliquer plus clairement. *Miss Francisque* est pe-

tite, c'est le contraire d'être grande. N'est-il pas vrai qu'elle ne peut être petite & grande tout à la fois? Que chaque degré de grandeur qu'elle acquerra, détruira, & anéantira un degré de petitesse? Le fini & l'infini sont deux contraires, comme la grandeur & la petitesse: L'un détruit, anéantit l'autre. Ainsi, dès qu'un être est infini en durée, il doit l'être en puissance, en bonté, en sagesse, en justice, &c.

*Miss* CHAMPÊTRE.

Vous ne répondez pas à ma difficulté, ma *Bonne*. Je ne puis pas dire que Dieu est en même-temps fini & infini en durée, cela seroit contradictoire; mais ne pourroit-on pas dire qu'il est infini en durée, & fini en puissance?

*La* BONNE.

Pour qu'un être soit infini en durée, ma chere, il faut qu'il ait l'infini en lui-même, que ce soit en lui une qualité essentielle qui tienne tellement à son être, qu'elle ne puisse en être séparée sans dénaturer cet être. L'infinité est une qualité simple qui ne peut être partagée, divisée. Je vais tâcher de vous faire comprendre cela en vous rappelant ce que nous avons dit par rapport à la vertu, les années passées.

Comment peut-on définir la vertu, avons-nous dit ? C'est l'amour de l'ordre en général & non par partie. Pour qu'un homme soit véritablement vertueux, il faut qu'il ait une égale horreur de tous les désordres, de quelque espece qu'ils soient. Si un homme détestoit tous les vices à l'exception d'un seul, on ne pourroit pas dire qu'il fût vertueux. Je dirois bien qu'il n'a pas l'amour de tous les vices, & je ne pourrois dire qu'il a l'amour effectif de la vertu. Pourquoi ? C'est, je le répete, que la vertu est une & ne peut être divisée non plus que tout ce qui est spirituel. L'infinité ne peut être divisée non plus. S'il y a un Être infini en durée, comme nous n'en pouvons douter ; l'infinité est sa nature, & on n'y peut admettre aucune breche, aucune distinction ou diminution sans détruire la nature de cette chose ou de cet être. L'infinité de durée n'est pas une qualité donnée au premier Être, puisque nul être n'existant avant lui n'a pu la lui donner : c'est une qualité qui constitue son essence, & qui est inséparable.

*Lady LOUISE.*

Je vois la cause de la difficulté que j'avois à comprendre cela. Je me persuadois qu'il y avoit un premier être, & je regar-

dois ces qualités comme ajoutées à son être. Par exemple, je dis : *Cet homme est riche*. Je vois deux choses que j'énonce. L'homme, & puis les richesses qu'il possède, & qui ne sont pas lui. Voilà comme je concevois l'infinité du premier être en durée; c'étoit une richesse qu'il possédoit, & qui étoit distinguée de lui-même. Or un homme peut être riche en terres, & être pauvre en esprit, en santé, &c. Je disois donc : le premier être peut avoir la richesse en durée, & être pauvre en pouvoir.

*La BONNE.*

Vous n'auriez pas pu dire: cet homme est riche en ame, & n'a point de corps; car ce qui constitue un homme, c'est l'union d'un corps & d'une ame. Une créature qui n'auroit qu'une de ces deux parties, seroit un Ange ou une portion de matiere. L'homme est un composé de deux choses, & dès-là, l'infinité ne peut lui convenir.

*Mifs DOROTHÉE.*

Comment cela, ma *Bonne*?

*La BONNE.*

Pour dire qu'un homme est composé de deux parties, il faut nécessairement

qu'il y ait des différences entre ces parties; s'il n'y en avoit point, elles ne feroient qu'un seul total. Or, ce qui seroit dans une partie, manqueroit à l'autre. L'agilité de l'ame manque au corps, il est borné dans la faculté de se mouvoir. Voilà un défaut; & le sujet où l'on peut trouver un seul défaut, est borné par sa nature, & ne peut posséder l'infinité, qui est le contraire de ce qui est borné.

Nous avons acquis un grand nombre de connoissances dans cette leçon, Mesdames; faites-nous-en l'extrait, *Lady Violente?*

*Lady VIOLENTE.*

Nous avons appris *qu'il n'y a point d'effet sans cause*, que deux contraires ne peuvent subsister ensemble. Nous en avons couclu que nous étions un effet; conséquemment que nous avions une cause, que cette cause est infinie en perfection, parce qu'elle est infinie en durée.

*La BONNE.*

Je vous le répète, Mesdames. C'est sur cette dernière vérité, que nous allons établir toute la certitude de nos connoissances. *Il y a un Dieu.* C'est-à-dire, *un Etre infiniment parfait.* Tout ce qui sera conséquence de ce premier principe,

nous l'admettrons comme absolument vrai. Tout ce qui sera contraire à ce principe, nous le rejetterons comme absolument faux, absurde, parce que nous avons reconnu que le contraire d'une chose vraie est une chose fausse.

*Lady LOUISE.*

J'avouerai ma sottise ; je n'ai point du tout compris où vous en vouliez venir, ma *Bonne*. L'habitude où je suis de soumettre ma raison à la vôtre (jusqu'à l'examen s'entend) m'a forcée à suspendre mon jugement, sans quoi j'aurois pensé que vous cherchiez midi à quatorze heures ; permettez-moi ce quolibet. Je conçois à présent la marche de nos leçons, & je vais redoubler d'attention.

*La BONNE.*

J'avoue, Mesdames, que j'ai pris un assez grand détour pour en venir là : c'étoit pour ne rien rencontrer qui pût embarrasser notre chemin. D'ailleurs, bien des gens croient cette vérité. *Il y a un Dieu*, par oui dire, & en admettroient aussi volontiers une demi-douzaine. Je fais que les lumieres naturelles, le spectacle de la nature, nous apprennent qu'il n'y a qu'un Dieu, & qu'il ne peut y en avoir qu'un ; mais que sert le soleil à des

A M E R I C A I N E S. 81  
yeux aveugles? Combien de gens ne réfléchissent pas? Or, faute de réflexion, on peut se tromper, & on se trompe très-souvent sur les choses les plus simples & les plus à notre portée: Je regarde donc le soin de vous apprendre à réfléchir comme le plus important; il faut retourner une proposition de tous les côtés, la regarder en tout sens, suspendre son jugement jusqu'à la fin de l'examen, de crainte de se prévenir.

*Lady* CHAMPÊTRE.

Cette dernière précaution est bien nécessaire. Je vous avouerai, comme *Lady Louise*, que plusieurs des choses dont vous nous avez entretenues, m'ont paru ou si claires ou si peu importantes au sujet, que j'ai été tentée de regarder nos leçons comme un temps perdu. Je conçois à présent que tout ce que nous avons examiné, étoit nécessaire pour comprendre la vérité essentielle dont nous sommes convenues. Mon premier jugement n'étoit pas juste: c'est un avertissement pour moi de ne le point précipiter & de me défier de mes lumières. D'un autre côté, je trouve en moi la faculté de discerner le vrai & le faux d'une manière sûre & indubitable, toutes les fois que j'aurai recours à l'examen. C'est un encouragement.

## La BONNE.

C'est-à-dire, Madame, que vous êtes dans la situation qui demande un grand homme pour chercher la vérité avec succès; également éloignée de la présomption, qui persuade que le plus léger examen suffit, & d'une défiance propre à décourager & à faire regarder la recherche de la vérité comme une chose impossible ou trop pénible. Profitons de ces dispositions pour continuer notre examen. Rappelions quelques axiomes qui doivent nous guider dans nos recherches. *On ne peut donner ce que l'on n'a pas. Il n'y a pas d'effet sans cause. Deux contraires ne peuvent subsister ensemble. Le contradictoire d'une chose vraie, est une chose fausse.*

Souvenez-vous aussi, Mesdames, que ces vérités sont telles qu'il faut en convenir ou renoncer à la raison, que, par conséquent, si nous avançons quelques propositions qui leur soient contraires, nous soutiendrons l'absurde. Voyons présentement quelles conclusions nous pouvons tirer de ce que nous savons déjà.

## Miss DOROTHÉE.

Actuellement je suis sûre d'avoir un corps, d'être environnée de créatures semblables à moi, & placées comme moi

A M E R I C A I N E S. 83

dans un univers qui m'offre la preuve des  
perfections de mon Créateur.

*Mifs* I N C O N S É Q U E N T E.

A Dieu ne plaise, ma chere, que je  
vous dispute cela, seulement je dirai que  
ces choses que je crois, ne sont pas con-  
séquentes à l'existence d'un Dieu, qui ne  
seroit pas moins ce qu'il est, quand il n'y  
auroit ni moi, ni les autres, ni l'univers.

*Mifs* D O R O T H É E.

J'en conviens, Madame. Ce que j'ai  
dit, n'est que pour détruire le doute que  
nous avons de l'existence des choses qui  
nous environnent. *Mifs Maly* disoit la  
derniere fois, que peut-être nous rêvions  
depuis le moment de notre naissance : ce  
doute s'est évanoui pour moi depuis que  
je fais que je suis l'ouvrage d'un Dieu  
infiniment parfait. Il me semble qu'il ré-  
pugneroit à sa sagesse & à sa bonté d'avoir  
fait des créatures pour être perpétuelle-  
ment le jouet de l'erreur & de l'illusion.  
L'idée que j'ai de ses perfections, m'in-  
dique une fin plus noble de ses œuvres.

*La* B O N N E.

*Mifs Dorothee*, par la connoissance  
que vous avez de l'infinité des perfec-  
tions de Dieu, pourriez-vous entrevoir

quels ont été ses desseins en nous créant?

*Miss* DOROTHÉE.

Il me semble que oui, ma *Bonne*. De la justice, de la bonté & de la sagesse de Dieu, on peut conclure la fin qu'il a eue en nous créant, & ce vaste univers, au milieu duquel il nous a placées.

Un Etre tel que Dieu n'a jamais que des motifs sages, justes & bons. Comme il est le seul qui puisse être la fin de toute chose; il n'a pu rien créer au dehors que pour procurer sa gloire; tout autre motif eût été indigne de lui & eût blessé sa sagesse. Non-seulement sa sagesse lui a fait une loi de ne rien créer que pour lui; mais encore sa bonté l'y a obligé: il est le centre comme l'unique source du bonheur; ce n'est qu'en lui qu'une créature raisonnable peut le trouver. Si, par impossible, il en existoit une dont il ne fût pas la fin, elle seroit destinée à éprouver un malheur sans bornes.

*Lady* LOUISE.

Je fais cela par la foi, mais je ne le conçois point du tout. Pourriez-vous le rendre sensible aux yeux de ma raison, ma *Bonne*?

*La* BONNE.

En quoi consiste l'essence d'une créa-

ture raisonnable? Dans la faculté qu'elle a de connoître & d'aimer. Si nous rentrons bien au dedans de nous-mêmes, nous trouverons que notre esprit n'est jamais content de ce qu'il fait, notre cœur de ce qu'il sent; il y a toujours un *au delà* auquel nous nous efforçons vainement d'atteindre. C'est que tout ce qui est borné, ne peut satisfaire des desirs immenses: tout l'univers ne pourroit remplir la capacité de notre cœur, & y laisseroit un vuide désespérant: il faut, pour que notre capacité de connoître & d'aimer soit remplie, un objet infini: il n'y a que Dieu qui le soit. Donc il n'y a que Dieu qui puisse nous rendre parfaitement heureuses. Il est donc certain que Dieu nous a créées pour sa gloire, pour être notre fin, parce que ce motif est seul bon & sage. Nous tirerons en son temps les conséquences de cette belle destination.

*Miss* SOPHIE.

*Miss Dorothee* a dit qu'il répugneroit à la bonté & à la sagesse de Dieu de nous avoir créées pour être le jouet de l'illusion & du mensonge. Cependant vous nous avez prouvé, ma *Bonne*, que nos sens nous trompent quelquefois. Pourquoi sont-ils ainsi sujets à l'illusion?

*La BONNE.*

Quelquefois n'est pas toujours, ma chere. Nos sens peuvent nous tromper; cela est sûr; mais nous avons deux flambeaux qui suffisent pour nous faire éviter les erreurs dans lesquelles ils pourroient nous entraîner. Nous en parlerons quand il sera temps, Mesdames; je ne veux pas vous surcharger, & nous en avons assez appris pour un jour. Je vous dois une histoire, je vais payer cette dette.

*HISTOIRE DE MELICOURT.*

*Melicourt* naquit dans les Cévennes, d'une Famille honnête, mais plébéienne. Ses parents étoient pauvres & vertueux. Ne pouvant laisser à leur fils unique, que le précieux héritage d'une éducation chrétienne, ils n'oublièrent rien pour lui inspirer de bonne heure la crainte du Seigneur. Ils avoient un grand respect pour toutes les vertus; cependant il y en avoit une qu'ils affectionnoient si particulièrement, qu'on pouvoit dire qu'ils en étoient esclaves. C'étoit la vérité; à peine leur fils fut-il en état de les entendre, qu'ils lui répétoient plusieurs fois le jour, qu'un Chrétien, un honnête homme même, devoit regarder le mensonge comme le trait le plus bas & le plus

avilissant. Ces leçons firent une telle impression sur le jeune *Melicourt*, qu'il promit à Dieu de perdre plutôt la vie que d'altérer la vérité, de quelque manière que ce fût. Il n'avoit que dix ans lorsqu'un de ses oncles, qui avoit amassé quelque bien à Paris, le demanda à ses parents pour le faire étudier. La corruption qui règne dans cette Capitale de la France, n'altéra point la pureté des mœurs du jeune *Melicourt*. Son application à l'étude le sauva de bien des dangers; & ce qui acheva de le soustraire au vice, fut son attention à se lier avec les Écoliers qui étoient les plus vertueux: il leur répétoit souvent les leçons qu'il avoit reçues de ses parents, & tâchoit de les affectionner à la vérité.

Parmi ceux qui étoient dans sa classe, il se lia avec un jeune homme qui devoit posséder un jour une fortune considérable. Ses parents, qui l'aimoient uniquement, mettoient tous leurs soins à le rendre digne de quelque emploi qui pût le tirer de sa condition, qui étoit peu relevée; il répondoit à leurs vœux par ses progrès dans les études; mais un défaut horrible ternissoit toutes ces bonnes qualités; *Marcel* (c'étoit le nom de cet enfant) s'étoit tellement accoutumé à mentir, que cette mauvaise habitude n'avoit

pu être détruite par des châtimens réitérés. Comme *Melicourt* ne pouvoit pas s'imaginer que le mensonge pût sortir de la bouche d'un homme bien né, & surtout d'un Chrétien, il fut long-temps à s'appercevoir du défaut de *Marcel*, & le croyant vertueux, il lui donna toute son affection. Avec quelle douleur découvrit-il qu'il s'étoit trompé dans la bonne opinion qu'il avoit de lui! Il voulut rompre tout commerce avec un ami qui ne méritoit plus ce nom; il connut à la réputation qu'il sentit à faire ce sacrifice, combien il aimoit *Marcel*, & voulut, avant de l'abandonner, chercher à le corriger s'il étoit possible. L'entreprise paroissoit impossible. La tendre amitié de *Melicourt* ne fut point effrayée des obstacles; il pria Dieu de bénir ses soins, & il fut exaucé comme nous le verrons bientôt.

Cependant les parents de *Melicourt* moururent, & le laisserent sans bien. Son oncle, qui l'avoit adopté, & qui l'aimoit comme son fils, chercha à lui procurer un établissement honorable. Cet oncle éloigné de sa Province, avoit profité de l'obscurité de sa naissance, pour s'en donner une plus relevée; il se faisoit passer pour Gentilhomme, & étoit regardé sur ce pied dans plusieurs grandes maisons dont il s'é-

toit

toit ouvert l'entrée par ses talents agréables. La Princesse de C... qui goûtoit sa conversation, le recevoit souvent à sa table, & avoit beaucoup de bonté pour lui. Ce fut chez cette Dame qu'il résolut de placer *Melicourt* en qualité de Page. La Princesse à laquelle il demanda cette faveur, la lui accorda avec joie, & montra même de l'empressement à voir le jeune homme qu'on lui offroit. *Melicourt* avoit de l'ambition, & son Oncle qui ne l'ignoroit pas, s'attendoit à le voir charmé d'une place qui pouvoit par la suite le conduire à quelque chose de distingué, eu égard à ce qu'il avoit lieu d'attendre. Quel fut son étonnement de trouver son Neveu froid & immobile à cette proposition? Il redoubla, lorsque le jeune homme tombant à ses genoux, le conjura de ne le point presser sur cette offre, qu'il lui étoit impossible d'accepter. Et par quelle raison, lui demanda son Oncle un peu ému? Dispensez-moi de vous en faire part, répondit *Melicourt*: mon respect & ma reconnoissance pour vous me ferment la bouche.

Cette réponse excita la curiosité de l'Oncle, qui après mille sollicitations, parvint enfin à tirer ce secret que *Melicourt* avoit tant de peine à déclarer. Mon cher oncle, lui dit-il, Dieu m'est témoin

que le plus grand chagrin que j'ai eu depuis que je suis au monde, est celui d'être forcé de vous désobéir : mais le respect que j'ai pour la Loi de Dieu, m'y oblige : elle me défend expressément le mensonge, & il faudroit en faire un pour être Page de la Princesse. Je fais que pour remplir cet emploi il faut être Gentilhomme, je ne le suis pas.

Oh! parbleu, dit l'Oncle avec un sourire moqueur, voilà un beau scrupule : vous dites que vous n'êtes pas Gentilhomme, Monsieur; ajoutez, & que vous n'êtes pas digne de l'être. Faites-vous Moine avec de pareilles idées, ou déterminez-vous à être Laquais : il faut m'obéir, ou sortir de chez moi; je vous retire mes bontés. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je ne respecte beaucoup la probité, dont je ne m'écarterai jamais; mais elle n'est point blessée par un artifice innocent qui ne nuit à personne, & votre délicatesse porte à faux. *Melicourt*, les yeux baissés, gardoit un respectueux silence; son Oncle piqué au vif de ce qu'il appelloit vain scrupule, ne pouvoit pourtant s'empêcher d'admirer ce qui le choquoit dans ce jeune homme, & qui étoit un reproche tacite de la conduite qu'il avoit gardée lui-même. Il se radoucit, & lui dit : Vous êtes dans un âge où l'on

doit pardonner un excès de vertu, qui dans le fond n'est qu'une sottise, un préjugé de Province ; je veux bien m'y prêter, je me charge de ce mensonge qui vous fait tant de peur ; je parlerai seul, & je ne vous demande que le silence sur votre origine ; êtes-vous content ? Pourrois-je l'être, répondit *Melicourt* ? Lorsque je saurois que l'affection que vous me portez, vous auroit engagé à blesser la vérité, ne serois-je pas complice de votre faute, si je la confirmois par mon silence ? On peut mentir en se taisant, comme en parlant, si le silence autorise un mensonge. Vous dites, mon cher Oncle, que ce mensonge ne nuit à personne. N'offense-t-il pas Dieu, qui est la souveraine vérité ? Vous me défendriez de le faire s'il pouvoit préjudicier à quelqu'un, j'en suis sûr : c'est une raison pour moi de n'y point consentir, puisqu'il blesseroit l'ame d'un Oncle que je respecte & que j'aime avec une tendresse, dont je voudrois lui donner des preuves aux dépens de ma félicité & de ma vie : d'ailleurs, la place que ma naissance me défend d'accepter, appartient à un Gentilhomme ; en la remplissant, je me rendrois coupable d'un vol fait à celui qui doit naturellement la remplir.

L'Oncle de *Melicourt* ne se posséda

plus à ces dernières paroles ; il prodigua à son Neveu les épithètes d'insolent , d'extravagant , de ridicule , d'ame basse , & finit par lui ordonner de sortir de chez lui. Il fit plus : il avoit depuis plusieurs années une maîtresse qu'il avoit été tenté plusieurs fois d'épouser ; dans le transport de sa fureur il courut chez elle , passa le même jour un contrat par lequel il lui assura tout son bien , & l'épousa quatre jours après.

Voilà donc le pauvre *Melicourt* sur le pavé , sans savoir où donner de la tête : si sa délicatesse sur la charité , & sa reconnaissance pour son Oncle , n'eussent égalé son amour pour la vérité , il n'eût pas été embarrassé à trouver des ressources ; il avoit des connoissances qui pouvoient s'intéresser à le placer. D'ailleurs la cause de son malheur étoit si belle , si glorieuse , qu'elle eût pu devenir l'occasion de sa fortune s'il l'avoit publiée ; il ne put s'y résoudre , ou plutôt il n'en eut pas même la pensée , quoiqu'il eût pour le faire les raisons les plus fortes. Chassé par un Oncle estimé fort honnête homme , on pouvoit supposer qu'il s'étoit rendu coupable de quelque bassesse : son silence obstiné sur le motif de sa disgrâce , autorisoit les soupçons. *Melicourt* aimoit mieux s'exposer à ce qu'il y a de plus

fâcheux, que de déshonorer un Oncle qui lui avoit servi de pere; & voulant se soustraire aux questions qu'on ne manqueroit pas de lui faire, il ne se présenta chez aucun de ses amis. Il essaya de se faire Soldat, & s'offrit à plusieurs Capitaines. Comme il n'avoit pas seize ans, & qu'il étoit petit pour son âge, il fut refusé par tous. Enfin, il se borna chez le dernier, auquel il se présenta, à demander comme une faveur d'être gardé en qualité de Domestique, jusqu'à ce qu'il fût en âge de servir le Roi. Ce Capitaine balançoit à lui accorder sa demande; la pitié lui parloit pour *Melicourt*, & la prudence lui défendoit de céder à ses mouvements. Cet enfant joignoit à une figure noble un esprit si précocce, qu'il étoit aisé de lui soupçonner une naissance au-dessus de la sienne: son obstination à cacher le nom de ses parents, faisoit naître des soupçons qui lui étoient désavantageux, & qu'un regard jetté sur lui détruisoit dans le même instant; l'innocence, la candeur de son ame étoient peintes sur son visage d'une maniere si sensible, qu'on se repentoit de l'avoir soupçonné.

Pendant que cet Officier balançoit sur ce qu'il devoit faire, on lui annonça la visite de Monsieur *Marcel*, le pere du jeune ami de *Melicourt*. Le jeune homme

rougit prodigieusement lorsqu'il entendit prononcer ce nom, & vouloit se retirer: l'Officier qui avoit remarqué le changement de son visage, le retint, persuadé que cet enfant craignoit d'être reconnu, & brûlant d'envie de recevoir quelques éclaircissements sur son compte. Effectivement, il eut lieu d'être satisfait. A peine Monsieur *Marcel* eut-il apperçu *Melicourt*, qu'il jetta un cri de joie, & courut l'embrasser avec transport. Ah! Monsieur, dit-il au Capitaine, vous me voyez au comble de ma joie: je retrouve chez vous celui que je cherche avec le plus vif empressement depuis trois jours; celui auquel ma femme & moi avons de si grandes obligations, que nous ne serons jamais capables de nous acquitter envers lui.

Si ce discours fut un énigme pour le Capitaine, il ne fut pas plus intelligible pour *Melicourt*, qui ne pouvoit deviner en quoi il avoit obligé cette famille. Monsieur *Marcel* les tira tous deux d'embaras, & dit à l'Officier: Vous savez, Monsieur, que nous n'avons qu'un fils; nous avons lieu de nous applaudir de sa figure, de son esprit, & même de son cœur; un seul défaut ternissoit toutes ses bonnes qualités: un maudit Précepteur, qui mentoit comme un Laquais, lui avoit fait

prendre cette odieuse habitude : châti-  
ments, caresses, remontrances, tout avoit  
été employé inutilement ; & l'horreur  
que nous avons de ce défaut, nous ren-  
doit la vie insupportable. Il y a trois jours  
qu'il arriva chez nous un de ces accidents  
qui n'ont jamais d'auteurs quand ils n'ont  
point de témoins : un cabaret de porce-  
laines de la Chine fut renversé, & les  
tasses brisées. Ma femme qui étoit atta-  
chée à ses tasses, qui véritablement étoient  
belles, s'en prit aux Domestiques, & les  
menaçoit de leur faire supporter cette  
perte. Mon fils ayant été apostrophé par  
une Femme-de-chambre, qui affuroit  
l'avoir vu entrer dans le cabinet où ce  
malheur étoit arrivé, mon fils, dis-je,  
pour la première fois de sa vie, dit la  
vérité, & s'avoua l'auteur du désastre.  
Sa mere & moi transportés de joie de  
cette nouveauté, oubliâmes les porce-  
laines, pour l'accabler de louanges, de  
caresses, & lui demander d'où procédoit  
cet heureux changement. Il nous avoua  
que la crainte de perdre l'amitié de *Mel-  
licourt*, l'avoit engagé à devenir vrai, &  
qu'il se trouvoit si content d'avoir com-  
mencé à suivre ses conseils, qu'il espé-  
roit ne s'en écarter jamais. Notre joie  
ayant redoublé à ces paroles, la recon-  
noissance nous parut un devoir sacré : je

laissai mon fils entre les bras de sa mere, & je courus chez l'Oncle de *Melicourt* pour le féliciter d'avoir un tel neveu, & conjurer ce jeune homme de continuer à servir d'Ange visible à mon fils. Quel a été mon chagrin, lorsque cet Oncle m'a répondu d'une maniere assez brutale, qu'il ne savoit où étoit son neveu, & qu'il avoit eu de bonnes raisons de le chasser de chez lui! Cette nouvelle nous a jettés dans une vraie désolation : depuis trois jours je l'ai cherché dans tous les lieux où je croyois pouvoir le rencontrer : je commençois à craindre qu'il ne fût retourné dans sa Province, lorsque mon heureuse étoile me l'a fait rencontrer chez vous.

Pendant ce discours, le Capitaine s'aplaudissoit d'avoir jugé avantageusement du jeune homme; il ne doutoit pas qu'il ne s'ouvrît au pere de son ami sur ses affaires : pour l'y forcer, il apprit à Monsieur *Marcel* à quelle occasion il rencontroit *Melicourt* chez lui; & lui dit que malgré le tendre intérêt qu'il lui avoit inspiré, il étoit prêt à le renvoyer sur les soupçons que lui avoit fait naître son obstination à cacher ce qu'il étoit, obstination qui pouvoit faire craindre qu'il ne se fût échappé du sein de sa famille, pour éviter le châtement de quelque bassesse.

Ah! Monsieur, interrompit *Marcel*, gardez-vous de l'en soupçonner; un homme qui a donné de si bonnes leçons à mon fils, ne peut être coupable de rien d'avilissant: j'entendrai volontiers de sa bouche le récit du malheur qui l'a brouillé avec son Oncle; mais je soutiens d'avance que *Melicourt* ne peut avoir tort.

Vous êtes trop prévenu en ma faveur, lui répondit modestement *Melicourt*; je suis très-capable d'avoir tort; je dois pourtant me rendre la justice de vous assurer, que je ne suis coupable d'aucun crime; c'est tout ce que je puis vous dire. Si vous croyez me devoir quelque reconnaissance pour des conseils que tout autre, en ma place, auroit donnés à Monsieur votre fils; vous pouvez me la prouver, en me servant de répondant auprès de Monsieur le Capitaine. Je demande qu'il agrée mes services pendant trois mois, ce qui me conduira à l'âge où mon engagement sera valable. Que parlez-vous de service & d'engagement, reprit, avec vivacité, Monsieur *Marcel*? Je serois le plus ingrat de tous les hommes si je souffrois que vous prissiez l'un ou l'autre de ces partis; vous viendrez chez moi, mon enfant, vous ferez l'ami, le frere de mon fils; & quelles que soient les raisons qui vous ont éloigné de Monsieur votre On-

cle, j'espere qu'il approuvera le parti que vous prendrez, en acceptant mes offres.

*Melicourt* comprit fort bien que l'honnêteté & la prudence même engageoient Monsieur *Marcel* à demander à son Oncle la permission de le garder chez lui; & loin de paroître craindre un éclaircissement, il le pria de voir son Oncle, avec cette assurance qui est le fruit d'une conscience nette. Il resta chez le Capitaine pendant deux heures, que Monsieur *Marcel* fut absent; & lorsque cet honnête homme rentra, il courut de nouveau embrasser *Melicourt*, & lui dit: Votre Oncle m'a reçu d'un air froid & embarrassé, ayant compris par mon discours que je vous avois vu. Je ne doute pas, m'a-t-il dit, qu'il ne vous ait fait de mauvais contes sur le sujet de sa sortie de chez moi, mais... Arrêtez, Monsieur, lui ai-je dit en l'interrompant; vous commettez une injustice. J'ignore absolument le sujet de votre mécontentement à son égard; ce qu'il ya de vrai, c'est qu'il a mieux aimé se laisser soupçonner de quelque faute grieve, que de nous donner le plus léger éclaircissement sur cet article. Etes-vous sincere, m'a demandé votre Oncle en me regardant fixement? Oui, Monsieur, lui ai-je répondu, je suis homme d'honneur, vous pouvez compter sur ma pa-

role; j'el'ai vu soupçonné, comme je vous l'ai dit, d'avoir quitté ses parents pour éviter le châtimeut de quelque bassesse, sans que son secret lui soit échappé. A ces mots les yeux de votre Oncle se sont remplis de larmes : Monsieur, m'a-t-il dit, permettez-moi de garder un secret que mon neveu a eu la discrétion de vous cacher; qu'il vous fuffise de savoir que j'ai tort avec lui; que le sujet de notre querelle lui est plus glorieux qu'à moi; c'est un aveu que la justice m'arrache. Au reste, j'applaudis aux bontés que vous voulez avoir pour lui, il en est digne : j'ai trop écouté à son égard un ressentiment injuste, je me suis ôté le pouvoir de lui faire un sort digne de lui en me mariant il y a deux jours : cependant, tant que je vivrai, il peut compter sur mes secours & sur mon amitié; je la lui dois, aussi bien que l'estime la plus parfaite.

*Melicourt* ne put retenir ses larmes en apprenant le retour de l'amitié de son Oncle, & l'on connut aisément qu'elle le consolait de la perte de son héritage. Que de motifs pour augmenter l'empressement que Monsieur *Marcel* avoit de le retenir chez lui! Le Capitaine qui voulut les accompagner, fut témoin des transports de toute la maison en recevant ce jeune homme; & en les quittant, il fé-

licita de bon cœur *Marcel* le fils d'avoir un ami si digne d'être aimé, estimé & imité. *Melicourt*, dès ce moment, fut regardé comme le fils de la maison : même éducation, mêmes soins, même tendresse pour le fils & pour l'adopté; & pendant cinq ans qu'il passa dans cette famille, on eut autant de sujet de s'applaudir de l'y avoir reçu, qu'il eut lieu d'être content d'y être entré : son Oncle le voyoit assidument, & quoiqu'il eût des enfants, il offrit souvent à son Neveu des sommes considérables, ce qui offensoit presque Monsieur *Marcel*, qui ne laissoit rien desirer à *Melicourt*.

Cependant ce jeune homme avoit le cœur trop bien placé, pour vouloir jouir des bienfaits de ses peres adoptifs dans une molle oisiveté. Ses talents naturels, cultivés par une très-bonne éducation, lui donnoient l'espérance de se faire à lui-même un sort, & ses bienfaiteurs après s'être opposés long-temps au desir qu'il avoit de les quitter, furent enfin forcés d'y consentir. Un Seigneur Piémontois qui avoit été long-temps Ambassadeur en France, s'offrit d'être son protecteur à Turin, & de le pousser dans des postes avantageux. *Melicourt* partit, chargé de bienfaits de la famille de Monsieur *Marcel* & de son Oncle, & l'absence ne détruisit point l'ami-

tié qui étoit entre eux. Il passa deux ans à la Cour de Turin, & touchoit au moment d'y faire sa fortune, lorsque son Protecteur fut disgracié. Ce contretemps lui fit écouter les instances de ses amis, qui le pressoient de retourner à Paris, où on leur faisoit espérer pour lui un bon poste: il se mit en chemin, suivi d'un seul Domestique, qui se flattoit mal-à-propos de connoître cette route, & qui l'égara si bien, que la nuit le surprit en Savoie, dans un lieu qui paroissoit éloigné de toute habitation. Le temps étoit couvert, & la crainte de quelque accident dans un lieu rempli de précipices, le força d'entrer dans un endroit où il y avoit quelques restes d'un bâtiment détruit, jusqu'à ce que la lune, qui devoit se lever à minuit, lui donnât le moyen de continuer sa route sans danger. Il s'y endormit, aussi-bien que son valet, & fut réveillé à une heure par le bruit de quelques personnes qui disputoient avec chaleur. Comme l'ombre d'un reste de mur, au pied duquel il s'étoit assis, lui permettoit de voir sans être vu, il prêta une oreille & des yeux attentifs. Il apperçut un homme à genoux, qui s'efforçoit de se justifier auprès de deux autres, qui l'accusoient d'avoir soustrait une partie d'un vol qu'il avoit fait la nuit précédente; & comme l'accusé se justifioit

mal, l'un des deux jura qu'il alloit l'immoler à son ressentiment, & tira son épée comme pour l'en percer. Quoique *Melicourt* sentit fort bien qu'il n'y auroit rien à regretter dans la mort d'un scélérat, sa générosité naturelle l'indigna contre deux hommes armés, qui en attaquoient un apparemment sans défense : mais lorsqu'il le vit frapper par le second de ces hommes, il ne distingua plus la qualité de celui qu'il alloit défendre. Ses pistolets étoient sur ses genoux, il tira si adroitement, que celui qui alloit redoubler ses coups, tomba sans vie : l'autre effrayé se sauva. Son valet lui représenta que la prudence demandoit qu'ils s'éloignassent promptement en abandonnant le blessé à son mauvais sort ; il ne put s'y résoudre, & s'étant approché de lui, il lui demanda s'il se sentoit la force de se tenir à cheval pour gagner un lieu habité. Ce misérable ayant cru reconnoître la voix de celui qui lui parloit, se leva sur son séant, & l'ayant envisagé : Ah ! *Melicourt*, lui dit-il, je ne risque rien en m'abandonnant à votre discrétion, ne me condamnez pas sans m'entendre ; peut-être ne me trouverez-vous pas tout-à-fait indigne de vos bontés. *Melicourt*, surpris de s'entendre nommer, voulut en vain rechercher les traits de celui dont il étoit connu, il ne lui fut pas possible

de s'en rappeler l'idée. Cependant le soin que cet homme prenoit de se justifier, lui parut de bon augure; & l'ayant assuré qu'il pouvoit compter sur sa discrétion, & sur celle de son domestique, il lui aida à monter à cheval sans panser sa plaie, parce que l'inconnu, qui connoissoit le Pays, l'assura qu'en se détournant un peu sur la gauche, ils verroient un Village, qui n'étoit qu'à un quart de lieue, & dont une colline leur déroboit la vue: ils y arriverent en peu de temps. Le blessé les conduisit dans une maison où il étoit connu, & où l'on ne parut pas effrayé de sa blessure, ce qui rendit ce lieu suspect à *Melicourt*. Il voulut absolument être conduit à l'Auberge, après avoir enveloppé le bras du voleur, dont la blessure n'étoit pas dangereuse, mais dont le visage étoit taché du sang qu'il avoit perdu. Lorsqu'il fut nettoyé, *Melicourt* trouva qu'il ressembloit à un jeune Seigneur qu'il avoit connu au Collège, & qui étoit fils unique du Comte D... Il ne soupçonna pourtant pas que ce fût lui, & son sang se glaça dans ses veines quand, à l'Auberge, il apprit de la bouche de ce misérable, qu'il étoit celui avec lequel il avoit étudié.

— Je ne chercherai point, lui dit le jeune Comte, à excuser mon libertinage; l'an-

née même où vous entrâtes chez Monsieur *Marcel*, je commençai à donner dans des excès qui m'ont enfin précipité dans l'abyme d'où vous m'avez tiré. Mon pere, qui vit à quelques lieues de Lyon, m'avoit confié à un de nos parents établi à Paris. Ce parent trop occupé pour me donner ses soins, me remit entre les mains d'un Gouverneur qu'il crut honnête homme, tant il déguisoit adroitement ses vices. Comme il savoit que je devois être riche, il chercha à me plaire en flattant mes penchans; malheureusement je n'en avois pas d'heureux, & ils se trouvoient conformes aux siens. Il m'associa à ses débauches; & dans un âge où j'aurois dû ignorer le nom du vice, j'avois déjà appris à n'en plus rougir. Le jeu, les femmes eurent bientôt dissipé l'argent qu'on me donnoit pour mes menus plaisirs, je sus m'en procurer aux dépens de mon parent, qui me laissa entrevoir des soupçons; mon Gouverneur effrayé, prit de lui-même son congé, & je ne tardai pas à le suivre. Sans ressource en Italie, où je m'étois réfugié, je portai quelque temps le mousquet; les mauvais traitemens d'un Sergent me firent déserter, il y a trois mois, avec deux de mes camarades: par malheur pour moi, ils avoient déjà l'habitude de voler sur les grands chemins,

ils me menacerent de me tuer si je refusois d'être leur complice. La crainte, le défaut de ressource, me firent prendre ce mauvais parti. Je puis pourtant vous jurer que je ne cherchois qu'un moment favorable pour les quitter. Ils m'ont pénétré sans doute, & m'avoient conduit dans le lieu où vous m'avez sauvé la vie, pour me chercher une querelle d'Allemand, & se défaire de moi sans bruit.

Le Comte finit son discours par les démonstrations du repentir le plus amer. *Melicourt* en fut attendri, & lui épargnant les reproches qu'il méritoit, parce qu'il se les faisoit à lui-même, il ne pensa qu'à l'encourager à retourner chez son pere. Ce Seigneur n'avoit pas vu son indigne fils depuis l'âge de neuf ans, qu'il l'avoit envoyé à Paris: douze ans avoient dû apporter un changement considérable dans ses traits, & par conséquent il pouvoit se présenter devant lui sans en être connu, & sonder son cœur pour savoir s'il pouvoit en espérer l'oubli des fautes de sa jeunesse. La blessure de cet enfant prodigue, que je nommerai *Deshayes*, pour cacher son vrai nom; sa blessure, dis-je, n'étoit pas assez considérable pour l'empêcher de partir sur le champ; ils sortirent donc de ce Village dès le lendemain matin, & pendant leur route, *Melicourt* mit

en œuvre tous ses talents pour augmenter l'horreur que *Desbaves* devoit avoir des dérèglements de sa vie passée. A l'ignominie, à l'horreur, & au péril dans lesquels il avoit vécu jusqu'alors, *Melicourt* opposoit les charmes d'une vie pure, dans le sein d'une famille opulente & respectée. Ces portraits ne pouvoient manquer de produire un effet sensible sur le cœur d'un jeune homme qui n'auroit pas eu le temps de s'endurcir dans le crime & dans la crapule; & il étoit naturel que *Melicourt* regardât les transports de reconnoissance qui éclatoient pour lui chez *Desbaves*, comme des preuves d'un retour sincère à la vertu. Son domestique n'avoit pas tout-à-fait autant de confiance en cette conversion, & osa reprocher à son maître une crédulité qui pouvoit lui devenir funeste; il craignoit que le changement du jeune homme ne fût qu'apparent, ou du moins momentané; quoiqu'il répéta souvent ce qu'il pensoit à cet égard, ses soupçons ne purent passer dans l'ame de *Melicourt*, où ils n'y firent pas assez d'impression pour l'engager à abandonner son projet. Arrivé à Lyon, il commença par faire habiller *Desbaves* d'une manière qui pût relever ses graces naturelles; & véritablement il ne fut pas reconnoissable sous cette nouvelle décora-

tion. Il s'attacha ensuite à lui former un maintien-décent, & qui annonçât de l'éducation : il corrigeoit son langage & ses expressions, lui enseignoit les usages qui constituent ce que l'on appelle politesse, usage du monde, & cette entreprise étoit fort pénible. *Desbaves* peu fait à se contraindre, oublioit à chaque instant ces leçons gênantes. Quand les principes de la bienséance ne sont pas dans le cœur, il est bien difficile de se refondre, à un certain âge, sur les égards qu'on doit aux autres. Il juroit, sa conversation étoit basse, rampante, rien en lui ne faisoit soupçonner sa naissance, & malgré sa parure, on le prit plusieurs fois pour le Valet-de-chambre de *Melicourt*, tant il avoit mauvaise grace à jouer le personnage d'un homme bien né, & qui eût vécu avec d'honnêtes gens.

Cependant *Melicourt* cherchoit à se faire des connoissances qui pussent l'introduire chez le pere de *Desbaves*; & lorsqu'il étoit sur le point de lui être présenté, il apprit que le Comte & sa famille partoient pour les Bains d'Aix en Savoie. Cet incident, loin de déranger son projet, lui amena une occasion bien naturelle de le faire réussir, puisque les eaux sont des lieux d'où la contrainte & les formalités sont bannies; on s'y lie

aisément, on s'y voit sans se connoître à fond. Il laissa donc partir ce Seigneur, & le suivit deux jours après. Il eut le bonheur de trouver à se loger dans la même Auberge que lui; & comme on y mangeoit à table d'Hôte, ils dînerent ensemble dès le lendemain de leur arrivée.

Le Comte avoit fait ce voyage avec un de ses cousins, qui étoit accompagné de son épouse & de sa fille unique. Cette jeune personne, sans pouvoir passer pour belle, avoit de grands charmes, qui cependant étoient peu de chose en comparaison de son esprit & de son caractère. *Emilie*, (c'étoit le nom de cette Demoiselle) s'étoit élevée au-dessus de toutes les foiblesses de son sexe, & n'en avoit conservé que la modestie & la douceur. La lecture, le travail remplissoient tous les moments dans un lieu consacré à l'amusement & le repos; en un mot, c'étoit une fille toute parfaite: ses parents, qui connoissoient son mérite, sembloient ne vivre que pour la rendre heureuse; le Comte & son épouse l'aimoient comme leur fille, & s'étoient flattés longtemps de l'espoir de lui voir porter ce titre; elle étoit de l'âge de *Deshayes*, & dès leur naissance on avoit arrêté leur union. La fuite de son cousin avoit seule dérangé ce projet; & comme on espere

toujours ce que l'on souhaite ardemment, on s'étoit flatté dans ces deux familles que l'éclipse du jeune Comte ne seroit pas longue, & qu'il ne pourroit échapper aux recherches qu'on faisoit de lui. Douze ans écoulés sans avoir de ses nouvelles, détruisirent cet espoir, & les parents d'*Emilie* pensoient alors à la marier, en lui laissant la liberté du choix.

Le premier dîner que *Melicourt* fit à Aix fut froid, & employé à s'examiner mutuellement; le Comte sur-tout fixoit souvent les deux Etrangers d'un air rêveur, & il y eut des moments où *Melicourt* crut que la nature avoit remué le cœur de ce pere infortuné. Au sortir de table, il se hâta de savoir de *Desbays* l'impression qu'avoit faite sur lui la vue des auteurs de sa naissance. Hélas, il fut réduit à soupirer de n'y trouver aucune trace de l'amour filial: *Desbays* loua l'équipage de son pere, il avoit remarqué la beauté d'une bague que portoit sa mere, & paroissoit flatté du grand nombre de domestiques qu'ils avoient à leur suite. Pour sa cousine, il l'avoit à peine regardée; il la trouvoit trop sérieuse pour une jeune personne; juroit qu'elle devoit être une prude, & ajouta: Je lui ferai pourtant ma cour; car sa dote vaut mieux qu'elle, & mérite qu'on se gêne quel-

que temps. Pour la première fois, *Melicourt* vit *Desbays* tel qu'il étoit en effet, il lui parut le plus méprisable de tous les hommes; & dans l'indignation dont il fut saisi, il lui reprocha sa dureté pour ses parents, & sur-tout le faux de son jugement à l'égard d'une personne qui paroïssoit mériter le respect le plus profond. Il croyoit n'être animé que par la justice, en prenant la défense de cette Demoiselle, & ne se soupçonnoit pas susceptible d'un autre sentiment; sa naissance, sa fortune avoient trop de disproportion avec celle d'*Emilie*, pour lui permettre d'élever ses yeux jusqu'à elle; & dans un cœur tel que celui de *Melicourt*, l'amour n'ose se montrer qu'accompagné d'un espoir légitime.

Cependant le caractère des deux Etrangers perça bientôt; le Comte & sa famille prirent beaucoup d'estime & d'amitié pour *Melicourt*, & ce fut à sa seule considération qu'on souffrit *Desbays*, qui s'échappoit à tout moment, & perdoit de vue le rôle d'honnête homme qu'il vouloit jouer. Les premiers jours il souffrit patiemment les représentations de *Melicourt* à cet égard, il s'en laissa bientôt, & lui dit brutalement qu'il ne savoit pas se déguiser, & qu'il falloit après tout, que son pere le reçût tel qu'il étoit, puisqu'il

A M E R I C A I N E S. III

ne pourroit pas le renier pour son fils. *Melicourt* soupira de douleur en considérant les chagrins qu'un tel fils devoit donner à un pere si respectable. Effectivement le Comte étoit un homme plein d'honneur, de bon sens, & digne d'avoir été plus heureux; sa famille se plaignoit & s'inquiétoit de le voir triste & rêveur depuis son arrivée à Aix; & *Melicourt*, qui d'abord avoit pris son sérieux pour un effet de son tempérament, ayant appris d'*Emilie* qu'il étoit naturellement gai, crut qu'il avoit quelques soupçons de la vérité.

Cette charmante fille avoit rendu à *Melicourt* la justice qu'elle en avoit reçue: tranquille sur l'innocence de ses intentions, elle n'avoit pas même pensé à garantir son cœur des sentiments qui s'y formoient insensiblement: *Melicourt* aussi ne fut qu'elle sur les effets d'une passion qu'il n'avoit jamais éprouvée, en avoit une violente; & ces deux personnes eussent ignoré long-temps ce qui se passoit en elles, si une conversation du Comte ne leur eût ouvert les yeux.

Un jour qu'on faisoit la guerre à ce Seigneur sur sa profonde tristesse, il avoua que le souvenir de son malheureux fils l'avoit affecté d'une maniere bien sensible depuis qu'il étoit à Aix.

Mon fils ne vit plus, dit la Comtesse en versant des larmes; il n'auroit pas la dureté de nous laisser ignorer son existence s'il respiroit encore. *Melicourt* crut le moment favorable pour une reconnoissance : déjà il jettoit les yeux sur *Desbays* pour lui faire comprendre sa pensée, lorsque le Comte reprenant la parole, dit à son épouse :

Je pense comme vous, Madame, nous n'avons plus de fils, & cependant je ne crois pas qu'il soit mort : cet indigne enfant avoit donné dès son enfance des preuves d'un caractère si pervers, qu'il aura sans doute été jusqu'aux derniers excès du crime. Si cela est, je lui fais gré du soin qu'il prend de m'en épargner un; je laverois dans son sang la honte qu'il eût faite à mon nom; ou, si je le croyois indigne de périr de ma main, un cachot obscur le déroberoit pour jamais à la vue de tous les hommes. Le pere d'*Emilie* parut d'abord applaudir à ses sentiments; puis il ajouta, qu'il pouvoit bien être aussi qu'on lui eût exagéré les défauts de cet enfant : Votre parent, lui dit-il, vous a caché soigneusement l'origine de ses désordres; mais je fais, à n'en pouvoir douter, qu'ils ont eu leur source dans les exemples empoisonnés qu'il a reçus d'un mauvais Gouverneur : cette

cir-

circonstance diminue ses fautes, il eût été bien difficile, même au meilleur naturel, d'échapper à une telle séduction : peut-être aussi votre fils étoit-il innocent & chargé mal-à-propos des bassesses de cet homme, dont la fuite semble un aveu des vols qui ont été faits. J'avoue qu'il s'est aussi éclipsé; mais un jeune-homme s'effraie aisément lorsqu'il n'a aucun moyen de justifier son innocence, la fuite lui paroît nécessaire aussi-bien qu'au coupable. Que savez-vous si cet infortuné jeune-homme ne cherche pas à s'illustrer par de belles actions avant d'oser se montrer à vos yeux? Pour moi j'aime à me flatter de cet espoir, & je suis charmé que mon *Emilie* n'ait pas d'impatience de s'établir, afin de se conserver libre jusqu'à ce que le temps ait confirmé ou détruit mon espérance.

On se leva de table en ce moment, & selon l'usage on entra dans un jardin assez vaste, où l'on avoit coutume de s'aller promener après le repas. *Deshayes* qui avoit été fort troublé du discours de son pere, prétexta une affaire pour se dispenser de la promenade, & sortit. On marcha quelque temps tous ensemble; mais le Comte qui étoit fatigué, s'assit, & ayant dit qu'il falloit laisser à la jeunesse le plaisir de l'exercice, il invita *Me-*

*Melicourt* à donner la main à *Emilie*, ce qu'il pouvoit faire sans blesser la plus exacte décence, parce que le jardin, quoique vaste, étoit découvert. Ces deux Amants, qui ne se connoissoient pas pour tels, marcherent quelque temps en silence; *Melicourt* le rompit le premier. Que votre cousin seroit heureux, dit-il à *Emilie*, si connoissant le prix du bonheur qu'on lui destine, il pouvoit se rendre témoignage à lui-même qu'il n'a rien fait qui puisse l'en rendre indigne! vous obéiriez sans répugnance à la volonté de vos parents, vous seriez heureuse, & je resterois seul misérable. A peine *Melicourt* se fut-il aperçu des paroles qui venoient de lui échapper, qu'il frémit d'effroi: sa consternation n'étoit point causée par la crainte d'avoir déplu à *Emilie*; ce sentiment si naturel à un amant respectueux, céda à l'étonnement que lui causoit la découverte d'une passion qu'il n'avoit pas même soupçonnée; & ôtant brusquement son bras sur lequel *Emilie* s'appuyoit, il se recula de quelques pas, & les yeux baissés, il cherchoit à se cacher à lui-même le motif qui lui faisoit regarder comme un malheur, l'engagement d'une personne qui lui devoit être indifférente. S'il eût été accoutumé à se tromper lui-même, il eût pu se persuader que la pitié seule

l'attendrissoit sur le sort d'*Emilie*, puisqu'il connoissoit que le jeune Comte étoit absolument indigne d'elle. Il ne se fit point cette illusion, & ne prenant conseil que de sa probité, Mademoiselle, lui dit-il, si ma bouche a pu laisser échapper un secret qui me rend coupable à vos yeux, j'ose vous assurer que mon cœur est innocent. Vous avez connu aussi-tôt que moi des sentiments que j'ignorois; oubliez, pardonnez un crime involontaire, ce sera la dernière fois que j'en serai coupable. Pendant que *Melicourt* parloit, *Emilie* se rendoit compte à elle-même de ses propres mouvements: si elle s'étonnoit d'avoir entendu sans colere une déclaration d'amour, elle s'effrayoit encore davantage de trouver au fond de son cœur la justification de cette faute: peu instruite dans l'art de feindre, elle dit à *Melicourt*: La tendresse d'un homme tel que vous, ne peut faire rougir une fille comme moi; seulement ai-je à me plaindre de l'aveu de vos sentiments avant de les avoir déclarés à ceux dont je dépends: vous ignoriez jusqu'à ce jour leurs vues sur moi, & rien n'a dû vous empêcher de recevoir de leur bouche leurs actions de grace sur l'honneur que vous me faites, & les refus qui vont sortir de la mienne. Promise dès l'enfance au fils du Comte, je dois

lui conferver mon cœur, s'il s'en trouve digne : je vous estime trop pour vous cacher que je ne demanderois rien au Ciel, s'il vous ressembloit. Après cet aveu, Monsieur, voyez à quoi l'honneur vous engage, il faut me fuir, ou me permettre de déclarer à mes parents des sentiments qui vous ont échappé, & qui doivent les faire changer de conduite à votre égard, & qui ne me permettront plus d'agir au vôtre comme je l'ai fait moi-même jusqu'à ce jour. Il est temps de les rejoindre, un plus long entretien me rendroit coupable, & m'exposeroit à perdre votre estime.

Un moment, Mademoiselle, lui dit *Melicourt* en joignant les mains : apprenez tous mes malheurs, & daignez m'écouter pour la dernière fois. Je voudrois pouvoir vous cacher, que celui auquel on vous destine, ne peut que vous rendre la plus infortunée de toutes les femmes. C'est un secret que votre intérêt m'arrache; ne m'en demandez pas davantage, j'en ai peur-être déjà trop dit : mais, Madame, quelque grandes que soient les instances qui vous seront faites en sa faveur, gardez-vous de donner un consentement, qui, à coup sûr, vous deviendrait funeste. Cet avis doit sans doute vous être suspect dans la bouche d'un

homme qui vient de vous déclarer qu'il vous adore, & à qui vous avez daigné montrer quelque estime : Hélas ! vous ferez convaincue qu'il est désintéressé, lorsque je me serai fait connoître. Votre amour même, s'il étoit jamais possible que vous en eussiez pour moi, ne serviroit qu'à me rendre plus misérable : né dans la classe la plus obscure, dépourvu absolument de toute fortune, je ne dois qu'à la bienveillance de quelques amis généreux, l'état brillant sous lequel j'ai paru à vos yeux, & qui a pu vous décevoir. Un homme tel que moi n'est pas fait pour *Emilie*, & avant qu'il soit peu, je me punirai par une absence éternelle, d'avoir osé élever mon cœur jusqu'à une personne dont un Prince seroit à peine digne.

*Emilie*, quelque troublée qu'elle fût d'apprendre la condition obscure de *Melicourt*, l'étoit encore plus de ce qu'il lui avoit fait entrevoir par rapport à son cousin : elle employa tout le pouvoir qu'elle devoit avoir sur un amant, pour l'engager à s'expliquer d'une manière plus claire : il gémit sur la nécessité de lui désobéir, l'honneur lui imposoit silence, il ne savoit point en franchir les bornes, & il obtint d'elle la promesse d'un secret inviolable sur le peu qu'il lui en avoit découvert.

Pendant que cette scene se passoit dans le jardin, il s'en préparoit une bien différente. *Desbayeres* se promenoit hors du Village, & réfléchissant sur le discours de son pere, il lui vint d'abord dans l'esprit que *Melicourt* l'avoit trahi, & si son courage eût égalé sa rage, il eût été sur le champ lui demander raison de sa perfidie. Pendant qu'il méditoit une vengeance plus sûre, il apperçut un de ses compagnons de débauche, qu'il reconnut malgré une absence de plusieurs années. Les eaux sont le rendez-vous ordinaire de ceux qui établissent leur fortune sur une criminelle industrie; on y joue; il s'y rencontre des personnes que le seul amour du plaisir y conduit, & qui y portent ordinairement une bourse assez bien garnie pour exciter la cupidité & les talents des Chevaliers du hazard. Celui-ci venoit à Aix en intention de réparer de grandes pertes qu'il avoit faites à Lyon, où il avoit trouvé des joueurs plus habiles que lui. Comme il n'avoit pas oublié que *Desbayeres* étoit capable de tout, il le vit avec plaisir, & se promit d'en tirer des lumieres & du secours. *Desbayeres* ne lui déguisa rien de ses aventures, & il lui fit part des craintes que le discours de son pere lui avoit données. L'Aventurier n'eut garde de chercher à les calmer;

il les augmenta au contraire, & lui persuada qu'il n'avoit rien à espérer de la clémence de son pere, qui ne manqueroit pas de le faire enfermer aussi-tôt qu'il le connoitroit. *Desbays* lui avoua qu'il étoit résolu de prévenir ce malheur par une prompte fuite. Et que deviendrez-vous, lui demanda son perfide ami? J'ai compris par votre récit que vous êtes sans argent: si je n'avois pas perdu le mien, je vous offrirois ma bourse; mais cette ressource vous manque, il en faut chercher une autre. Ce *Melicourt* qui vous a trahi, ou qui est prêt à le faire, a beaucoup de bijoux, à ce que vous m'avez dit: Vengez-vous de sa perfidie, en vous les appropriant; vous le pouvez sans danger: vous n'êtes qu'à deux pas de la Suisse, où vous serez dans quelques heures; j'accompagnerai votre fuite, & vous me connoissez assez de courage pour vous défendre, si vous étiez poursuivi. *Desbays* avoit l'ame trop basse pour ne pas applaudir à un tel dessein. Le scélérat qui vit la joie avec laquelle il s'y prêta, osa pousser ses vues plus loin. Vous m'avez assuré, lui dit-il, qu'il n'y a plus de ressource pour vous dans le cœur de votre pere, attendrez-vous qu'il ait le temps de vous déshériter? Mérite-t-il que vous conserviez quelque attachement pour lui,

après qu'il s'est dépouillé des entrailles de pere à votre égard ? Ce que les hommes ont nommé crime, par égard pour leur sûreté, n'effraie que les ames vulgaires : un homme qui a tout à craindre, doit tout risquer. La mort de vos parents vous procureroit tout d'un coup une grande fortune ; faut-il par un scrupule vain, vous mettre au hazard de traîner dans une misere affreuse des jours que vous pourriez couler dans les délices ?

Quelque criminel que fût *Desbaves*, la nature se révolta chez lui, à la proposition d'un parricide. Ce mouvement fut passager, & bientôt endurci par les discours du scélérat qui lui parloit ; il ne fut plus question que des moyens d'exécuter ce crime sans s'exposer. Ce Démon visible, qui se faisoit appeller le Chevalier de C., ne lui demanda que vingt-quatre heures pour arranger son infernal deffein, & après s'être liés l'un à l'autre, par les serments les plus exécrables, ils reprirent ensemble le chemin de l'Auberge. Voici comment ils avoient déterminé d'agir. Le Chevalier se chargea de l'assassinat ; car il convenoit à ses vues que *Desbaves* n'en fût point soupçonné ; il devoit ensuite se sauver en Suisse avec les bijoux de *Melicourt*, & il y attendroit que le Comte, en possession des biens de son pe-

re, fût en situation de lui payer un Billet de trente mille livres, qu'il lui fit faire.

*Desbays* présenta le prétendu Chevalier à l'Auberge, comme un homme de qualité qu'il avoit connu en Italie: ce misérable étant vêtu convenablement à l'état qu'il annonçoit, on le reçut avec politesse. Pendant qu'il faisoit ranger ses malles par un domestique qui le suivoit, *Desbays* tira *Melicourt* à l'écart, & lui dit que ce Gentilhomme avoit été son Capitaine; qu'il venoit de lui avouer sa condition; qu'il vouloit bien aider à le réconcilier avec son pere, en lui rendant un témoignage avantageux de sa conduite. *Melicourt* loin de concevoir aucun soupçon, loua le Ciel de lui offrir un dénouement si prochain; car déterminé à s'éloigner, il avoit une vraie peine de partir avant d'avoir remis *Desbays* en grace avec son pere. Ce n'est pas qu'il eût conservé l'espoir de voir jamais ce malheureux digne de sa naissance; il avoit reconnu que ses inclinations étoient basses: cependant il se flattoit que l'aisance, l'exemple de ses parents, & la fréquentation des gens de bien pourroient le ramener peu à peu, & l'engager au moins à renoncer à ce qui pouvoit déshonorer sa famille. Il félicita *Desbays* de cette heureuse rençontre, & fit quelques politesses

au Chevalier. Après les avoir quittés, il donna ses ordres à son valet pour son départ, & lui dit que ce nouveau venu s'étoit chargé de la réconciliation qu'il avoit entreprise. Ce domestique, comme je l'ai remarqué, n'avoit jamais approuvé la confiance de son Maître pour *Desbayes*, & le Ciel qui vouloit, en sauvant cette famille, récompenser la vertu de *Melicourt*, permit que sa défiance fût augmentée. Lorsqu'on étoit prêt d'aller souper, & que la nuit étoit tout-à-fait tombée; ce valet se souvint que les bijoux de son Maître étoient sur la table de sa chambre, & un mouvement inconnu le pressa d'y entrer pour les enfermer dans un petit cabinet qui étoit au fond de la ruelle du lit : il alloit en sortir lorsqu'il entendit ouvrir la porte; comme il n'avoit point de lumière, il se tint tranquille à cette ruelle, en saisissant machinalement l'épée de son Maître, qui étoit sur le chevet du lit, précaution qu'il ne prit que parce qu'on avoit ouvert la porte très-doucement. C'étoit les deux coquins qui, selon qu'ils en étoient convenus, venoient avec des instruments pour ouvrir le coffre & en tirer les bijoux. *Desbayes* parut surpris de ne plus voir ce coffre. Serions-nous soupçonnés, dit-il à son complice? En disant ces mots, il prit la chandelle, &

s'avança dans la ruelle pour chercher dans le cabinet ; le valet ne balançoit pas sur ce qu'il devoit faire , il le perça , & *Desbayes* en tombant , s'écria : je suis mort. Le Chevalier ne sachant pas si ce valet n'étoit point accompagné , sortit à la hâte de l'appartement ; il eut la présence d'esprit de le fermer à deux tours , & d'emporter la clef : après quoi ayant dit un mot à son valet , qui étoit sans doute un homme de sa trempe , ils sortirent tous deux de l'Auberge en diligence.

Cependant le Domestique de *Melicourt* se trouvoit dans des tranfes mortelles ; il n'avoit aucun témoin qui pût justifier le meurtre qu'il venoit de commettre , & on pouvoit le croire coupable en le trouvant enfermé dans cette chambre avec un homme tué de l'épée de son maître : il faisoit des plaintes ameres sur son malheureux sort , lorsque *Desbayes* , qu'il croyoit sans vie , lui dit d'une voix foible : Au nom de Dieu , mon ami , rassurez-vous , & tâchez de me procurer un Prêtre ; vous n'avez rien à craindre de ma part. Le Domestique , sans savoir trop s'il devoit se fier à cette promesse , entra dans le cabinet , dont la fenêtre étoit assez basse , & l'ayant sautée , il appella son maître , auquel il raconta en deux mots ce qui venoit de lui arriver. Heureusement deux

Capucins entroient alors à l'Auberge, *Melicourt* les pria de le suivre, & comme il avoit une autre clef de son appartement, ils y entrèrent. La justice de Dieu s'est enfin lassée, lui dit *Desbays*, en le regardant avec des yeux mourants; toutefois j'espere en sa miséricorde, puisqu'il ne m'a pas permis de consommer un parricide. Pendant que ce malheureux se confessoit, *Melicourt* & son valet tenoient un petit conseil sur les mesures qu'il falloit prendre pour éviter les suites d'un accident si terrible, sans ternir la réputation du Comte. Le mourant offroit de signer que le valet ne l'avoit tué qu'en se défendant, cela pouvoit donner une fin avantageuse à cette affaire; mais enfin c'en étoit une très-désagréable. Lorsque *Desbays* eut fini sa confession, avec toutes les marques du plus vif repentir, il fit écrire à son Confesseur l'aveu de l'affreux dessein qu'il avoit formé, & il expira presque aussi-tôt après avoir signé cet acte. Les témoins consternés se regardoient tristement; *Melicourt* rompit le silence pour demander conseil à ces Religieux. Voici à quoi ils se déterminèrent. L'Auberge où ce malheur étoit arrivé n'étoit pas éloignée du grand chemin, ils résolurent d'y transporter le cadavre, persuadés qu'on jetteroit le soup-

çon de cet assassinat sur l'Etranger, qui s'étoit probablement sauvé. *Melicourt*, malgré son trouble, parut au souper, & au milieu de la nuit les deux Capucins s'étant trouvés sous la fenêtre du cabinet, reçurent le cadavre, & l'ayant mis dans un endroit fort exposé à la vue, ils revinrent à l'Auberge, en passant par cette même fenêtre, en sorte que l'Hôte de la maison auroit juré que personne n'étoit sorti de chez lui pendant la nuit.

Le lendemain, dès le grand matin, celui qui avoit confessé *Deshayes* s'acquitta avec tout le ménagement possible de la triste commission dont le mourant l'avoit chargé : c'étoit d'avouer à son père & ses crimes, & les efforts qu'avoit fait *Melicourt* pour le rendre à la vertu. La nature a ses droits, & le Comte en sentit l'empire pendant quelques instants : il n'eut pas le temps de s'y livrer ; un grand bruit qu'ils entendirent dans la rue, leur fit comprendre qu'on avoit trouvé le cadavre : effectivement, l'on couroit chez le Juge, qui se transporta au lieu où étoit le corps de ce malheureux ; il fut reconnu, & on le rapporta à l'Auberge, après avoir fait les formalités requises.

Ce triste événement avoit réveillé tout le Village. Le cousin du Comte & les deux Dames frémirent à l'horreur d'un

tel spectacle; le Comte, *Melicourt* & son valet étoient agités de mouvements plus violents, qu'ils contraignirent. Le Juge, selon la coutume, prit les dépositions de tous ceux qui étoient dans l'Auberge au sujet de ce qui s'étoit passé le jour précédent : cette formalité rappella à l'Hôteffe, que le prétendu Chevalier & son valet ne paroissent point avec les autres; on courut à sa chambre, & on trouva son lit fait, ce qui étoit une preuve qu'il s'étoit échappé dès le soir. Les témoins déposerent qu'ils n'avoient point paru au souper, ce qui n'avoit surpris personne, parce qu'ils avoient prétexté un souper dans le Village. Ces circonstances, & ses coffres qu'il avoit abandonnés, parurent des preuves certaines de son crime, & le Juge décida qu'il falloit ouvrir ses coffres; on y trouva de quoi confirmer les soupçons qu'on avoit formés contre lui. Il n'y avoit dans ces coffres que deux habits, dont un étoit d'Ecclésiastique, & l'autre de Capucin, fort peu de linge, plusieurs jeux de Cartes préparés de maniere à faire jouer de malheur, des dés pipés, un grand nombre de clefs de toutes grandeurs, & des pierres d'un assez gros volume pour faire paroître les coffres pesants. Il y avoit dans une valise deux poignards, quatre

pistolets à deux coups, & toutes fortes d'instruments propres à ouvrir des portes. A ces marques, on décida tout d'une voix que cet homme étoit l'auteur de l'assassinat : on mit des gens en campagne pour essayer de le prendre, mais il avoit trop d'avance; ainsi les intéressés au secret demeurèrent tranquilles, & *Melicourt* ne pensa qu'à faire enterrer le Cadavre, & à partir au plutôt.

Il fallut saigner les Dames, qui avoient été extrêmement saisies; & pendant qu'on rendoit les derniers devoirs à *Desbays*, le Comte s'occupoit moins de la douleur de l'avoir perdu, que de l'espoir de le remplacer. Il ne pouvoit assez admirer les efforts qu'avoit faits *Melicourt* pour le lui rendre corrigé & vertueux; cette conduite méritoit toute sa reconnaissance, & il n'y mit point de bornes. Il pria *Melicourt*, qui revenoit des obsèques, de le suivre dans sa chambre; & en ayant fermé la porte, il se jetta à ses pieds, avant que ce jeune homme eût pu le prévoir & l'empêcher. Vous voyez, vertueux jeune homme, dit-il, un pere malheureux qui vous doit plus que la vie, puisque vous lui avez conservé l'honneur : vous vouliez me rendre un fils indigne de l'être; succédez dans mon cœur à tous ses droits;

succédez à mon nom, à mes biens, & adoucissez par vos vertus l'amertume que ce monstre a jettée sur ma vie.

*Melicourt* n'ayant pu forcer le Comte à se relever, s'étoit mis à genoux avec lui; & sa confusion de ce qu'on avoit découvert ce qu'il avoit fait pour *Deſhayes*, étoit auffi grande que ſi on l'eût convaincu d'une mauvaiſe action. Il répondit aux amitiés du Comte avec une reſpectueuſe gratitude, quoiqu'il fût bien éloigné de comprendre le ſens des offres qu'il venoit de lui faire. Ce Seigneur l'ayant fait relever, le pria de lui apprendre quelle étoit ſa ſituation, ſa naiſſance & ſes vues. *Melicourt* qui ne ſavoit ni rougir de ſon état, ni déguifer la vérité, avoua naturellement au Comte ce qu'il étoit. A peine eut-il fini ſon diſcours, que ce Seigneur levant les mains & les yeux au ciel, s'écria : Mes craintes ſont diſſipées ; j'appréhendois que vos parents ne fuſſent un obſtacle à mes deſſeins : vous les avez perdus, vous êtes digne & libre de devenir mon fils ; je ſors, abandonnez-moi le ſoin de cette affaire, j'eſpere de la faire réuſſir.

Le Comte prit le ſilence de *Melicourt* pour un conſentement au projet qu'il avoit dans l'eſprit, & qu'il croyoit avoir ſuffiſamment expliqué à ce vertueux jeune

homme, & lui répéta, en le quittant, qu'il alloit travailler à le rendre heureux, qu'il le prioit seulement de ne point sortir de sa chambre avant son retour. *Melicourt* trouvoit ce discours très-obscur, & cette précaution fort extraordinaire; car il n'avoit pris les paroles du Comte que comme le transport d'un cœur extrêmement sensible & reconnoissant. Il se prêta pourtant à la retraite qu'on exigeoit; & comme il n'avoit pas fermé l'œil de toute la nuit, il se jeta sur son lit, & l'excès de la fatigue qu'il avoit eue le jeta bientôt dans un profond sommeil.

Cependant le Comte tira son cousin en particulier, & lui dit qu'il avoit de grands soupçons au sujet de *Melicourt*. Ce jeune homme, lui dit-il, affecte de ne point parler de sa famille; il a relevé avec joie ce que vous m'avez dit hier au sujet de mon fils: ce matin encore, il m'a fait entrevoir que ce fils ne tarderoit point à paroître, qu'il savoit positivement qu'il n'étoit point coupable des bassesses qu'on lui avoit imputées, que la honte d'avoir été soupçonné, l'avoit fait disparoître, qu'il avoit été assez heureux pour acquérir l'estime de personnes puissantes qui justifieroient sa conduite quand il le faudroit; mais qu'il ne se feroit connoître qu'au moment où il se-

roit sûr d'avoir recouvré mon estime. En me tenant ce discours, ses yeux avoient peine à contenir des larmes qui cherchoient à s'échapper : il paroissoit suffoqué d'un secret qu'il vouloit que je lui arrachasse; je me suis fait violence pour ne le point presser; je voulois vous parler auparavant pour vous confier mes doutes. Les croyez-vous fondés, cher ami? Serois-je assez heureux pour retrouver mon fils dans un jeune homme si estimable? Et si ce bonheur m'arrivoit, seriez-vous dans la résolution de le rendre complet, en m'accordant pour lui votre *Emilie*?

Le pere de cette charmante fille avoit tant d'estime pour *Melicourt*, qu'il reçut avec avidité la fable du Comte : il lui reprocha son sang froid dans une occasion si intéressante pour lui, & il vouloit aller sur le champ dans l'appartement de *Melicourt* pour en tirer la confirmation d'une nouvelle qu'il souhaitoit si passionnément de trouver vraie. Le Comte eut toutes les peines du monde à le retenir, & lui fit entendre qu'il étoit à propos de prendre de grandes précautions dans une affaire de cette conséquence, & qu'ils devoient auparavant en conférer avec leurs Epouses : ils passerent dans l'appartement des Dames; le Comte fit tomber la con-

versation sur son fils, fit entendre qu'il en avoit eu des nouvelles; & après les avoir amenées par degré dans la situation où il les souhaitoit, il leur répéta ce qu'il venoit de dire à son parent. Les transports de son Epouse & ceux de la mere d'*Emilie*, apprirent au Comte combien il auroit de facilité à leur faire adopter le roman qu'il alloit composer: la seule *Emilie*, triste & rêveuse, ne prit point de part à leur joie, & les yeux baissés, paroissoit occupée de quelques pensées désagréables. Son état fut remarqué, & son pere lui demanda si elle refuseroit la main de *Melicourt*, supposé qu'il fût le jeune Comte: cette Demoiselle fut quelques moments sans répondre, & il parut qu'il se passoit en elle un violent combat; tout-à-coup elle se jeta aux pieds de son pere, & le conjura de ne la pas réduire au désespoir, en la forçant d'épouser un homme pour lequel elle avoit une répugnance invincible. Cette déclaration étoit si contraire aux sentimens qu'elle avoit montrés jusques là pour *Melicourt*, que toutes ces personnes se regardant d'un air étonné, ne savoient comment exprimer leur surprise: le Comte sur-tout trouvoit sa pénétration en défaut; il avoit cru remarquer dans cette jeune personne quelque chose

de plus fort que de l'estime pour celui qu'elle refusoit pour Époux. Il la pressa de leur expliquer du moins la cause d'une répugnance qui paroissoit si extraordinaire; tout fut inutile, elle demeura ferme à cacher ses motifs, & à montrer son aversion.

Les parents d'*Emilie* l'aimoient trop pour la laisser dans cet état violent, & dans le temps même où ils gémissaient d'une répugnance qui leur paroissoit une injustice, ils la rassurèrent, & lui donnerent parole de la laisser maîtresse de sa main. Cette promesse devoit la rendre tranquille: il fut pourtant aisé de connoître qu'elle n'avoit calmé qu'une partie de ses peines, & qu'il lui restoit un chagrin qu'elle vouloit en vain leur déguiser. Le pere d'*Emilie* dit au Comte: laissons-la entre les mains de nos Epouses, elle sera plus libre de s'expliquer; cette aversion n'est pas naturelle après ce qui a précédé. Effectivement, lui dit le Comte, j'ai cru voir du dépit dans les yeux d'*Emilie*; peut-être ces jeunes gens se connoissent-ils plus que nous ne pensons, & qu'une querelle d'amants cause tout ce grabuge. Je me rends auprès de *Melicourt* pour le faire expliquer: de votre côté, tâchez de tirer le secret d'*Emilie*; mon bonheur ne sera complet

qu'au moment où elle sera revenue de cette prévention injuste.

Le bruit que fit le Comte en rentrant dans la chambre de *Melicourt*, réveilla ce jeune homme, qui voulut se lever par respect. Non, lui dit le Comte, demeurez comme vous êtes, c'est votre pere qui vous le commande. Oui, mon cher ami, désormais je n'aurai plus d'autre titre à votre égard. Mon Epouse prend pour le cri de la nature, la tendre estime que vos vertus lui ont inspirée; mon cousin s'est prêté avec joie au roman que je lui ai débité; il n'est plus question que de concerter entre nous une histoire qui puisse appuyer le mensonge innocent que j'ai fait en votre faveur.

A ces mots *Melicourt* se leva sur son séant tout effrayé, & regardant le Comte avec des yeux où la douleur & la reconnaissance étoient confondues: Seroit-il possible, lui dit-il... Le Comte qui se méprit au sentiment qui animoit *Melicourt*, l'interrompt. Oui, mon cher fils, lui dit-il, j'ai fait moins pour vous que vous n'avez fait pour moi, en essayant de me rendre celui qui n'étoit pas digne de porter ce nom. Ah, mon Dieu! s'écria *Melicourt* en levant les yeux au ciel avec des marques de douleur qui n'étoient plus équivoques; il ne manquoit plus

que cette circonstance à mon malheur ! Faut-il que je sois dans la cruelle nécessité d'offenser un homme pour lequel je me sens la plus respectueuse tendresse ? Je le dois pourtant, Monsieur ; votre reconnaissance pour de légers services vous a fait illusion ; elle vous fait perdre de vue ce que vous vous devez à vous-même. Serois-je digne d'être votre fils, si j'étois capable d'en usurper le titre ; & n'auriez-vous pas tout à craindre de la foible vertu d'un homme qui auroit sacrifié la vérité au desir d'être riche & élevé au-dessus de la condition obscure dans laquelle le ciel l'a fait naître ?

Le Comte avoit de la probité : la délicatesse de *Melicourt* lui fit sentir combien il en avoit manqué lui-même, & rougissant d'avoir moins connu la vertu, qu'un homme de vingt-deux ans : ah ! *Melicourt*, lui dit-il, combien êtes-vous au-dessus de ce que je vous offrois. J'avoue que j'ai eu tort d'oublier le respect que je devois à la vérité, & qu'un honnête homme doit s'exposer à mourir plutôt que de la blesser. Je rends grace au Ciel du nouveau bienfait dont je vous suis redevable ; mais vous n'en ferez pas moins mon fils, & s'il est une partie de mes biens dont je ne puis vous rendre maître, ceux dont je puis disposer sont assez considé-

ables pour ne laisser rien à desirer à un homme vertueux. Quel seroit mon bonheur, si ma mauvaise étoile n'avoit pas mis dans le cœur d'*Emilie* une répugnance... Mais je dois me taire à cet égard, levez-vous.

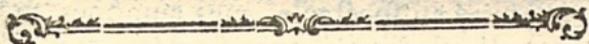
— Quoi ! Monsieur, s'écria *Melicourt*, avec précipitation, vous avez voulu persuader à *Emilie* que j'étois votre fils : elle a lieu de croire que je me suis prêté à cette supposition. Ah ! de grâce, conduisez-moi à ses pieds ; que je recouvre son estime ; c'est un bien dont la perte me seroit plus amère que celle de ma vie. *Melicourt* se leva en achevant ces mots, & le Comte qui commençoit à entrevoir la vérité, le conduisit à la chambre des Dames. Mon cousin, dit-il en entrant, j'ai réellement perdu mon fils : mais je retrouve un ami inestimable, que je substitue à tous ses droits. *Melicourt* m'a fait rougir d'un projet qui m'avoit été suggéré par la reconnoissance ; j'ai eu besoin de son indulgence, je demande la vôtre ; je confesse que j'ai voulu vous tromper. La nature prodigue envers lui des dons les plus précieux, lui a refusé le futile avantage d'une naissance illustre ; la fortune a été injuste à son égard, je voulois réparer ces torts en le faisant passer pour mon malheureux fils, que le Ciel dans sa

miséricorde, a effacé du nombre des vivants; il m'a convaincu que mon projet étoit criminel, j'y renonce fans abandonner le deffein de lui servir de pere; mes biens sont à lui. Le visage d'*Emilie* s'étoit enflammé par degrés pendant ce discours: sa mere l'avoit remarqué, & commençoit à s'en inquiéter, lorsque cette charmante fille interrompant le Comte, se jetta aux pieds de son pere. J'ai retrouvé *Melicourt*, lui dit-elle, tel que je l'aimois. Oui, mon pere, mon cœur brûloit pour lui de la flamme la plus pure; je saurai la soumettre à vos ordres, mais sa vertu mérite l'aveu public que j'en fais. J'eusse préféré la mort à sa main, s'il eût été assez lâche pour se donner pour le fils du Comte; je savois qu'il ne l'étoit pas: il a mieux aimé renoncer à moi, & à la fortune, que de blesser la vérité; ma main sera le prix de ce sacrifice, si on m'en laisse disposer, ou elle ne sera jamais à personne.

Levez-vous, ma fille, lui dit son pere; vous oubliez que *Melicourt*, en devenant le fils du Comte, s'est imposé la loi de prendre une épouse de sa main: que savez-vous s'il vous trouvera digne de cet honneur? Je le demande à genoux, dit le Comte qui s'y étoit mis aussi-bien que *Melicourt*: cette héroïne est seule digne de mon héros.

Toutes

Toutes ces personnes s'embrassèrent avec des larmes de joie, & malgré le desir qu'elles avoient d'être instruites de ce qui avoit précédé un événement si peu commun, elles furent long-temps sans pouvoir y donner une attention suivie. Enfin le Comte leur fit part du destin de son indigne fils, & de tout ce que *Melicourt* avoit fait pour le rendre à l'honneur. Ensuite il prit des mesures pour assurer ses grands biens à sa cousine, & à *Melicourt*. Il y réussit, & cet heureux couple lui fit oublier par ses vertus, les malheurs & les chagrins que *Desbays* lui avoit causés.



## TROISIEME JOURNÉE.

*La BONNE.*

**E**T bien Mesdames, serez-vous bien redoutables aujourd'hui ? m'avez-vous préparé un grand nombre d'objections ?

*Lady VIOLENTE.*

Je n'ai point d'objection à vous faire, ma *Bonne*, mais une remarque. Il me semble qu'en nous parlant des obstacles qui empêchent le plus grand nombre des hommes de connoître la vérité, vous avez

TOME I.

G

oublié le principal. C'est qu'ils ont la mauvaise habitude de ne regarder les objets que d'un côté, de se fixer, pour ainsi dire, de ce côté, & de décider ensuite sur l'objet qu'ils ont ainsi regardé, en conséquence de ce qu'ils y ont cru voir. Je vais expliquer ma pensée par un exemple.

Je perds une fortune considérable par un procès. Je regarde cette perte du côté fâcheux, & je dis : Avec cet argent que j'ai perdu, je pouvois me procurer un grand nombre de choses agréables. Cette perte m'oblige à réformer mes habits, il faut retrancher ma table, diminuer mon assiduité au spectacle, mes aumônes même. Il est certain que ma perte considérée ainsi, a quelque chose de désagréable à la nature. Mais si au-lieu de la regarder sous ce point de vue, je retourne mon objet, pour ainsi dire, je pourrai me répondre : Ce procès que j'ai perdu, je n'avois pas sans doute droit de le gagner; me voilà donc délivrée de la possession d'un bien qui ne m'appartenoit pas; la perte de mon procès me sauve donc d'une injustice qui est le plus grand de tous les maux : les légitimes maîtres de ce bien en feront plus à leur aise; voilà une justice dont je dois me réjouir, au-lieu de m'amuser à les haïr. Me voilà débarrassée des soins, des embarras, des sollici-

tations, de l'incertitude plus fatigante que le mal même. Ma table à la vérité sera plus simple, & bien j'en aurai moins d'indigestion, j'en vivrai plus long-temps. Mes habits seront moins beaux, je n'en ferai pas moins couverte. Je n'irai plus au spectacle, j'en aurai plus de temps à donner à mes devoirs. Je ne pourrai plus faire tant d'aumônes, Dieu ne m'en demandera pas au-delà de mes forces.

Ce que j'ai dit par rapport à un procès, se peut appliquer à tous les événements de la vie, à toutes les choses qui sont soumises à mes jugements : à moins que je ne retourne mon sujet de tous les côtés, il ne m'est pas possible d'en juger sainement. Or, qui prend la peine de le faire ? Presque personne. Il en faut donc conclure que presque personne ne connoît la vérité, que le plus grand nombre se trompe.

*La BONNE.*

J'avois insinué ce que vous venez de dire, mais vous l'avez expliqué plus clairement. Reprenons notre discours où nous l'avons laissé la dernière fois. De ce que nous sommes créés par un Être infiniment parfait, nous avons conclu l'existence de nos corps & de tout ce qui nous environne, parce qu'il répugneroit

à sa sagesse & à sa bonté d'avoir produit des créatures pour être le jouet de l'erreux & du mensonge. Il n'a pu nous créer, avons-nous dit, que pour sa gloire; parce que n'ayant rien au-dessus de lui, il n'est pas dans l'ordre qu'il ait fait hommage de son ouvrage à quelque être qui lui fût inférieur; & il est contre l'ordre, au contraire, que le Supérieur suprême ait eu une fin qui fût au-dessous de lui. *Lady Violente* pourriez-vous me dire comment des créatures telles que nous sommes, si inférieures en tout sens à l'Être suprême, peuvent procurer sa gloire?

*Lady* VIOLENTE.

En vérité, ma *Bonne*, cela me passe... Attendez pourtant: dites-moi, ma *Bonne*; la gloire de Dieu, ce qui est agréable à Dieu, ce qui augmenteroit son bonheur s'il n'étoit pas infiniment heureux, & tellement qu'il ne peut l'être davantage. Toutes ces choses, dis-je, n'ont-elles pas la même signification?

La BONNE.

Oui, Madame; ce sont des différentes manieres d'exprimer, (foiblement à la vérité) mais de façon à nous le faire comprendre, ce qu'on doit entendre par ces mots: *La gloire de Dieu.*

*Lady VIOLENTE.*

Cela me met un peu plus à mon aise. Je suppose que je suis une très-bonne personne. Qu'est-ce que je souhaiterois le plus? Qu'est-ce qui me donneroit le plus grand plaisir? Qu'est-ce que je m'efforcerois de procurer aux autres? *Le bonheur.* Comme je sentirois, par moi-même, que la vertu me rendroit heureuse, je n'oublierois rien pour rendre les hommes vertueux; j'y employerois tous mes desirs, toutes mes forces, & je les employerois avec d'autant plus d'ardeur, que j'aurois un plus grand degré de bonté. Il me semble que l'essence de cette vertu est d'être communicative, d'aimer à se répandre.

*La BONNE.*

Vous avez raison, ma chere; celui qui est sans bonté, ne recherche point à faire des heureux. Celui qui n'a qu'une bonté médiocre, ne souhaite que médiocrement de faire du bien. Celui qui auroit une bonté infinie, auroit conséquemment des desirs infinis de rendre les hommes vertueux. Les effets seront toujours en raison de la cause. Vous rêvez, *Miss Dorothee!*

*Miss DOROTHÉE.*

Je pense que tout cela est, ou me paroît contradictoire. Vous nous avez prouvé que Dieu est un Etre infiniment puissant, infiniment bon. Comme très-bon, il m'a créée pour pratiquer le bien, qui peut seul procurer sa gloire & mon bonheur. Comme puissant, il a dû me créer avec un caractère propre à remplir la fin qu'il s'est proposée en me créant: cependant je sens que j'ai une infinité de penchans qui sont contraires à cette fin. Loin d'être née avec des dispositions à la vertu, on diroit qu'elle est non-seulement étrangere à mon être; mais encore contraire à mon être. Je suis portée à toute sorte de mal. J'ai répugnance à toute sorte de bien.

*Lady LOUISE.*

Vous en dites trop, ma chere. Je sens bien qu'il y a certaines vertus pour lesquelles j'ai de la répugnance... Non, ce n'est pas cela, je n'ai de répugnance pour aucune vertu; mais il est des occasions où elle me coûte à pratiquer. Débrouillez-moi tout cela, s'il vous plaît, ma *Bonne*; je l'entends bien, & ne puis rendre ma pensée comme je le voudrois.

*La BONNE.*

Dites-moi, *Miss Dorothee* : quand vous avez vu *Demetrius Poliorcete* pardonner aux Athéniens, qui l'avoient si cruellement offensé, avez-vous aimé cet acte de vertu, ou non ? Avez-vous blâmé ou loué cette action ?

*Miss Dorothee.*

Assurément j'ai trouvé cette action très-belle & très-bonne : j'aime *Demetrius Poliorcete* à la folie.

*La BONNE.*

Et quand *Alexandre*, qui mouroit de soif, refuse de l'eau parce qu'il n'en peut pas avoir pour tous ses soldats qui avoient autant de soif que lui ; quand *Socrate* au lieu de se fâcher contre sa femme, qui l'avoit inondé d'eau sale, n'en fait que rire ; quand *Demosthene* refuse l'argent de *Philippe*, plutôt que de trahir son Pays ; quand *Joseph* ne veut pas répondre à l'amour de la femme de *Putiphar* par respect & reconnoissance envers son maître, aussi-bien que par attachement à la Loi de Dieu ; en un mot, quand vous lisez ou entendez le récit d'actions pareilles ; les trouvez-vous estimables ?

Voudriez-vous sincèrement avoir fait toutes ces actions ?

*Miss* DOROTHÉE.

Très-assurément, & je suis dans une vraie & sincère colere, quand j'entends parler d'actions contraires à ces vertus, ou que je les lis.

*La* BONNE.

Vous aimez donc la vertu, toutes les vertus mêmes, puisque vous approuvez toutes ces actions vertueuses, & que vous aimez & estimez ceux qui les ont faites, quoique vous ne les connoissiez pas, que vous n'en retiriez aucun profit, & que vous sachiez fort bien qu'il ne vous seroit arrivé aucun mal, quand ils auroient agi autrement. C'est-à-dire, que vous aimez la vertu naturellement, sans réflexion, sans intérêt, nécessairement même : car ces mouvements d'estime, d'admiration, qui naissent chez vous au seul récit de ces actions, vous ne pourriez pas les empêcher. Ils sont essentiels à votre nature ; jamais vous ne pourriez appeller ces actions mauvaises.

*Miss* DOROTHÉE.

Me voilà bien étonnée & bien charmée en même-temps. J'aime la vertu, mal-

heureusement c'est dans les autres, & quand elle ne me coûte rien.

*La Bonne.*

Ce n'est pourtant pas par aversion pour la vertu qui vous paroît belle, respectable, aimable, préférable à tout.

*Miss DOROTHÉE.*

En vérité, ma *Bonne*, en fondant le fond de mon cœur, j'y trouve cette estime de la vertu gravée en caractères ineffaçables; mais il n'est pas moins vrai que malgré mon estime & mon amour pour elle, je ne la pratique pas. C'est comme le bouillon; je l'aime extrêmement, & cependant quand j'ai la fièvre, il me paroît la plus mauvaise chose du monde. Ne seroit-ce pas que mon ame a une maladie, une fièvre qui déprave & gâte son goût?

*La Bonne.*

Précisément, ma bonne amie: notre ame par sa nature, estime, aime la vertu malgré elle, pour ainsi dire; c'est-à-dire, que l'amour & l'estime du beau, du bon, font, ce semble, son essence.

*Lady LOUISE.*

Cette maladie qui déprave l'ame, n'est-elle point un défaut dans l'ouvrage du

Créateur? Car enfin, quand un Ouvrier travaille, il a un dessein, & il prend tous les moyens nécessaires pour parvenir à la fin qu'il s'est proposée. Par exemple, si un Sculpteur fait une figure à dessein qu'elle se tienne droite, il l'attache à un piédestal, où il arrange ses parties dans un tel équilibre, qu'elle puisse se soutenir d'elle-même, & que les jambes puissent servir d'appui au reste de la figure. S'il manque à ces conditions, j'ai lieu de penser, ou qu'il ne veut pas que sa statue soit droite, ou qu'il a manqué de la science nécessaire pour exécuter ce qu'il avoit intention de faire. Je vais appliquer cette comparaison à notre sujet.

Dieu qui est infiniment bon, disons-nous, n'a pu créer l'homme pour un autre but que pour sa gloire.

La gloire de Dieu, la seule chose qui puisse lui plaire, c'est la pratique de la vertu, qu'il aime uniquement.

Donc il a dû faire l'homme de manière qu'il soit propre, par sa nature, à pratiquer aisément la vertu.

L'homme a un penchant décidé à des choses que nous appellons mal, une forte répugnance à ce que l'on nomme vertu.

Cependant cette répugnance est un obstacle au dessein de son Créateur, s'il l'a créé pour pratiquer la vertu.

Donc il n'a pas créé l'homme pour être vertueux, en la maniere que nous l'imaginons, ou bien ce penchant, cette répugnance est un effet de l'ignorance de cet Ouvrier que vous supposez infiniment parfait.

Ne vous étonnez pas, ma *Bonne*, de me voir arranger cette objection beaucoup mieux *qu'à moi n'appartient*. Je la rends mot pour mot, telle que je l'ai entendu faire à un bel esprit, il n'y a pas un mois. Cet homme me fit horreur, tout se soulevoit en moi en l'entendant parler : ainsi je lui dis toutes les injures que mon indignation me suggéra : il rit de ma colere, me demanda poliment de bonnes raisons contre ce qu'il m'alléguoit, & me pria de lui pardonner, si jusques-là il me regardoit comme une femme à préjugé.

*Lady* SPIRITUELLE.

Voilà une chose qui me passe. A propos, de quoi Messieurs les beaux esprits ont-ils la rage de chercher à nous empoisonner de leurs idées ? Ils les écrivent en mille façons différentes, tantôt ouvertement, tantôt d'une maniere couverte & artificieuse : ils en parlent sans cesse, même aux personnes du sexe : ont-ils une somme pour chaque Profélyte qu'ils font à l'impiété ? Quels peuvent être

leurs motifs ? Je n'y comprends rien.

*Lady LOUISE.*

Et moi j'y comprends quelque chose. Cet honnête homme-là, qui a femme & enfans, est fort amoureux d'une de mes amies, dont il est le tuteur. Malheureusement pour lui cette jeune personne craint Dieu, le péché & l'enfer : il faut donc pour la séduire écarter ces deux obstacles. Remarquez, s'il vous plaît, qu'il ne cherche pas à lui ôter l'idée d'un Dieu ; elle est trop enracinée dans l'ame, pour espérer d'y réussir : il veut, au contraire, qu'il y ait un Créateur très-sage & très-prudent, qui n'auroit pas mis ces penchans dans l'homme, s'il y eût eu des crimes à les satisfaire. L'homme a un penchant décidé pour les richesses, les honneurs & les plaisirs. Donc, dit cet habile homme, Dieu veut, entend que l'homme satisfasse les goûts qu'il lui a donnés, & ne peut être offensé, quand il cherche à se satisfaire à cet égard.

*Miss CHAMPÊTRE.*

Ce n'est pas la première fois que je m'apperçois des motifs de Messieurs les beaux esprits : ils en ont encore un autre, mais si subtil, si caché, qu'ils ne le connoissent peut-être pas eux-mêmes.

L'homme a beau chercher à s'aveugler absolument, c'est la chose impossible. Je suis sûre que celui qui nie hautement l'immortalité de l'ame, la nécessité de la vertu & le reste; je suis sûre, dis-je, qu'il reçoit cent démentis par jour de sa propre conscience. Comment parvenir à faire taire une conscience si opiniâtre? Comment lui fermer les yeux? Si on ne peut y réussir, il faut prendre du moins tous les moyens de l'étourdir; il faut l'accabler à force d'autorités & d'exemples. Voilà une des raisons pour lesquelles l'impie cherche à multiplier ceux de son espece, pour autoriser son parti par le nombre. Il lui semble que plus son système aura de partisans, moins il aura d'inquiétude en s'y abandonnant.

*Lady* VIOLENTE.

Cela est bien fol. Si je crois une vérité, elle n'en seroit pas moins vraie quand il plairoit à tous les hommes de la nier; & si je pouvois engager tous les hommes à soutenir un mensonge, cela n'en changeroit pas la nature: il seroit toujours une fausseté.

*La* BONNE.

C'est très-bien penser, Madame. La

qualité, le nombre des personnes qui soutiennent une erreur, ne peuvent jamais la changer en une vérité, c'est un axiome. Examinons donc scrupuleusement en quoi consiste cette vérité qui se soutient par elle-même, qui n'a pas besoin d'appuis étrangers; qui est immuable, incorruptible; qui ne peut être pliée, altérée. Que gagnerions-nous, en nous efforçant d'y substituer l'erreur? Elle n'en seroit pas moins ce qu'elle est. Venons aux difficultés de *Lady Louise*, ou plutôt du Rationaliste, dont elle nous a répété le discours. Remarquez, Mesdames, que je dis le discours & non pas l'opinion; car je suis sûr & très-sûr qu'il n'est pas convaincu lui-même de ce qu'il veut persuader aux autres.

Notre ame est l'ouvrage d'un Dieu infiniment parfait: elle aime naturellement la vertu. Je reconnois à ce trait le caractère de son ouvrage, c'est le cachet de l'ouvrier. Malgré cet amour naturel de la vertu qui est au fond de l'ame, elle a une maladie, un penchant qui l'entraîne vers le mal: je dis hardiment, cette maladie de l'ame est accidentelle, Dieu ne l'a pas mise en elle, cela est impossible. Donc il est arrivé quelque changement en l'homme, depuis qu'il est sorti des mains de Dieu.

*Miss SOPHIE.*

Vous le dites, ma *Bonne*; mais ce n'est pas assez pour nous, il faut encore le prouver.

*La BONNE.*

Je l'ai déjà fait, ma chere. Ne sommes-nous pas convenues de cette vérité, *il y a un Dieu*, c'est-à-dire, un Etre infiniment parfait, dont l'homme est l'ouvrage?

*Miss SOPHIE.*

Nous sommes convenues de cela; mais quel rapport l'existence de Dieu a-t-elle à notre objection?

*La BONNE.*

Ne voyez-vous pas que si *Dieu est*, tous ses ouvrages doivent être dignes de lui, & qu'il seroit absurde de dire qu'il a fait une créature diamétralement opposée à la fin pour laquelle elle a été créée? Ne sommes-nous pas convenues que tout ce qui seroit contradictoire à ce principe, *Il y a un Dieu*, seroit faux? Or l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, est contradictoire à l'idée d'un Dieu, son Créateur. Donc l'homme, tel qu'il est aujourd'hui, n'est pas tel qu'il étoit au sortir des mains de

ce Créateur; donc il y est arrivé quelque changement. Ce changement ne peut pas venir de la volonté de Dieu, qui ne peut se contredire: donc il vient de la volonté de l'homme.

Voilà, Madame, ce que ma raison me diroit-s'il n'y avoit pas de révélation; il est vrai qu'elle en resteroit là, mais c'est déjà beaucoup. Dans cette situation, si on me montroit une cause vraisemblable du changement qui est arrivé dans l'homme, convaincue de l'effet qui suppose infailliblement une cause, j'examinerois si cette cause auroit été capable de le produire; & si je trouvois cette cause, je ne dis pas d'une certitude absolue, mais raisonnable & ne renfermant rien d'absurde, je serois autorisée à la recevoir comme vraie, jusqu'à ce qu'on m'en démontrât la fausseté, ou qu'on m'assignât une cause plus vraisemblable d'un effet sûr. Voilà mon premier motif de crédulité par rapport à l'histoire de la chute d'Adam. Elle éclaircit une difficulté que toute ma raison ne pourroit parvenir à débrouiller. Quand ce seroit un homme non inspiré qui m'auroit transmis cette histoire, comme elle est vraisemblable; il conviendrait à ma raison de ne la pas rejeter, de l'examiner soigneusement, & de m'y tenir, si on ne m'offroit rien de mieux.

*Lady VIOLENTE.*

J'ai entendu l'autre jour une dispute qu'on pourroit fort bien appliquer à ce sujet; car elle fut terminée par le même argument que vous venez de faire. C'étoit entre deux Rationalistes, dont l'un suivoit le systême de Ptolomée, & l'autre celui de Copernic. Le second disoit: C'est la terre qui tourne, & non pas le soleil. L'autre répondoit: Vous vous trompez, c'est le soleil qui tourne, & non pas la terre; on le croit ainsi depuis bien des siècles. Et sur quoi appuyez-vous le changement d'opinion, demandai-je au Copernicien? car enfin ce sont là de ces choses dont on ne peut s'assurer en allant y voir. Voici ce qu'il me répondit: C'est qu'en disant que la terre tourne, j'explique par ce mouvement une infinité de phénomènes, où l'on ne pourroit rien comprendre, & qui seroient indéfinissables en supposant que c'est le soleil qui parcourt l'univers. Cette raison a paru suffisante aux Savants pour leur faire adopter le systême de Copernic. J'aurois pu dire à cet homme, qu'il se moque de l'histoire de la création. Vous croyez avoir une raison suffisante de croire le systême de Copernic, parce que son opinion explique plusieurs phénomènes qui

font dans l'univers, & qui dans l'opinion contraire restent des énigmes; & moi je crois l'histoire rapportée par Moïse, parce que cette histoire me donne l'explication d'un grand nombre de phénomènes qui sont dans l'homme, & qui sans le secours de ce fait, me paroïtroient incompréhensibles.

*La BONNE.*

Cette idée, ma chere *Lady Violente*, est très-juste, & elle me paroît neuve, c'est-à-dire, l'application du motif de crédulité qu'on doit avoir pour Copernic à Moïse. Mais ce n'est pas assez de s'assurer de la vérité de cette histoire par une seule raison de convenance; il faut s'armer de soupçons, la retourner de tous les côtés, examiner s'il n'y a pas autant d'inconvénients à la croire qu'à la rejeter. Allons, *Miss Dorothee*, vous m'aviez promis de m'arrêter à chaque parole, & vous ne dites rien. Vous prenez pour bon tout ce que je vous donne, & le laissez passer sans difficulté.

*Miss DOROTHÉE.*

Je vous ai promis d'être circonspecte, ma *Bonne*, mais non pas d'être folle ou stupide. Jusqu'à ce moment, vous n'avez rien dit que vous n'ayiez prouvé jusqu'à

la démonstration, je n'ai pu trouver à y mordre : mais prenez patience, vous ne perdrez rien pour avoir attendu : par exemple, vous nous exhortez à regarder l'histoire de la création écrite par Moïse de tous les côtés ; il y en a plusieurs qui ne lui sont pas favorables. N'est-il pas vrai que Dieu fait tout ?

*La BONNE.*

Oui, ma chere, dans ce qui est infini il n'y a ni passé ni futur, tout est présent pour l'Eternel.

*Miss DOROTHÉE.*

Je crois cela, parce qu'il est impossible d'accorder le contraire avec l'infinité de Dieu. Il est pourtant vrai que je ne l'entends pas du tout, & je n'en suis pas surprise : j'en fais la raison. C'est que je suis bornée, & très-bornée. Je m'écarte, ce n'est pas là la question ; il faut y revenir. Je vous accorde que Dieu n'a pas créé l'homme tel qu'il est aujourd'hui ; qu'au sortir des mains de son Créateur, il étoit tel qu'il devoit l'être pour remplir les fins de sa création, que ses passions étoient réglées par la raison. Si Dieu avoit pu ignorer le mauvais usage qu'il feroit de ses dons, de sa liberté, je n'aurois rien à dire ; au-lieu que cette pres-

science de Dieu me tourne la tête : car enfin il savoit que l'homme alloit se dégrader, se corrompre. N'étoit-ce pas rendre inutile cette création remplie de tant d'avantages, que de lui laisser la possibilité de le perdre ? Pourquoi lui donner cette liberté dont il devoit faire un si mauvais usage ? Quand j'y pense, cela me rend furieuse.

*Lady VIOLENTE.*

Comment, ma chere, vous voudriez que Dieu eût créé un automate, un homme sans liberté ?

*Miss DOROTHÉE.*

Non, Madame, j'eusse voulu qu'il lui eût donné une volonté qui ne pût s'écarter du bien, qui ne pût... mais j'extravague ; je demanderois une liberté qui ne fût pas libre. Pardonnez-moi, Mesdames ; mais je suis plus fille d'Adam à moi toute seule, que vous ne l'êtes toutes ensemble ; ma volonté me fait faire tant de sottises, que j'y renoncerois pour un demi fol, tant j'en suis ennuyée.

*Miss CHAMPÊTRE.*

Cet article mérite toute mon attention, ma *Bonne*, & cependant je suis distraite. *Miss Dorethée* nous a avancé une propo-

sition que je ne conçois pas, & cela me rend incapable de m'appliquer à ce qu'elle dit à présent. Elle avoue qu'elle ne comprend pas comment il n'y a en Dieu ni passé ni présent, & puis tout d'un coup elle passe outre. N'avez-vous pas dit que nous ne devons rien croire qui ne soit aussi clair que cette proposition, un & un font deux, & ne font pas trois?

*La BONNE.*

Je le répéterai même encore, si vous le voulez. Nous sommes convenues que Dieu est infini, & que nous étions bornées : lors donc qu'il sera question des perfections de Dieu, il est clair, comme un & un font deux, que nous ne pouvons les comprendre. Mais, me direz-vous, comment pouvoir supposer en Dieu ce passé & ce futur toujours présent? Par quelle raison ne pas penser que chez lui, comme chez nous, les temps se succèdent? C'est que cette succession de temps seroit absurde en Dieu, puisqu'elle est contraire à son infinité, qui ne peut admettre ni changement, ni altération, ni augmentation. Pour connoître une vérité nous avons deux moyens, Mesdames; le premier est d'examiner des causes que nous pouvons aisément connoître toutes entières, parce qu'elles sont à notre por-

tée & sous notre main, pour ainsi dire : il est fort peu d'objets que nous puissions connoître ainsi, à cause du peu d'étendue de nos connoissances. Le second moyen, c'est d'arriver à la connoissance d'une chose, *parce qu'elle n'est pas*. Ceci est un peu difficile à concevoir; ainsi, Mesdames, je vous demande beaucoup d'application.

Rappelez-vous un axiome dont nous sommes convenues. *Le contraire d'une vérité est un mensonge. Le contraire d'une chose fausse est une vérité*. Je vois un homme qui a deux gobelets renversés sur une table. Il met une piece d'argent sous un de ces gobelets, & tout d'un coup cette piece change de place & passe sous l'autre gobelet. Si je vous disois, cette piece a du mouvement, de l'intelligence, elle obéit à la voix de son maître, & change de place toutes les fois qu'il le lui commande; vous me diriez que cela est absurde, & j'en conviendrois. Par la certitude où je suis, que cette piece ne peut se mouvoir d'elle-même, j'acquiesce à la certitude : c'est que l'homme qui joue des gobelets, la change adroitement de place sans que je m'en aperçoive. Qui m'apprend cela? c'est que le contraire est absurde. Cette comparaison est triviale, Mesdames, & ne répond point à la gran-

deur des choses que nous traitons : cependant je ne l'ai point rejetée, parce que je n'en trouve pas de plus propre à vous faire connoître ma pensée. L'avez-vous comprise, *Mis Dorothee*?

*Mis DOROTHÉE.*

Je crois que oui, ma *Bonne*. Toutes les fois qu'il est question d'une opération d'un Dieu reconnu souverainement parfait, l'injuste, l'inutile, l'imparfait sont absurdes; conséquemment le contraire de ces choses qui sont fausses, sont en Dieu: c'est-à-dire, que toutes ses opérations sont justes, utiles & parfaites. Nous ne l'apercevons pas à la vérité; mais nous apercevons que le contraire ne peut pas être, & par conséquent, l'absurdité de ce contraire est un équivalent aux preuves qui nous manquent pour comprendre cette justice, cette sagesse & cette perfection que nous ne pouvons apercevoir. Je sens que cela est bien obscur, donnez-nous une comparaison, ma *Bonne*.

*La BONNE.*

Etes-vous bien convaincue, ma chere, que la vraie vertu peut rendre l'homme heureux?

*Mis DOROTHÉE.*

Très-certainement, ma *Bonne*: l'exa-

men le plus strict m'a convaincue que la vraie vertu fait disparoître tous les obstacles au bonheur en réprimant le désordre des passions, & assurant la tranquillité & la paix du cœur.

*La BONNE.*

Si vous eussiez été présente à la mort du meurtrier de *César*, & que vous l'eussiez entendu blasphémer la vertu, qui, disoit-il, n'étoit qu'un vain nom, puisque lui, qui l'avoit toujours pratiquée, étoit misérable; auriez-vous cru que *Brutus* auroit été vraiment vertueux?

*Mifs DOROTHÉE.*

Non, ma *Bonne*, on ne me persuadera jamais que la vertu puisse rendre un homme misérable, cela est absurde.

*La BONNE.*

Et quelle vérité seroit la suite de la persuasion où vous êtes que la vertu ne peut rendre misérable?

*Mifs DOROTHÉE.*

Que *Brutus* n'auroit point été vraiment vertueux. Car si la vertu ne peut rendre un homme misérable, si au contraire elle le rend infailliblement heureux, j'en aurois conclu que *Brutus*, qui se trouvoit

voit assez malheureux pour s'ôter la vie, n'avoit jamais été vertueux. Cette affirmation, je l'aurois faite, quand bien même j'eusse ignoré toutes les actions de sa vie.

*Lady LOUISE.*

Que vous ayiez conclu que Brutus, meurtrier de César, n'avoit point été vertueux, à la bonne heure; mais que sans savoir aucune de ses actions vous ayiez porté cette conclusion, cela ne me paroît pas raisonnable.

*Miss DOROTHÉE.*

Il est absurde de dire que la verturende misérable. Le contraire de cet absurde, de ce mensonge si vous voulez, est une vérité. Donc la vertu rend heureux, donc Brutus, qui se disoit misérable par la vertu, n'avoit pas la vraie vertu.

*La BONNE.*

Cela me paroît clair, & voici ce que nous en pouvons conclure, en répétant ce que *Miss Dorothee* a déjà dit. Toutes les fois qu'en entendant parler de Dieu, vous trouverez des choses que vous ne pouvez comprendre; examinez si le contraire de ces choses seroit absurde, indigne de Dieu; & si vous le trouvez tel,

TOME I.

H

croyez fermement ces choses, quoique vous ne puissiez les comprendre : car il est aussi clair que *un & un font deux*, que tout ce qu'il y a de beau, de bon, de parfait, est dans l'être, dont l'infinité de toutes les perfections fait l'essence.

*Miss* CHAMPÊTRE.

Voilà une règle qui me paroît admirable, & que j'aurois trouvée si j'aurois bien réfléchi. Je demande une excuse à *Miss Dorothee* d'avoir interrompu ses plaintes sur cette liberté qui la met de mauvaise humeur. J'en sens le poids tout comme elle : j'avoue pourtant que j'aurois de la répugnance à être débarrassée de ce fardeau; je répugne à être un automate.

*Miss* BELOTTE.

Est-ce que sans être un automate je ne pourrois pas avoir une volonté qui fût absolument fixée dans le bien ?

La BONNE.

Il me vient une réflexion, *Mesdames*, dont je veux vous faire part avant de répondre à *Miss Belotte*; & cette réflexion, j'aurois dû la faire plutôt. Nous traitons des matières infiniment relevées, & nous disons librement tout ce qui nous vient

dans l'esprit, parce que nous supposons que nous ne sommes pas encore chrétiennes, & que nous n'avons point encore examiné la certitude de la révélation. Aussi-tôt qu'elle sera prouvée, il faudroit soumettre nos lumières, nos foibles lueurs pour parler plus juste. Si donc il nous échappoit des expressions trop hardies, des sentiments nouveaux, il faut d'avance les soumettre à cette révélation, supposé qu'elle soit prouvée divine, & cela est raisonnable. Que nous examinions ce que les hommes nous assurent, cela est prudent, parce qu'ils peuvent se tromper & nous tromper : mais il seroit ridicule d'examiner ce que la vérité éternelle nous présente comme vrai : tout notre soin doit se borner à nous assurer si elle a vraiment parlé. Après cet avertissement, il faut répondre à *Mifs Belotte*, qui demande, si sans être des automates nous ne pourrions pas avoir une volonté absolument fixée dans le bien. Qu'en pensez-vous, *Mifs Dorothée*?

*Mifs DOROTHÉE.*

Je vais trancher la question tout d'un coup. Je ne fais pas si cela est possible; mais je suis sûre que dans ce monde, tel qu'il est, cela n'étoit pas convenable, parce que s'il eût été mieux que notre vo-

H 2

lonté fût fixée dans le bien, le Tout-Puissant eût fait ce mieux, qui lui étoit aussi aisé que le reste; car nous sommes convenues que la sagesse de Dieu lui fait toujours préférer ce qui est bien à ce qui est mal.

*La BONNE.*

Voilà décider à coup sûr & sans crainte d'appel; cependant je veux quelque chose de plus. Oublions pour un moment cette raison décisive, & tâchons de trouver par la nature même des choses, pourquoi il étoit convenable que l'homme pût choisir entre le bien & le mal. Commençons d'abord par nous bien assurer de la signification des mots dont nous nous servons. Que veulent dire ces mots, *le mal, le bien?*

*Lady VIOLENTE.*

Je crois qu'il faut distinguer le mal physique & le mal moral. Un homme est tué par la chute d'une tuile, ou par celle d'un fardeau que je laisse tomber sur lui, parce qu'il m'échappe. La mort de cet homme est un mal physique; mais il n'y a pas de mal moral: je ne suis non plus coupable de sa mort, que la tuile qui l'auroit tué. Pour qu'il y eût un mal moral, il faudroit que j'eusse eu dessein de

tuer cet homme, ou que j'eusse volontairement négligé d'assurer mon fardeau. Pourquoi serois-je innocente dans le premier cas, & coupable dans le second? C'est que ma volonté n'auroit point eu de part à la mort de cet homme dans le premier, & que c'est elle qui l'a causée dans le second. La volonté est donc nécessaire pour qu'il y ait un mal moral, & toutes les fois qu'elle ne donne point son consentement à une action, cette action peut être un mal physique; mais jamais un mal moral. Qu'en concluez-vous, *Miss Maly*? Je crois voir au mouvement de vos yeux, que vous avez quelque chose à dire.

*Miss Maly.*

Oui, Madame. Je pense qu'il faut appliquer au bien ce qui vient d'être dit du mal, & qu'il faut le distinguer en physique & en moral. Qu'un homme qui a grand'faim, trouve le moyen d'acheter de quoi manger, c'est un bien physique; ce qui le lui procure, est une piece d'or qui est sortie de ma poche en tirant mon mouchoir & qui est tombée dans le chemin, il est sûr qu'il n'y a là aucun bien moral de ma part. Il y en auroit un, si pour l'amour de Dieu j'avois donné volontairement cette piece d'or à ce pau-

vre. D'un autre côté, un misérable me proteste qu'il meurt de besoin, je lui donne de l'argent pour acheter du pain, & comme il m'a menti, il emploie cet argent à s'enivrer. L'ivresse de cet homme est un mal moral pour lui; par rapport à moi, elle a été un bien moral, & pourtant j'ai fait un mal physique, puisque l'argent que j'ai donné a produit ce mal malgré l'intention que j'avois de le nourrir, & non de l'enivrer.

*Lady CHARLOTTE.*

Cela est très-vrai : d'où je conclus qu'un homme créé sans liberté, & qui ne pourroit choisir entre le bien & le mal, seroit incapable d'être vicieux ou vertueux, puisque le bien ou le mal moral dépendent absolument de la volonté, & que c'est la volonté qui leur donne ce caractère. Un tel homme n'auroit pas été capable de répondre aux desseins de Dieu dans la création, puisqu'il auroit été incapable de devenir vertueux, & que Dieu ne peut être honoré que par la pratique du bien.

*La BONNE.*

Cette raison est décisive : faire le bien, c'est choisir le bien, & être libre de ne pas le faire : tout ce qui se fait malgré nous

ne peut justement nous être imputé, ni à bien, ni à mal. Avez-vous quelque chose à objecter à cela, Mesdames?

*Lady LOUISE.*

Oui, ma *Bonne*, j'ai quelque chose de bien fort à y objecter. Dieu ne peut être honoré que par la pratique des vertus. Il n'y a de vertueux que ce qui est volontaire. Donc Dieu ne sera point honoré dans le Ciel par les Saints, puisque tous les actes qu'ils y feront, seront nécessaires, & qu'il ne seroit pas en leur pouvoir de se rendre coupables, en s'abstenant de ces actes.

*La BONNE.*

Voilà une terrible objection qu'il faut pourtant tâcher de résoudre. Au reste, Mesdames, ma réponse ne sera peut-être pas aussi satisfaisante qu'elle pourroit le devenir si j'avois eu le temps de la méditer; mais j'avoue que je n'ai jamais rien pensé sur ce sujet, & vous aurez mes premières réflexions. Que l'homme soit libre de choisir entre le bien & le mal, c'est une vérité constante; & sans répéter ce que nous venons de dire à ce sujet, j'en appelle à votre expérience. Il n'y en a aucune de vous, si elle s'examine sincèrement, qui ne sente qu'au moment

même des plus violentes tentations, elle étoit libre, au moins, de recourir à la priere pour obtenir les forces suffisantes pour vaincre sa passion ; mais je vous prie de faire une remarque. Il est un point funeste où notre liberté est si fort affoiblie par la force d'une mauvaise habitude, qu'elle paroît impuissante quand il s'agit de se vaincre, & qu'elle l'est en effet sans un miracle de la grace, parce qu'il n'est point dans la nature de l'homme de vaincre une habitude invétérée. Jugez-en, si vous voulez, par les tics pris dès l'enfance, d'une tête penchée d'un côté, d'élever une épaule, &c. . . Vous savez tellement combien on s'en corrige peu dans un âge avancé, que vous avez le plus grand soin de rompre ces mauvaises coutumes dans vos enfants. Il y a bien une autre difficulté à redresser l'âme : il n'y a que les vieux Pécheurs qui veulent revenir à Dieu, qui puissent en avoir l'idée. Au contraire l'habitude de se vaincre donne une telle vigueur à l'âme, que la vertu chez elle semble inaltérable. Prenons un exemple qui rende ceci sensible.

Je suppose un homme qui depuis qu'il se connoît, aura passé peu de jours sans essuyer quelque accident fâcheux, de ces hommes dont on dit communément dans le monde, qu'ils sont nés sous une étoile

fâcheuse. Je suppose encore que la grace, d'accord avec la raison, aura engagé cet homme à bien méditer sur la Providence : il se sera convaincu que rien n'arrive dans ce monde par hazard ; que la Sagesse divine toute bonne, toute miséricordieuse préside sur tous les événements. Malgré cette conviction, il sentira vivement ses premiers malheurs : il sera obligé de se faire les violences les plus terribles pour échapper au chagrin, au dégoût, au découragement & au désespoir ; sa sensibilité diminuera en proportion des violences qu'il se fera, en proportion des actes réitérés de foi, de soumission, d'amour de la volonté divine. Enfin à force de se vaincre, il acquerra une telle facilité à le faire, qu'on pourroit croire qu'il est devenu de marbre, & que sa soumission aux ordres d'en-haut lui est naturelle : je dis plus, il ne lui seroit presque pas possible, ou du moins il lui seroit fort difficile d'être moins soumis, de souhaiter même d'être délivré de ses peines, parce qu'il les regardera comme un bien, comme un moyen que Dieu lui donne pour acquérir une gloire immense, & on ne souhaite point d'être délivré d'une chose qu'on regarde comme un bien. Croyez-vous que la soumission de cet homme cesse d'honorer Dieu, parce qu'elle est deve-

nue extrêmement facile par la force de l'habitude?

*Lady LOUISE.*

Voilà un beau tableau, ma *Bonne*: mais un tel homme existe-t-il?

*La BONNE.*

Il seroit bien malheureux qu'il n'en existât qu'un de cette espece; j'en ai connu plusieurs, & il y en a un bien plus grand nombre que je ne connois pas & qui ne sont vus que de Dieu. Ces personnes m'ont donné une idée de l'état des Saints dans le Ciel. La mort les fixera invariablement dans l'exercice des vertus qu'ils auront pratiquées, c'est-à-dire, qu'ils ne seront plus exposés à blesser ces vertus; mais s'ils eussent vécu des millions de siècles dans un état passible, Dieu fait qu'ils étoient déterminés à pratiquer ces mêmes vertus, qu'ils auroient mieux aimé mourir que d'y manquer, & que les fautes qu'ils auroient commises à cet égard, seroient échappées à leur foiblesse plutôt qu'à leur volonté. Ils ont voulu aimer Dieu dans le temps & dans l'éternité: cet amour éternel est de leur choix; ils ont fait ce choix en poussant le dernier soupir: s'il leur étoit libre de ne pas adorer, aimer leur Créateur sans cesse & sans

relâche, ils choisiroient l'anéantissement plutôt que de se distraire un instant de ces justes devoirs; quoi de plus capable d'honorer Dieu que de telles dispositions!

*Lady LOUISE.*

Voilà qui est bon pour les Saints, ma *Bonne*; mais les ames communes qui n'ont pas eu ces dispositions sublimes...

*La BONNE.*

Qu'appellez-vous dispositions sublimes, Madame? Celles que je viens d'annoncer sont absolument nécessaires pour entrer dans le Ciel. Il sera éternellement fermé à celles qui en expirant n'auront pas pour Dieu cet amour de préférence, qui feroit choisir mille morts plutôt que de l'offenser: mais ce n'est pas ici le moment de vous prouver qu'il est bien rare de mourir dans cet heureux état, si on n'en a pas pris l'habitude pendant sa vie: je veux achever de vous dire ce que je pense sur le bonheur des Saints. Je me figure que ce n'est qu'alors qu'ils seront véritablement libres.

Nous sommes convenues que l'amour de la vertu est inné dans notre cœur, que nous l'estimons & la chérifions dans les autres, & que nous la pratiquerions nous-mêmes, si nous n'avions pas une maladie

funeste qui déprave nos goûts, & qui gêne notre liberté; maladie que nous ne pouvons guérir absolument, mais que nous pouvons affoiblir, avec le secours de la grace, s'entend. Or la mort nous guérit de cette maladie; la récompense de ceux qui auront combattu leurs penchans déréglés, fera d'être délivré de ces penchans qui tiennent nos ames comme captives: notre esprit dégagé des ténèbres qui nous ont caché dans cette vie le seul moyen d'être heureux, ne pourra plus se tromper dans l'objet de son bonheur. Notre cœur suivra sans répugnance ces nouvelles & sublimes lumieres; il s'élancera avec rapidité vers Dieu, qui est son centre. Comme il trouvera dans ce centre tout ce qui pourra le satisfaire, il seroit contre nature qu'il cherchât à s'en éloigner, quand même il lui seroit possible de le faire. Si Dieu proposoit aux Saints l'assemblage de tous les faux plaisirs qui font aujourd'hui l'objet de nos souhaits, ils les regarderoient tels qu'ils sont en effet, comme du fumier, de l'ordure, & les dédaigneroient quand ils seroient libres d'en jouir: car il seroit contre nature de se distraire d'un bien souverain, d'un bien qui remplit toute la capacité de l'être, pour se livrer à sa misere & à l'ordure, connues pour telles. Voilà com-

me je conçois l'impeccabilité des Saints dans le Ciel : leurs lumieres ne pouvant plus être obscurcies , leur volonté ne pourra plus être dépravée. Heureux état qui sera , comme je l'ai dit , la récompense du bon usage qu'ils auront fait de leur liberté en cette vie pour former des habitudes , qui ne pourront plus être perdues dans le cours de l'éternité , & qui n'en seront pas moins agréables à Dieu , parce que ce sera volontairement que les Saints auront formé ces habitudes. Voilà mon opinion , que j'abandonnerois pourtant , quelque chere qu'elle me fût , si elle étoit contraire à la révélation.

*Mifs* D O R O T H É E .

Voyez si je l'entends bien , ma *Bonne*. Vous savez que je me tiens très-mal , & que cela donne beaucoup de peine à ma mere : je suis résolue , pour lui plaire , de faire les plus grands efforts pour raccommoder ma taille ; cela me coûtera au-delà de l'expression , je vous assure ; mais je me flatte que ces difficultés n'auront qu'un temps , & qu'enfin la bonne habitude que je veux prendre , prévaudra , en sorte que je me tiendrai droite tout naturellement. Je suis bien persuadée que ma mere ne pourra me regarder , & admirer ma taille sans se ressouvenir que c'est pour

lui plaire que j'ai surmonté la difficulté que j'avois à me bien tenir, & qu'elle me saura gré de cette belle taille dans le temps même où je n'aurai plus de peine à me tenir droite.

*La BONNE.*

Vous m'avez très-bien comprise, ma chere : mais soit dit entre nous, je n'ai pas la foi à cette belle taille future. Continuons.

*Lady LOUISE.*

Je vous avoue, ma *Bonne*, que l'idée du bonheur que vous venez de peindre, me ravit & me transporte; hélas! je puis commencer à le goûter dès cette vie, c'est même le seul moyen de me l'assurer en l'autre; & cependant je choisis d'être misérable dans le temps, & je risque à l'être dans l'éternité. O aveuglement qui se conçoit à peine! O péché d'Adam, que tu as fait de tort à mon ame! Je vous jure, ma *Bonne*, que de tout ce que la Foi m'ordonne de croire, la chute d'Adam & ses suites effroyables sont ce qui me paroît le plus incompréhensible, le plus difficile à croire. Une faute légère causer de si grands maux, & encore à des innocents qui ne l'ont pas commise! Quand j'y pense, il faut vite faire un

acte de foi aveugle & renoncer à ma raison.

*La BONNE.*

Il faut tâcher de les concilier ensemble, c'est-à-dire, la foi & la raison. Nous ne risquons rien de l'essayer, pourvu que nous soyons déterminées à faire taire la raison si elle est contraire à la révélation, supposant toujours que nous la trouverons divine. Vous sentez, Mesdames, que cet examen que je vous propose, je l'ai déjà fait; j'en ai tiré des fruits si doux, que je brûle d'envie de vous les communiquer. Vous trouvez l'exercice de la Foi pénible; c'est de toutes les vertus la plus facile à pratiquer, selon moi, parce que si elle est aveugle, elle a un fondement raisonnable, & qu'on ne peut s'y refuser sans folie.

*Miss MALY.*

S'il est vrai que vous puissiez en venir là, je le regarderai comme un miracle. Depuis que je me connois, vous m'avez toujours dit qu'il ne falloit rien croire qui ne fût aussi clair que *un & un font deux*. Ces paroles ont laissé de si fortes traces dans mon cerveau, que je me sens une répugnance invincible pour ce mot de *foi aveugle*; je ne pourrai jamais mettre ma raison de côté.

## La BONNE.

Et si je vous prouve comme *un & un font deux*, qu'il sera raisonnable de soumettre votre raison à la Foi, que me direz-vous? Il n'y a point de contradiction entre ce que je vous ai dit précédemment & ce que je vous propose, vous en conviendrez bientôt. Mais avant d'aller plus loin, il est à propos de définir les mots dont nous nous servons. Qu'est-ce que la Foi? *C'est un acte par lequel je crois des choses que je ne puis comprendre, par la certitude où je suis que celui qui me les découvre, ne peut ni se tromper, ni me tromper.* Y a-t-il rien de plus raisonnable que cette Foi? Loin de détruire la raison, elle en est le fruit. L'examen, comme vous le savez, suppose le doute; comme je fais que les créatures sont naturellement sujettes à l'erreur, ma raison me permet le doute sur ce qu'elles m'affirment, & ce doute m'engage à l'examen; ce doute, cet examen qui sont raisonnables, eu égard à la nature de ceux qui me parlent, seroit ridicule & extravagant si la créature étoit infallible; elle ne l'est pas. Doutons, examinons tout ce qu'elle nous propose. Dieu l'est, croyons tout ce qu'il nous ordonne de croire sans doute & sans examen.

*Miss PRÉJUGÉ.*

Mais malgré cela, ma *Bonne*, vous nous exhortez présentement à douter, à examiner.

*La BONNE.*

C'est que nous n'avons pas encore une certitude raisonnable que Dieu aie parlé. Nous cherchons cette certitude en infidèles, c'est-à-dire, que nous ne dissimulerons aucune des objections que les infidèles font contre la certitude de la révélation. C'est sur cette importante certitude, que je ne veux pas vous laisser l'ombre d'un soupçon, d'un doute; & je vous répète pour la centième fois, qu'aussitôt que la révélation sera prouvée divine, il faudra nous soumettre aveuglément, comme la raison le demande.

*Lady LOUISE.*

Vous nous disiez, il n'y a qu'un moment, que vous vouliez essayer de concilier la foi avec la raison: cela me paroissoit la chose la plus agréable & la plus consolante; & puis vous nous ramenez à cette foi aveugle aussitôt que nous aurons constaté la révélation.

*La BONNE.*

Je viens de faire ce que j'avois pro-

mis, Madame : la Foi est conciliée avec la raison, puisque c'est la raison qui me le commande. Ce n'est pas la maniere des mysteres que nous devons examiner : si nous pouvions les comprendre, ils cesseroient d'être la matiere de notre Foi. *Claire connoissance. Foi* ; voilà deux contraires, l'un fait disparoître l'autre.

*Miss* PRÉJUGÉ.

Comment, ma *Bonne*, vous dites que la raison fait disparoître la Foi : cela me paroît horrible.

*La* BONNE.

Et cela le seroit en effet, Madame. Je n'ai pas dit *raison*, mais *claire connoissance*. Vous ne me feriez pas cette objection si vous aviez bien écouté comment j'ai défini la Foi. *C'est*, ai-je dit, *la croyance des choses que nous ne pouvons comprendre*. Si elles étoient à la portée de nos lumieres, nous n'aurions pas besoin de foi : mais je sens qu'il faut vous expliquer ceci par un exemple. *Miss* *Maly*, vous croyez qu'il y a un Dieu. Qui vous a découvert cette vérité ? Qui vous a engagée à la croire ?

*Miss* MALY.

Ma raison, qui en me découvrant des

êtres, me force de croire que la source de l'être est quelque part; car il ne peut y avoir de ruisseau sans source. Le plus stupide est en état de connoître cela comme moi, s'il veut se donner la peine d'y penser.

*La B O N N E.*

Cette vérité, il y a un Dieu, n'est donc point une de celles qui appartiennent à la Foi: car votre raison vous démontre la nécessité de son existence. Or tout ce qui est à la portée de la raison, tout ce qui peut être compris par elle, n'est plus un mystere, & ne peut faire la matiere d'un article de foi, qui est la croyance des choses qui surpassent la portée de la raison; comme le Mystere de la Ste. Trinité & les autres.

*Lady L O U I S E.*

Si vous tenez la parole que vous nous avez donnée, il en faut conclure que dans la Religion Chrétienne, les Mysteres qui font les objets de notre foi, sont en bien petit nombre; sans quoi l'examen que vous nous proposez seroit ridicule.

*La B O N N E.*

Ceci demande une explication, Madame: pour vous la faire, je vais choisir

un des Myſteres les plus incompréhénſibles : c'eſt celui de l'Incarnation. L'Ecriture m'apprend que le Fils de Dieu, égal à ſon Pere, & Dieu lui-même, s'eſt uni ſi intimement à la nature humaine, que Dieu & l'Homme ont fait une ſeule Perſonne en deux natures différentes. Il ne m'eſt pas poſſible de comprendre la maniere dont cette union a été faite. *Cette maniere du Myſtere* eſt donc l'objet de ma foi, elle eſt au-deſſus de ma raiſon. Quant au motif de l'Incarnation, à ſa néceſſité, à ſon utilité, je les comprends parfaitement. Donc cela n'appartient plus à la foi.

*Miſs* CHAMPÊTRE.

Comment pouvez-vous dire, ma *Bonne*, que vous comprenez la néceſſité & les motifs de l'Incarnation ?

*La* BONNE.

Cela nous ſort de notre ſujet, ma chere, & doit naturellement ſe trouver dans un autre endroit; permettez-moi de vous remettre à un autre temps pour vous prouver ce que je viens de dire. Il faut à préſent examiner la chûte de l'homme, que *Lady Louiſe* a tant de peine à croire. Elle nous a dit que cette chûte avoit eu pour cauſe une faute légère, & que pour-

tant elle a des suites terribles. Qu'il me soit permis de lui faire remarquer que son discours est contradictoire. Une faute légère ne peut avoir produit des effets si terribles. C'est un axiome universellement reçu, que les effets sont proportionnés à la cause. Examinons les effets de ce premier péché en nous-mêmes. Notre entendement a été obscurci, notre cœur dépravé, nos passions révoltées. Voilà les plus terribles effets, qui doivent correspondre à leur cause.

*Lady* INCONSÉQUENTE.

Après tout, ma *Bonne*, on ne peut aller contre des faits. Je connois la cause du péché d'Adam, c'est une misérable pomme; je voudrois à peine fouetter un enfant pour une telle vétille. Je connois aussi les terribles suites du péché; & quand tout l'univers ensemble me soutiendrait que les effets sont en raison de la cause, en cette occasion, il ne pourroit me le persuader.

*Miss* DOROTHÉE.

Aimeriez-vous mieux dire, Madame, que Dieu a puni trop rigoureusement une faute très-légère?

*Miss* INCONSÉQUENTE.

Quel inconvenient y auroit-il à le dire?

N'est-il pas le maître, après tout, de punir comme il le juge à propos ?

*La* BONNE.

Et que deviendroient sa bonté & sa justice ; Madame ? Mais vous ne voyez pas la source du mauvais raisonnement que vous venez de faire ; c'est que vous regardez, très-mal à propos, la faute d'Adam comme légère : vous avez cela de commun avec *Lady Louise*.

Dieu crée une créature douée de raison pour le connoître & l'aimer. Voilà un dessein digne de Dieu dans l'idée que ma raison m'a donnée de cet être infiniment parfait. Il est la source de toute beauté. Donc la raison & la justice faisoient à cet homme une loi de l'aimer par dessus toutes choses, puisque tout ce qui s'offroit à ses yeux de plus parfait, n'étoit que des ruisseaux à peine perceptibles auprès de cet Océan immense de beauté. L'homme pouvoit-il, sans la plus horrible de toutes les ingratitude, lui refuser cet amour de préférence, que son Créateur exigeoit à tant de titres ? Nous examinerons cela la première fois ; notre leçon a déjà été si longue qu'il me reste à peine assez de temps pour vous raconter l'Histoire qui doit conclure notre conversation.

*HISTOIRE DE LEONTINE.*

Pendant mon séjour en France, je fus témoin d'une aventure fort extraordinaire. J'étois à la Campagne, dans un quartier extrêmement désert : c'étoit un petit hameau, qui n'avoit qu'une douzaine de maisons, habitées par des malheureux, qui n'avoient, pour ainsi dire, que la figure humaine; tant ils étoient stupides. Un d'eux vint recommander à mes soins une femme très-pauvre, qui étoit tombée malade, & dont la misere étoit extrême. Je suivis cet homme, & je trouvai dans une espece d'étable, une femme d'environ trente ans. Malgré la pâleur de la mort, qui étoit répandue sur son visage; la régularité de ses traits me fit présumer qu'elle avoit dû être d'une beauté parfaite. Un peu de paille étendue contre terre composoit son lit, & sa misérable cabane étoit absolument dépourvue de meubles. Je lui fis quelques questions sur la nature de sa maladie, & je compris par ses réponses, que le chagrin & la misere l'avoient occasionnée; mais ce qui me surprit infiniment, c'est la maniere noble & sensée avec laquelle elle m'exprima son état. Sa voix étoit si touchante, que le son en alloit jusqu'au cœur : son lan-

gage étoit pur; & il n'étoit pas mal-aisé de comprendre que cette infortunée n'étoit pas née dans la classe des personnes du commun. Vous sentez, Mesdames, qu'il eût fallu manquer d'humanité pour ne pas secourir une telle personne. Je la fis transporter chez moi, & les bons traitements eurent bientôt rétabli ses forces. Je manque de termes pour vous exprimer combien elle fut éblouissante lorsque sa maigreur & sa pâleur eurent disparu: cependant les charmes de sa figure n'étoient pas comparables à ceux de son cœur & de son esprit: qu'il vous suffise de savoir qu'il n'est pas possible de rencontrer une créature plus accomplie. La culture de son esprit, sa politesse me découvrirent malgré elle la noblesse de son sang; & sa reconnoissance pour moi, lui arracha des aveux qu'elle avoit résolu de ne faire à personne. Voici ce qu'elle me dit de ses aventures: je la laisserai parler elle-même, mais il me sera impossible de rendre son discours avec les graces touchantes qu'elle y mit, & qui firent couler mes larmes tout le temps qu'elle parla.

Je suis fille unique du Marquis D.... Il avoit passé sa jeunesse dans les Indes, d'où il avoit rapporté de grandes richesses. Une Mexiquaine qu'il avoit épousée dans ce Pays, mourut en me donnant  
le

le jour. Comme il l'avoit passionnément aimée, il me transporta toute la tendresse qu'il avoit eue pour elle, & renonça à de nouveaux liens pour me conserver toute sa fortune. Elle consistoit en de grosses sommes, en des diamants de grand prix, & des associations dans le commerce des parents de son Epouse. Comme l'inclination avoit présidé au mariage de mon pere, il n'avoit pas consulté le préjugé au sujet de la noblesse : ses parents qui en étoient extrêmement entêtés, ne voulurent point ratifier son mariage par leur consentement, & ma mere étant morte avant qu'on eût pu les gagner, ma naissance fut regardée comme illégitime. J'étois donc frustrée par les loix, des biens de mon pere, s'il n'eût cherché à réaliser; mais afin de se conserver la liberté de me les laisser, il n'acheta jamais que la petite maison dans laquelle il vivoit, & qu'il pouvoit me léguer comme portion alimentaire : il cacha même ses richesses avec soin, de crainte d'exciter la cupidité de ses parents, & vécut toujours dans la médiocrité. Au reste, il crut me dédommager avantageusement du faste & du luxe qu'il me refusoit, en n'épargnant rien pour me procurer la meilleure éducation. Il fut à Paris, & y passa six mois entiers à exa-

miner les différentes personnes qu'on lui offroit pour placer auprès de moi. Ce n'est pas qu'il eut dessein de se décharger du soin de veiller sur ma conduite; il étoit convaincu que le plus sacré de ses devoirs étoit de travailler lui-même à la formation de mon esprit & de mon cœur: il cherchoit plutôt une Aide qu'une Gouvernante. Après en avoir rejeté plusieurs, dont les talents brillants sembloient ne laisser rien à desirer, il se détermina pour une veuve, qui, avec un grand usage du monde & un sens droit, avoit une piété solide. Cent louis qu'il lui donnoit par année, lui parurent une somme modique, eu égard à l'importance des services qu'il en attendoit. Ces deux personnes crurent me voir répondre à leurs vues; & parmi les malheurs qui m'ont accablée, je n'ai point eu à me reprocher celui de m'être écartée de leurs conseils.

J'avois un peu plus de quatre ans, lorsque me promenant avec ma Gouvernante, je m'écartai d'elle dans un lieu où elle pouvoit me voir sans me suivre: c'étoit une grande prairie, fermée d'une forte haie, où l'on avoit ménagé deux ou trois entrées avec des barrières pour empêcher les bestiaux d'y venir; mais ces barrières avoient à côté de petits escaliers,

par où les hommes pouvoient entrer. Parvenue au bout de cette plaine, je crus entendre quelque bruit dans la haie; & m'en étant approchée, j'y découvris un petit enfant encore au maillot, qui étant déjà âgé de quelques mois, se jouoit avec les branches de rosier sauvage dont il étoit environné. Charmée de cette trouvaille, je m'approchai doucement pour ne point l'effaroucher. Je le baisai plusieurs fois, il me sourit, me tendit ses petites mains, & moi je m'efforçai de le prendre. Ayant senti qu'il étoit trop lourd, j'appellai ma Gouvernante de toutes mes forces; elle n'entendit point ma voix, & comprit seulement par mes gestes, qu'il m'étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire: je n'osois m'écartier, de peur qu'on ne m'emportât mon enfant; (car je l'appellois ainsi) & quand ma Gouvernante fut assez proche pour me pouvoir joindre, sans le perdre de vue, je courus à elle, & la tirant par sa robe, je la priai de lever mon enfant & de me le donner. Elle fut charmée de cette rencontre: la physionomie de ce petit innocent promettoit une beauté parfaite, & elle a tenu ce qu'elle promettoit. Mon pere nous attendoit devant la porte de sa maison: je courus à lui, & lui racontai notre aventure avec de tels transports, qu'il ne pouvoit comprendre

comment un enfant de mon âge pouvoit s'exprimer d'une maniere si forte. On démaillotta cet enfant, qui étoit un garçon; & quand l'humanité n'eût point engagé mon pere à le garder, sa complaisance pour moi, & la crainte de me causer un chagrin trop violent, lui en eussent fait une loi. Mon goût pour cet enfant, qu'on nomma *Philippe*, ne fut pas une de ces fantaisies passageres qu'un rien fait disparaître, il s'augmenta avec l'âge; & mon pere loin d'en être effrayé, y applaudit. Il avoit été la victime d'un préjugé qu'il trouvoit injuste, il n'eut garde des'y assujettir: l'incertitude de la naissance de *Philippe* lui parut suffisamment réparée par les grandes qualités qui se développoient en lui, à mesure qu'il avançoit en âge, & dans le dessein où il étoit de tout sacrifier pour me rendre heureuse, il s'appliqua à lui inspirer les sentiments les plus propres à me récompenser de ce que je pourrois faire un jour pour lui; car il étoit résolu de nous unir aussi-tôt que cet enfant auroit atteint sa vingtieme année. Mon frere adoptif parut plus flatté de l'idée de me devoir sa fortune, que de mes grands biens; & quelque grand que fût mon attachement pour lui, celui qu'il avoit pour moi l'égaloit, & il trouvoit trop long le terme qu'on avoit fixé pour notre union.

Malheureusement une maladie qui survint à mon père l'abrégea; ma Gouvernante étoit morte depuis quelques années, & ce tendre père souhaitoit avec passion de me voir établie avant sa mort.

Les premiers jours de sa maladie, on lui annonça un Étranger, qui demandoit à l'entretenir en particulier. C'étoit un homme de bonne mine, quoique assez simplement vêtu. Après avoir resté enfermé plus d'une heure auprès du malade, mon père nous fit appeler, *Philippe* & moi, & déclara à ce jeune homme qu'il avoit enfin découvert l'auteur de sa naissance. Les larmes que l'Étranger ne put retenir, apprirent à *Philippe* qu'il étoit son père, & il se précipita dans ses bras avec une émotion qui étoit la voix de la nature. L'inconnu nous apprit qu'il étoit Gentilhomme, mais extrêmement pauvre: que se trouvant hors d'état de donner à son fils une éducation digne de sa naissance, il avoit épié le moment de notre promenade pour l'exposer à nos yeux, persuadé que la charité de mon père l'intéresseroit en sa faveur, & qu'il lui procureroit une éducation plus convenable que celle qu'il auroit pu recevoir dans la maison paternelle. Ce Gentilhomme avoit satisfait à toutes les questions que la prudence avoit suggérées à mon père, pour

assurer l'affiliation de *Philippe*, en sorte qu'il ne resta aucun doute sur ce sujet.

Mon pere alors lui déclara les vues qu'il avoit sur son fils, & ce Gentilhomme, qui se nommoit *Leontin*, reçut cette confiance avec des transports de gratitude qui faisoient bien augurer de son cœur. Il assura à mon pere, que s'il eût eu une couronne à donner à son fils, ce n'eût été qu'à condition de la partager avec moi. Mon pere voulant m'éviter toute discussion avec ses parents, légua à *Philippe* sa maison & ses dépendances. Deux jours après cet acte, mon infortuné pere tomba dans une foiblesse qui le rendoit peu différent d'un homme mort. Le Curé qu'on avoit fait appeller, profita du premier moment favorable pour lui donner les derniers Sacrements, & aussi-tôt qu'il les lui eut administrés, il condescendit à la priere du mourant, qui, souhaitant de nous voir unis, *Philippe* & moi, lui demandoit pour nous la bénédiction nuptiale. Un tel mariage avoit peu d'authenticité aux yeux des hommes : mon pere ne l'ignoroit pas; si *Leontin* n'avoit pas retrouvé son pere, le mien n'eût pas pressé cette cérémonie, il s'en seroit fié à l'amour que le jeune homme avoit pour moi, à sa probité, à sa reconnoissance. Hélas! il ignoroit le prodigieux changement qu'une passion

criminelle peut opérer dans un cœur, & n'avoit garde de prévoir un malheur auquel il y avoit si peu d'apparence; mais il ne connoissoit *Leontin* le pere que depuis quelques heures, & ce fut le motif qui l'engagea à vouloir nous unir pour tirer en, quelque sorte, *Philippe* de sa dépendance. Nous promîmes tous trois de profiter du premier moment pour ajouter à notre union ce qui pouvoit la rendre valable; & à peine eûmes-nous prononcé les sermens qui nous lioient, que mon pere expira. Un quart-d'heure avant cette cérémonie mon pere avoit pris, à la ruelle de son lit, une cassette fort pesante, qu'il me remit entre les mains, en me disant que c'étoit ma dot, & il avoit fait jurer à *Philippe* de me laisser la disposition de ce qui étoit dans cette cassette. Nous étions trop accablés de notre douleur l'un & l'autre pour être tentés de l'ouvrir, & ce ne fut que quelques jours après que mon Epoux me rappelant cette circonstance, fit naître ma curiosité à l'égard de ce qu'elle contenoit. C'étoit un assez grand nombre de diamants d'un prix considérable, quelques lingots, de l'or monnoyé, & les actes d'association au commerce des Négociants Espagnols, auxquels il avoit laissé une partie de ses biens au Mexique, actes qui étoient pas-

fés en mon nom, avec la condition expresse que je ne pourrois les aliéner. *Leontin* le fils, fidele aux dernieres volontés de mon pere, me remit cette cassette, & me pria de lui donner mes ordres sur l'emploi que je voulois faire des richesses qu'elle contenoit. Mon cœur avoit déjà disposé de ce trésor: se réserve-t-on rien quand on s'est donné soi-même? Je remis la cassette entre les mains de mon Epoux; & si elle eût renfermé les titres de toutes les Couronnes de l'univers, je l'eusse fait aussi volontiers. Puisque je suis absolument maîtresse de tout ceci, lui dis-je, & que vous avez fait serment de ne vous jamais opposer à la disposition que j'en ferois, je vous prie de les accepter; j'exige même que vous ne fassiez pas la plus légère résistance au don que je vous en fais à cet instant, je ne m'en réserve que ce qui sera nécessaire pour assurer à mon Beau-Pere, un état heureux & tranquille. La reconnoissance du pere & du fils parurent sans bornes; mais mon Epoux refusa long-temps la propriété d'un bien qui, disoit-il, devoit m'appartenir tout entier: il vouloit tout me devoir, rester dans ma dépendance. Que savez-vous, me disoit-il, si je n'abuserai pas quelques jours de vos bontés? Otez-m'en le pouvoir, & restez toujours la maî-

treffé d'une vie que vous m'avez conservée, & qui me deviendroit à charge si je n'en employois tous les instans à vous aimer.

Après un combat de générosité, qui dura long-temps, la victoire me demeura, & mon Epoux consentit à placer sous son nom les sommes que nous tirâmes de nos diamants : j'eusse souhaité en faire autant des titres du reste de mes biens; je n'en fus pas la maîtresse : mes contracts étoient passés en mon nom, avec la clause expresse, que je n'en pourrois disposer avant trente ans; je n'en avois que vingt-deux, & il fallut malgré moi attendre le temps fixé pour me dépouiller entièrement en faveur de mon ingrat.

*Leontin* ne méritoit pas alors ce titre diffamant. Hélas! il ne tarda pas à s'en rendre digne : mais pourquoi accuser un malheureux qui m'est encore cher? Subjugué par une passion violente, je suis sûre qu'il a gémi plusieurs fois des maux qu'il m'a fait souffrir. Vous allez frémir, Madame, me dit *Leontine*, à cet endroit de son histoire, & tous mes sens se glaçant au souvenir de ce qui me reste à vous raconter.

Il y avoit à peine trois mois que je m'étois dépouillée en faveur de mon Epoux, lorsqu'une de ses parentes, que

la mauvaife fortune avoit réduite dans l'état le plus trifte, me fut présentée par fon pere. Cette perfonne étoit aimable, mais qu'il me foit permis de vous dire qu'elle ne pouvoit m'être comparée fans injustice. Tout ce qui appartenoit à mon Epoux m'étoit cher : je pris dans ma maifon cette parente, qui fe nommoit *Emilie*; je lui fis part de mon autorité fur les domestiques, & elle me devint fi chere, que je la laiffai plus maîtresse de mes biens que moi-même. Il n'en étoit qu'un, que je m'étois réfervé tout entier, & que je ne devois partager avec perfonne; c'étoit le cœur de mon Epoux, & ce fut le bien qu'elle me ravit. J'avoue qu'elle n'eût pas été capable, par elle-même, de concevoir cet affreux deffein; fon cœur en ce temps n'étoit que foible, & ce fut fa premiere faute qui le déprava entièrement : cette faute lui fut fuggérée par *Leontin*, pere de mon Epoux. Cet homme, indigne du nom de Gentilhomme qu'il portoit, s'étoit comporté dans ma maifon d'une maniere fi scandaleufe, que j'avois été forcée de le prier d'en sortir; fon cœur ulcéré ne respiroît que la vengeance : l'inclination violente qu'*Emilie* prit pour mon Epoux, lui en fournit les moyens. Il fomenta cette inclination; & lorsqu'il la crut parvenue à

son dernier période, il lui fit entendre qu'il avoit un moyen infallible de la rendre heureuse. Affreux projet ! pouvois-tu être mis au jour, sans faire mourir d'horreur celle à qui il fut proposé ? Vous avez vu, Madame, que mon mariage manquoit de quelques formalités prescrites par les loix, & que mon pere nous avoit fait promettre de les suppléer. Nos affaires, qui avoient pris tout notre temps, ma confiance pour mon Epoux m'avoient fait négliger cet ordre ; *Leontine* se servit de cette négligence pour me perdre. Ce malheureux avoit soigneusement fondé le cœur de son fils : il m'aimoit sans doute ; cependant ses penchans secrets étoient absolument incompatibles avec mes inclinations. Sans être ennemie des plaisirs innocents, j'avois une horreur invincible non-seulement pour la débauche & le déréglement, mais encore pour l'indécence : j'étois sérieuse, modeste, généreuse sans être prodigue ; en un mot, qu'il me soit permis de le dire, je devois à mon éducation des vertus également éloignées des excès. Il falloit inspirer à mon Epoux le dégoût de ces vertus, aussi-bien que des satisfactions innocentes que je lui prodiguois ; il falloit lui faire prendre le goût des plaisirs vifs & tumultueux que promet une passion dé-

régée : une courte absence à laquelle je fus forcée, lui en donna la facilité. *Emilie* oubliant ce qu'elle me devoit, se laissa conduire par *Leontin* au lit de mon Epoux; ses manieres emportées firent paroître les miennes froides & languissantes; un amour déréglé prit la place d'une flamme légitime & pure, & *Leontin* seconda si bien les efforts de ma rivale, que *Philippe* consentit aux démarches odieuses qui devoient briser nos nœuds. Un funeste succès suivit leur entreprise : mon mariage fut déclaré nul, & *Emilie* après avoir pris le titre d'Epouse qu'elle m'avoit ravi, poussa l'inhumanité non-seulement jusqu'à me chasser de ma maison, mais encore jusqu'à me refuser les secours les plus légers. Seule, sans amis, sans secours, sans protection, sans argent, je résolus d'ensevelir ma misere & ma honte dans le lieu le plus obscur : le Hameau dans lequel vous m'avez trouvée, me parut propre à ce dessein, j'y louai une cabane, que je meublai des fruits de mon travail, & j'y passai plusieurs années en proie à tous les maux qui pouvoient déchirer un cœur aussi sensible que le mien : enfin la nature succomba; une longue maladie me força à vendre ce que j'avois amassé aux dépens de mes sueurs, & après avoir dé-

pensé jusqu'à mon dernier sol, je me traînai dans l'étable où vous m'avez rencontrée, & où la mort n'eût pas tardé long-temps à terminer ma malheureuse vie, si vos soins généreux ne m'avoient rappellée des portes du trépas.

*Lady* LOUISE.

Cette histoire provoque ma colere. *Philippe*, son detestable pere, & *Emilie* me paroissent des monstres plutôt que des hommes. J'ai grande pitié de *Leontine*, malgré la foiblesse qu'elle a d'aimer encore son odieux Epoux, cela n'est point du tout pardonnable. Et dites-moi, s'il vous plaît, ce que devint cette infortunée?

*La* BONNE.

Mon indignation contre ses ennemis ne fut pas moindre que la vôtre. J'exagèrai leur injustice, je pechai sur l'odieuse ingratitude de *Philippe* pour essayer de le rendre l'objet de sa haine: tout fut inutile. Elle le méprisoit, elle convenoit qu'il étoit le plus criminel de tous les hommes, sans cesser de s'intéresser à son sort.

*Miss* DOROTHÉE.

Avouez, ma *Bonne*, que le sot intérêt qu'elle prenoit à ce monstre, est une ta-

che dans son caractère; la justice auroit dû le lui rendre odieux, si l'amour propre n'eût pu produire cet effet.

*La* BONNE.

Gardez-vous bien d'avoir cette pensée, ma chere, vous outrageriez la vertu la plus héroïque. Ne croyez pas, me disoit-elle quelquefois en versant des larmes, que la perte du cœur de mon ingrât cause le plus cruel de mes déplaisirs: son amour faisoit mes délices; cependant j'eusse été capable d'y renoncer s'il eût été possible, & que ce renoncement eût été capable de le rendre heureux. Ses vertus, son bonheur étoient mes idoles; son injustice me touche, parce qu'elle le rend criminel, & non parce que j'en suis la victime. Si j'eusse été à l'abri des cruels affronts qu'il m'a faits, de l'affreuse misere à laquelle il m'a réduite, je n'en aurois pas moins été misérable, parce qu'il n'en eût pas été moins coupable. Je consentirois volontiers à passer le reste de ma vie dans les opprobres & la misere, si un repentir sincere & capable de le rétablir dans les droits d'un honnête homme, pouvoit devenir le prix de mes maux.

*Miss* CHAMPÊTRE.

Oh! voilà une bonté romanesque qui

m'impatiente. Voyez-vous, ma *Bonne*, si un autre que vous, me racontoit cette histoire, j'aurois peine à croire qu'il y eût des cœurs si méchants, & qu'il fût possible d'en trouver un si bon : ces excès, ce me semble, sont hors de la nature. Qu'en pensez-vous, *Lady Violente*? Il me semble que vous riez sous vos coëffes ; est-ce que vous ne trouvez pas comme nous, que *Leontine* pousse la charité jusqu'à un excès qu'on est tenté de trouver blâmable?

*Lady VIOLENTE.*

Je ne dirai, s'il vous plaît, mon avis qu'à la fin de cette Histoire, elle n'est pas encore finie : j'ai grande envie de savoir comment elle se terminera, j'en devine le dénouement.

*La BONNE.*

Il est pourtant plus surprenant que tout ce que vous avez entendu jusqu'à présent ; au reste, *Miss Champêtre* n'a pas consulté son cœur quand elle ne peut croire qu'il soit possible d'en trouver un aussi bon. Ceux qui ont un vrai amour pour la justice, sont plus affligés du mal que leurs ennemis se font à eux-mêmes en les outrageant, que de celui qu'ils en reçoivent. Nous discuterons cela ensem-

L F S  
ble une autre fois je me hâte de finir mon histoire par égard pour Lady *Violente*.

*Leontine* m'avoit fait entendre qu'elle n'avoit point été la maîtresse de disposer de ses contrats d'association en faveur de son ingrat ; c'étoit une ressource qui lui restoit, & j'étois surprise qu'elle n'en eût pas fait usage. Elle m'avoua qu'elle n'y avoit pas pensé la première année de son malheur ; que dans la fuite le défaut d'un ami fidele auquel elle pût confier ce trésor, l'avoit empêché de s'en servir : & puis elle étoit tombée dans une telle indifférence pour toutes les choses du monde, qu'elle dédaignoit des biens qui étoient incapables de lui rendre celui qu'elle avoit perdu, & auquel seulement elle pouvoit être sensible. Je la tirai de cette léthargie ; j'avois des amis qui commerçoient en Espagne, & qui à la seule inspection de ses contrats lui avancerent des sommes considérables, & se chargerent volontiers de lui faire passer ses revenus toutes les années. *Leontine* se hâta de répandre l'aïssance dans tous les lieux qui l'environnoient, & ne voyant plus de misérables à soulager, elle souhaira un champ plus vaste pour exercer sa charité. Mes affaires demandoient un voyage à Paris : elle voulut m'accompagner dans cette

Capitale, & m'abandonna le soin des voitures & de la route. Arrivée dans la Bourgogne, elle fut saisie un soir d'une émotion extraordinaire : je la vis fondre en larmes. Effrayée de sa situation, je lui demandai avec empressement qui pouvoit l'avoir occasionnée. Hélas ! me dit-elle, je suis proche des lieux qu'habite mon ingrat : il n'y a que deux lieues de chemin d'ici à la maison qui fut mon berceau, & que mon pere lui a donnée; & le desir de connoître sa situation me presse avec une telle violence, qu'il ne m'est pas possible d'y résister. Je l'avouerai, Mesdames, je fus effrayée de cette résolution, je craignois qu'un amour mal éteint, ne causât quelque foiblesse à mon amie, & j'essayai de la dissuader de son dessein : je la connoissois mal ; sa curiosité n'avoit pour principe qu'une charité ardente, & j'en fus bientôt convaincue. Elle avoit perdue tout espoir de recouvrer le cœur de *Philippe*, & ne pouvoit s'empêcher d'espérer son repentir. Qu'il déteste son ingratitude, me disoit-elle, & je mourrai sans regret. Si je ne m'étois fait violence, je serois tombée aux pieds de *Leontine* par l'impression du mouvement respectueux qui s'emparoit de mon ame à la vue de son excessive bonté ; & il ne m'étoit plus possible de penser que ce sen-

timent eût sa source dans une foiblesse de caractère, tant son attendrissement étoit accompagné de fermeté : il est vrai qu'elle disparut bienôt; à peine fûmes-nous arrivées dans le lieu de sa naissance, que l'Hôteſſe de l'Auberge où nous entrâmes, la reconnut. Ah! Madame, lui dit-elle, que j'ai de joie de vous revoir! Elle ne peut être comparée qu'à celle que j'ai ressentie lorsque je vous ai vu vengée : vous l'êtes d'une manière si terrible, que vous devez en être satisfaite. La malheureuse que *Philippe* vous a préférée, n'a pas tardé à dissiper les grands biens dont vous l'aviez rendu possesseur; réduit à la dernière misère, il traîne une vie pire que la mort, puisqu'il est témoin de celle de quatre petits enfants auxquels il peut à peine donner le pain, & qui n'ont pas de quoi se couvrir.

A ces paroles, *Leontine* leva les yeux & les mains au Ciel, sans pouvoir prononcer une seule parole; car ses larmes couloient avec tant d'abondance, que nous crûmes qu'elle alloit suffoquer; & de longtemps nous ne pûmes parvenir à la calmer. Pendant que nous y employions nos soins, le bruit de sa venue se répandit dans le Bourg, & parvint aux oreilles de *Philippe* & de son épouse. Ils n'eurent pas la hardiesse de s'exposer à ses regards, &

se chargeant de leurs enfants, ils prirent le chemin d'un bois voisin, pour s'y cacher & se dérober à sa vue. A peine *Leontine* l'eut-elle appris, que trouvant de nouvelles forces dans sa bonté, elle me prit sous le bras, & me conduisit sur les traces de ces misérables. A son approche, les remords, la honte & le repentir s'emparerent du cœur de ces coupables, qui se prosternerent la face dans la poussière, sans avoir l'audace de lever les yeux sur elle. Après avoir vu *Leontine* si attendrie au seul récit de leurs malheurs, je craignois pour elle un redoublement de peine. Quelle fut ma surprise? Ses larmes furent tariées en un instant. *Philippe*, dit-elle, avec beaucoup de fermeté; est-ce le repentir qui fait couler vos pleurs, ou la honte, & le dépit du fruit amer que vous avez recueilli de vos injustices? Ces paroles furent un coup de foudre pour ces coupables époux, qui pressant la terre de leur visage, sembloient vouloir la forcer de s'ouvrir pour les dérober à la vue de celle qu'ils avoient outragée d'une manière si indigne: elle les contempla quelque temps dans l'humiliante posture où ils étoient, puis elle leur dit: Levez-vous; je puis pardonner, si vous pouvez réparer vos fautes. Ah! Madame, lui dit l'épouse de *Philippe*, je n'ai pas attendu à

ce moment à gémir des maux que je vous ai causés ; ordonnez , je suis prête à tout faire pour les réparer. Faut-il à la face de tout l'univers publier notre ingratitude ? Faut-il en vous rendant le titre d'épouse que je vous ai ravi , passer ma vie prosternée à vos pieds , ou dans la solitude la plus austère ? Parlez , commandez , je suis prête à tout.

*Philippe* ayant confirmé les paroles de son épouse , *Leontine* les embrassa , & adressant la parole à cette femme , elle lui dit : Madame , je voudrois que la justice & mon devoir me permissent de vous abandonner l'époux que vous m'avez enlevé : ils s'y opposent ; un inique arrêt n'a pu briser les liens sacrés qui m'attachoient à *Philippe* : c'est un bien que je ne suis pas libre de vous laisser ; je partagerai volontiers avec vous tous ceux qui me restent , & mon plus grand plaisir sera celui de vous voir heureuse. Cependant comme on ne peut l'être sans renoncer au crime & sans l'expier , je vous exhorte à réparer les vôtres dans une retraite dont je vous ouvrirai l'entrée. A l'égard de *Philippe* , il ne m'est plus permis de me fier à sa foible vertu ; il faut qu'un repentir de plusieurs années me prouve la sincérité de celui qu'il exprime aujourd'hui , avant que je lui rende mon amitié & mon

estime : voyez si vous voulez en accepter l'espoir à ces conditions, que la justice m'impose, & que je ne pourrois adoucir sans la blesser.

Vous concevez bien, Mesdames, que *Philippe*, qui avoit eu tout le temps de regretter sa vertueuse Epouse, se soumit à tout ce qu'elle exigeoit; sa complice imita son exemple : cependant un soupir qu'elle accompagna d'un regard douloureux sur ses enfants, apprit à *Leontine* son inquiétude sur le sort qu'ils alloient subir. Rassurez-vous, Madame, lui dit notre héroïne; s'ils sont jamais à plaindre, ce sera assurément par leur faute & non par la mienne. Je pourrai prendre un jour pour eux des sentiments de mere, mais il faut qu'ils s'en rendent dignes. Je vais leur assurer les moyens de devenir honnêtes gens. Je me charge de leur faire donner une bonne éducation : s'ils en profitent, je les adopterai pour mes enfants, & j'oublierai qu'ils ne doivent leur naissance qu'à un crime qui a fait mon malheur.

Nous reprîmes tous ensemble le chemin du Bourg; & j'étois si transportée d'admiration pour le procédé de *Leontine*, que je n'avois pas de termes pour l'exprimer. J'admirois sur-tout son amour pour la justice, qui avoit su tempérer son

excessive bonté; & ces deux vertus avoient chacune conservé leurs droits. Le lendemain elle me chargea de conduire la femme de *Philippe* dans un Couvent voisin. Lorsque je fus de retour, elle répéta à son époux les conditions qu'elle lui avoit annoncées, & lui dit: Je commettrai une imprudence si je travaillois dès aujourd'hui à faire casser l'arrêt qui nous a séparés, & à réhabiliter nos liens; je prends deux années pour m'assurer de la constance de votre retour à la vertu, avant de faire aucune démarche à ce sujet. Quant à vos enfants, ils seront dans ma maison sur le pied de pauvres Orphelins, dont la charité seule m'obligera à prendre soin: ce sera de leurs vertus qu'ils doivent attendre le titre de mes enfants, & le droit à un héritage que je vous avois destiné tout entier, & dont vous vous êtes privé par votre ingratitude.

Je fus forcée par mes affaires de quitter *Leontine* quelque temps après; mais je n'ai point cessé d'entretenir un commerce de lettres avec elle, & voici ce que j'ai appris depuis peu. Elle a réhabilité son mariage avec *Philippe*, à condition qu'il romproit tout commerce avec ses séducteurs. Un des enfants de ce coupable mariage ayant répondu à ses vœux, elle l'a solennellement adopté pour son

fils; les trois autres ayant prêté l'oreille  
 aux discours empoisonnés de leur grand-  
 pere, elle les a repris avec douceur; &  
 comme ils n'ont tenu aucun compte de  
 ses avis, & qu'ils ont abusé de sa patien-  
 ce, elle les a chassés de sa maison, sans  
 pourtant les abandonner absolument à  
 leur mauvais sort; car elle les fait assis-  
 ter sous main, & se sert de quelques hon-  
 nêtes gens pour leur faire ouvrir les yeux  
 sur leur mauvaise conduite. Elle a fixé un  
 terme pour leur repentir, & a eu grand  
 soin de les en avertir; ce terme passé,  
 elle les exclut de son héritage, qui sera  
 seul pour celui qui s'est fait les violen-  
 ces nécessaires pour corriger les inclina-  
 tions vicieuses qu'il tenoit de ses parents.

*Miss MALY.*

Je vous prie, ma *Bonne*, dites-moi où  
 demeure cette femme incomparable? Je  
 vous jure que je croirai le voyage de  
 France bien employé pour la voir seule-  
 ment une fois.

*La BONNE.*

Lady *Louise* n'en diroit pas autant: je  
 suis sûre qu'elle la trouve cruelle d'avoir  
 traité ces enfans comme des bâtards, &  
 d'en avoir chassé trois.

*Lady LOUISE.*

Est-ce que vous me croyez une folle, ma *Bonne*, pour m'accuser de porter un tel jugement? Assurément j'aime votre *Leontine* tout autant qu'on peut aimer, je la crois le modele de toutes les femmes, & je l'estimerois moins si elle eût eu une bonté aveugle & sans prudence. Vous riez, *Lady Violente!*

*Lady VIOLENTE.*

Pauvre *Lady Louise!* vous êtes la dupe de l'allégorie de ma *Bonne*, & vous tombez dans le piège qu'elle vous a tendu pour vous obliger à condamner vos propres sentiments.

*Lady LOUISE.*

Comment donc, ma *Bonne*, *Lady Violente* auroit-elle deviné? Cette histoire qui m'a si fort attendrie, n'auroit-elle rien de réel?

*La BONNE.*

Il y a quelque chose de vrai dans l'accusation de *Lady Violente*; mais malheureusement l'application de cette allégorie n'est que trop réelle, à l'exception d'une circonstance. C'est que *Philippe* devoit beaucoup moins à son épouse, qu'*Adam*  
&

& Eve ne devoient à Dieu : elle ne lui avoit pas donné l'être & une multitude de dons si précieux, qu'ils sont au-dessus de l'expression. Vous vous êtes sentie une vive indignation contre cet homme qui emploie, pour perdre *Leontine*, ses propres bienfaits, qui cherche à lui ravir son nom, ses biens, son honneur. Vous avez cru qu'une telle méchanceté n'étoit point dans la nature, & qu'il n'y avoit qu'un esprit infernal qui en fût capable. Voilà pourtant ce qu'auroient fait Adam & Eve, si Dieu eût été susceptible des maux que vouloient lui causer ses créatures ingrates : elles prétendoient partager son empire, sa science, s'égalier à lui, se soustraire à son domaine ; & cependant nous osons traiter leur faute de bagatelle ! Nous trouvons *Leontine* un prodige de bonté, parce qu'elle peut pardonner de si grandes fautes, parce qu'elle donne les moyens aux coupables fruits de cet hymen, d'acquérir la qualité de ses enfants, & de rentrer en possession des biens qu'elle avoit prodigués à leur pere ; & nous osons nous plaindre d'être héritiers de la faute d'Adam, quoiqu'il soit en notre pouvoir d'effacer la honte de notre naissance, & de mériter le titre d'enfants du nouvel Adam ! Concevons donc, Mesdames, qu'au-lieu d'avoir à

nous plaindre de la bonté & de la justice de Dieu, elle surpasse infiniment tout ce que nous avons lieu d'en attendre. Mais, dites-vous, Dieu, à qui tout est présent, avoit prévu cette faute, & pouvoit l'empêcher. C'est-à-dire, Mesdames, que pour vous satisfaire, il eût dû donner à Adam & à ses enfants le prix d'une obéissance forcée, les couronner sans combat, les récompenser sans qu'ils eussent mérité la récompense! ç'eût été blesser sa justice qui s'oppose autant à la distribution d'un prix qui n'a point été mérité, qu'à un châtiment qui n'a point été précédé d'une faute. Remarquez encore notre hardiesse, & la bassesse de notre cœur; nous souhaitons effrontément le bonheur de l'autre vie, celui de celle-ci, sans vouloir faire la moindre chose pour l'obtenir: il semble que Dieu nous le doit; & que demande-t-il donc pour nous l'accorder? Que nous l'aimions, lui qui est la source de toute beauté; que nous le préférions à la laideur, à la misere. Oh! cela est bien pénible assurément. Je finis, car je ne pourrois m'empêcher de me mettre en colere contre ma paresse & contre la vôtre; d'ailleurs, cette leçon, excessivement longue, a passé beaucoup les bornes que je me suis prescrites.

---

 QUATRIEME JOURNÉE.

## La BONNE.

Nous n'aurons plus Mifs *Préjugé*, Mesdames, elle n'a pu s'accorder d'une étude où il faut renoncer au plus grand nombre des idées reçues généralement par le vulgaire, & penser par soi-même; elle est vraiment piquée de ne pouvoir se refuser aux lumières qui lui ont été offertes.

## Lady LOUISE.

Si ma *Bonne* veut donner ces conversations au public, comme elle a fait celle de notre jeunesse, je suis presque sûre, que Mifs *Préjugé* aura un grand nombre d'imitateurs. Combien de personnes jetteront le Livre avec dédain, aussi-tôt qu'elles y trouveront quelque chose qui choquera les idées de leur enfance; ce sera plutôt fait que d'approfondir les raisons de croire ou de nier. Je suis même sûre que les idiots, les beaux esprits regarderoient son Ouvrage comme pernicieux: je le répète, il est plus facile de crier contre un Ouvrage que de le réfuter.

*La BONNE.*

Je me lave les mains de la perte des ames de toutes ces personnes; j'aurai fait mon devoir, cela me suffit.

*Miss DOROTHÉE.*

J'espere, si ma *Bonne* veut faire un Livre de nos conversations, qu'elle aura la bonté d'y insérer ce que je pense à cet égard, & le voici: c'est que je regarderai comme de très-malhonnêtes gens, ceux qui voudront rendre son Ouvrage suspect: si elle se trompe & dit quelque chose de faux, il est raisonnable de l'éclairer & de la convaincre. J'ajoute qu'il n'y a qu'une fausse Religion qui doive craindre l'examen; si la Religion Chrétienne est divine, elle ne craindra pas d'être discutée, examinée. J'ajoute encore que je prendrai comme une assurance qu'il n'y aura rien de bon à lui répondre, le silence qu'on gardera à cet égard: la matiere est bien assez importante pour mériter une réponse.

*Miss CHAMPÊTRE.*

Ce que vous dites est excellent par rapport à la Religion Chrétienne; mais si ma *Bonne* vouloit aller plus loin & parler, par exemple, contre la Communion

Romaine, croyez-vous qu'on dût souffrir son Ouvrage en France? Si elle parloit contre la Religion Anglicane, ne seroit-il pas prudent d'interdire son Ouvrage en Angleterre? Les Genevois ne seroient-ils pas autorisés à faire cette défense, si par hazard elle parloit contre le Calvinisme? J'en dis autant des autres Communions.

*Miss DOROTHÉE.*

Non, Madame, si j'en crois mes petites idées, je ne pense pas qu'on fût autorisé à interdire son Ouvrage. Ou sa critique seroit juste, ou elle ne le seroit pas. Dans le premier cas, il faudroit le réformer: dans le second, il faudroit lui répondre. Une bonne Religion, je le répète, ne peut que gagner à l'examen, & c'est le plus grand de tous les biens, d'en démasquer une fausse.

*Lady LOUISE.*

Ah! ma Bonne, laisserez-vous passer cela? J'ai oui dire que dans votre Communion on doit tout croire sans examen; qu'elle craint, qu'elle défend même absolument toute discussion. Il me semble même avoir lu, dans un de vos Auteurs, qu'il faut condamner les Protestants sans les entendre, & qu'il est inutile d'examiner leurs raisons.

K 3

*La BONNE.*

Je pourrois vous répondre, que vous nous condamnez bien sans entendre les nôtres; mais c'est un mauvais exemple que nous ne voulons pas suivre: à la vérité on nous défend les Livres que nous regardons comme hérétiques; mais on a deux bonnes raisons pour cela, dont je veux vous rendre juge. La première, c'est que dans tout procès, il seroit contraire à l'équité d'entendre le plaidoyer d'un des deux Avocats, sans entendre l'autre. Une personne qui ne veut pas exposer sa foi, doit toujours en lisant un Livre de parti, avoir à côté ce qu'on y a répondu, afin de n'être pas surprise. Je dis en second lieu, que les Catholiques sont dispensés du soin de lire les Livres de controverse, parce qu'ils reconnoissent une autorité qu'ils croient divine, & que lorsque Dieu a parlé, tout examen est superflu. Les Protestants, au contraire, sont juges dans cette cause, & ne reconnoissent point d'autorité infallible; ils croient que ceux qui sont leurs Réformateurs, ont pu se tromper, & qu'ils se sont trompés en effet en plusieurs points; par conséquent, un Catholique peut raisonnablement s'en rapporter à ce qu'il croit une décision divine, & un Protestant doit rai-

sonnablement examiner ce qu'il ne regarde que comme une autorité humaine. On craint si peu l'examen dans ma Communion, ma chere *Lady*, que si jamais nos conversations nous menoient jusques là, je ne voudrois pas omettre un seul mot des difficultés qui me seroient proposées, je ne dis pas par vous seulement, mais par vos Ministres. Retenez-le bien, Mesdames. Au moment où je dirai un seul mot de controverse, je vous exhorte à les armer tous contre moi. Qu'ils me convertissent si je suis dans l'erreur : je porte un cœur docile avec un esprit amoureux de la vérité ; je ne tiens qu'à elle : par-tout où on me la montrera, je la suivrai sans répugnance, quand il devroit m'en coûter la vie. J'aurai l'Evangile pour regle, cette vérité, *il y a un Dieu*, pour fondement & pour principe. C'est à ces deux flambeaux que j'examinerai ma croyance & celle des autres. C'est à la face du Dieu vengeur du parjure, que je fais le vœu solennel de secouer tout préjugé, de renoncer à toute complaisance, de sacrifier tout intérêt à la voix de la vérité. J'en jure par lui-même, je me sou mets à toute la rigueur de sa justice si je viole mon serment, & je vous ad mets toutes à la qualité de mes accusatrices au jour de son redoutable jugement, supposé que je cher-

che jamais à biaiser ou à éluder la plus petite des difficultés sur cette matiere, en supposant que nous la traitions, s'entend.

*Lady LOUISE.*

Savéz-vous bien, ma *Bonne*, que vous m'avez fait trembler avec votre vœu & votre serment? Quoi! s'il falloit abandonner la foi de vos peres, de votre époux, si cet abandon entraînoit la perte de votre fortune, de votre vie même, vous auriez le courage de le faire?

*La BONNE.*

Affurément, ma chere : car je n'ai pas le courage d'aller en enfer : mais je le répète, il n'est pas question de cela à présent ; il ne s'agit que de la Religion Chrétienne que nous prétendons professer toutes ; elle a pour base l'histoire de la chute d'Adam, & les autres vérités renfermées dans la sainte Ecriture. Examinons 1°. la nécessité de cette révélation ; 2°. la divinité de cette révélation. Examinons ces deux points à la rigueur, & ne me dissimulez ni aucune de vos objections, ni aucunes de celles que vous avez entendu faire aux impies.

*Miss SOPHIE.*

En voici une, ma *Bonne*. J'ai oui dire

à un fort habile homme, qu'il étoit au-dessous de Dieu de s'arrêter aux actions de créatures aussi viles & aussi petites à ses yeux que nous le sommes, & conséquemment de s'amuser à leur donner des loix.

*Miss DOROTHÉE.*

Un homme ayant un jour fait ce beau raisonnement à ma *Bonne*, que Dieu étoit trop au-dessus des créatures pour s'embarasser de leurs actions, voici les réflexions que je fis.

Dieu est un Etre infiniment parfait, qui ne peut aimer que la vérité, la justice, en un mot, toutes les perfections, & qui les aime souverainement. Voyons comment se comportent les personnes qui ont quelque amour pour la justice. Ma mere est une honnête femme, qui, par conséquent, aime l'honneur; quel effet produit en elle cet amour? Elle m'apprend en quoi il consiste, m'en recommande la pratique, me punit quand je m'en écarte. Si elle voyoit que j'en secouasse le joug sans s'en mettre en peine, il en faudroit conclure qu'elle n'aimeroit pas l'honneur. Donc ma mere aimeroit l'honneur & la vertu plus que Dieu ne l'aime, s'il faisoit moins qu'elle ne fait pour m'engager & me forcer, pour ainsi dire, à la pratiquer.

L'homme, il est vrai, est moins qu'un atome devant Dieu; mais cet atome a pourtant un trait de ressemblance avec l'Être suprême. Cet atome a, comme son Créateur, la faculté de connoître & d'aimer. Il est vrai que ces deux puissances, qui en Dieu sont infinies, sont très-bornées en l'homme; mais enfin, elles y sont. Ce n'est point par hasard qu'elles s'y rencontrent: Dieu ne fait rien sans dessein; il n'a pas mis ces deux puissances dans l'homme pour qu'il n'en fit pas usage; car elles seroient inutiles, & encore une fois, il ne peut rien faire d'inutile. Donc elles y sont pour connoître le beau, le bon, & conséquemment l'aimer. Dieu est le seul bon, le seul beau: donc c'est pour le connoître & l'aimer, que Dieu a mis en lui ces deux puissances. L'homme s'étant dégradé par le péché, son entendement a été obscurci, son cœur dépravé: donc il falloit ou que Dieu l'abandonnât à ses ténèbres, à sa corruption, ou qu'il lui donnât des lumieres & des loix. Dans les enfants d'Adam cette corruption n'avoit pas été volontaire: ils étoient devenus coupables sans avoir à se reprocher leur crime. Donc c'étoit une invitation à la bonté & à la miséricorde de Dieu, de leur donner un moyen de guérison, de justification. Il

me semble, Mesdames, que cela est plus clair que le jour.

*Miss* CHAMPÊTRE.

Pas tout-à-fait, ma chere; car enfin cette loi que Dieu a donnée aux hommes, supposé qu'il l'ait fait, il a été plusieurs siècles avant de la donner. En second lieu, cette loi ne nous rend pas les forces que la maladie, que nous avons contractée en Adam, nous a ôtées. Si cette loi étoit nécessaire aux hommes pour remplir & connoître leurs devoirs, ceux qui ont vécu avant la publication de cette loi, ne pouvoient accomplir ce qu'ils ne connoissoient pas.

*Miss* DOROTHÉE.

Vous avez bonne mémoire, Madame. Pourriez-vous vous rappeler à quel âge on vous a appris les Commandemens de Dieu, ou plutôt à quel âge vous les avez compris?

*Miss* CHAMPÊTRE.

Je suppose qu'on me les a enseignés de fort bonne heure; car je ne me souviens pas qu'on me les ait appris; mais il m'est aisé de me rappeler le temps où je les ai compris comme il faut; c'est environ à neuf ou dix ans.

*Miss* DOROTHÉE.

Avant ce temps, croyez-vous que votre Gouvernante faisoit bien, quand elle se mettoit en colere contre vous? Ne pensiez-vous pas que votre frere étoit bien méchant quand il vous battoit, que votre sœur étoit injuste quand elle vous arrachoit une poupée, un fruit qui vous appartenoit, quand elle vous accusoit d'une faute qu'elle avoit faite elle-même & vous faisoit fouetter?

*Miss* CHAMPÊTRE.

Affurément je sentoie que toutes ces actions étoient mauvaises; mon amour-propre m'avoit éclairée sur ce qui pouvoit blesser ses intérêts.

*Miss* DOROTHÉE.

Et quand on commettoit ces injustices à l'égard de votre frere & de votre sœur, pensiez-vous qu'on fit mal d'en agir ainsi?

*Miss* CHAMPÊTRE.

Oui, ma chere : j'avois établi un tribunal au dedans de moi-même, où je condamnois pere, mere, Gouvernante & tout ce qui m'approchoit; je vous assure qu'aucun de leurs défauts ne m'échappoit.

*Mis* DOROTHÉE.

Vous connoissiez donc la loi avant de l'avoir apprise; vous démêliez à merveille le juste & l'injuste, vous aimiez l'un, vous haïssiez l'autre. Cette loi étoit au fond de votre cœur avant qu'on l'eût fait retentir à vos oreilles. Voilà quelle fut la loi des hommes avant qu'ils eussent reçu la loi écrite. J'avoue qu'eu égard à la maladie que nous avons contractée en Adam, nous sommes impuissantes à suivre cette loi: cependant nous voyons par l'histoire de ce temps, que plusieurs hommes l'ont suivie, & que d'autres ne la suivoient pas; d'où vient cette différence?

*Lady* LOUISE.

Voilà un de ces phénomènes que l'histoire de la création ne m'explique pas; elle ne me fait pas comprendre non plus la possibilité de la chute d'Adam; car enfin il n'avoit pas l'horrible maladie qui nous porte au mal avec tant de force; il voyoit clairement la justice de l'obéissance qu'il devoit à Dieu, les suites affreuses de sa prévarication; & cependant il s'y expose en mangeant cette pomme! Quelle vilénie!

*La* BONNE.

*Lady Louise* ne veut pas comprendre

qu'Eve fut moins séduite par la gourmandise que par l'orgueil. A l'égard de la chute d'Adam, je suis persuadée qu'elle eut des causes bien différentes. Je vous ai dit mon sentiment à cet égard quand vous étiez jeunes; cependant comme je suis persuadée que vous n'y avez donné alors qu'une attention fort légère, je dois vous le répéter.

Adam n'avoit rien en lui qui pût l'entraîner vers le mal : Dieu lui avoit donné l'empire sur ses passions, elles étoient soumises à sa raison; mais il lui étoit possible de perdre cet empire : il est vrai que cela ne paroïssoit pas naturel, & qu'il avoit toutes les facilités possibles à conserver son innocence. Il connoïssoit tout ce qu'une pure créature peut connoître de Dieu en cette vie : c'en étoit plus qu'il ne falloit pour aimer de toute sa capacité ce Dieu, source de toute beauté.

A ce motif déjà si puissant, il s'en joi-  
gnoit un autre qui ne l'est pas moins. Ce Dieu si aimable étoit son Créateur, son Bienfaiteur; il l'avoit tiré du néant, & sembloit avoir épuisé sa toute-puissance pour le combler de biens; il ne lui en manquoit qu'un, c'étoit celui que devoit lui procurer sa persévérance dans l'amour de son Dieu. Que ce précepte, cette obligation étoit douce & naturelle ! Par-

mi les biens qu'il tenoit de la main libérale de son Créateur, il en étoit un, qui fans doute devoit lui paroître précieux : c'étoit une compagne tirée de sa propre substance, une créature intelligente comme lui, une créature digne par sa beauté d'être l'ouvrage du Créateur. Ses yeux matériels incapables d'appercevoir la beauté d'un Dieu pur esprit, pouvoient se former une idée légère de ses perfections, en considérant la beauté de ses œuvres, d'Eve entr'autres. C'étoit pour produire cet heureux effet que Dieu la lui avoit donnée : il ne devoit jamais réfléchir sur les charmes dont elle étoit pourvue, sans tourner son entendement sur la source & l'auteur de sa beauté. Il lui étoit permis, il lui étoit même commandé de l'aimer, pourvu qu'il s'attachât à elle comme à un symbole de la Divinité. Je ne puis m'empêcher, Mesdames, de croire qu'Adam perdit de vue ce motif de l'amour qu'il devoit porter à son épouse : il admira, il aima ses charmes purement pour ses charmes. D'abord ce ne fut qu'une distraction momentanée qui ne produisit pas une faute considérable ; il aimoit Dieu plus qu'elle : seulement il ne l'aimoit plus purement en Dieu. Cette faute affoiblit insensiblement la volonté d'Adam ; c'étoit une fièvre

lente, imperceptible, mais qui, quelque peu considérable qu'elle fût, pouvoit causer par la suite un embrasement mortel: chaque instant augmentoit cette disposition funeste: Adam s'attiédiffoit dans l'amour de son Dieu, son cœur étoit partagé, le moment fatal approchoit où Dieu & la créature alloient s'en disputer l'empire. Il arriva ce moment funeste. Adam étoit sur le bord du précipice, l'occasion l'y entraîna. Il étoit question de défobéir à Dieu, ou de défobliger son épouse; vous sentez qu'il aimoit déjà cette épouse avec un tel excès, qu'elle disputoit son cœur au Créateur: elle l'emporta. Adam choisit d'être heureux par la créature, & méprisa le bonheur qu'il pouvoit trouver en son Dieu; c'est-à-dire, qu'il permit à ses sens de subjuguier sa raison: il le permit librement, volontairement, sans se faire illusion. Ce n'étoit point ses lumieres qui étoient affoiblies, c'étoit sa volonté, qui par degré s'étoit attiédie pour son Dieu, qui avoit cessé de s'en occuper avec cette premiere ardeur; & en punition de ce crime, ses lumieres furent obscurcies, sa volonté resta rebelle; & dès-lors sa perte eût été consommée, si Dieu, dont la miséricorde est infinie, n'avoit au moment même de son crime, préparé le remede qui devoit

le guérir, en lui promettant un Rédempteur.

*Lady LOUISE.*

Nous voilà dans l'Histoire Sainte, ma *Bonne*, avant de nous en avoir démontré la vérité; vous oubliez que vous nous avez supposées être Américaines.

*La BONNE.*

Je ne l'oublie pas, ma chere. *Miss Dorothy* vous a dit & vous a prouvé que malgré notre corruption, nous connoissons, nous aimions la justice; que quand nous nous en écartions, c'étoit toujours en nous refusant à nos lumieres, & entraînées par un penchant qui paroîtroit insurmontable, si l'expérience ne nous apprenoit pas qu'il y a eu des hommes qui sont venus à bout de le vaincre. Et sans en chercher des exemples hors de nous, nous sentons fort bien qu'en plusieurs occasions, nous nous sommes surmontées nous-mêmes.

Nous sommes convaincues de ces vérités, *Lady Louise*, c'est-à-dire, de notre amour pour la vertu, du penchant qui nous entraîne vers le mal, de la force que nous avons quelquefois pour résister à ce penchant. Ce sont là, pour ainsi dire, des

faits : il est vrai que ces faits dont nous sommes certaines, ont des causes qui nous sont inconnues. Nous venons de chercher à les expliquer par l'histoire de la création, que nous ne regardons point encore comme divine, mais seulement comme vraisemblable. Si nous trouvons qu'elle puisse servir de clef à cette foule de phénomènes que nous reconnoissons en nous, vous avouerez qu'elle mérite une attention toute particulière, & que nous pouvons, sans être taxés de trop de crédulité, lui donner une foi humaine. Voilà où nous en sommes, Madame : cette histoire nous apprend que Dieu promet à l'homme un Réparateur pour le relever de l'état affreux dans lequel il venoit de se précipiter ; examinons si véritablement nous trouvons au milieu de notre foiblesse un secours étranger qui nous fortifie. N'avons-nous jamais connu un seul homme qui s'élevant au-dessus des penchans corrompus & des inclinations les plus perverses, nous ait retracé cet état primitif dans lequel Adam fut créé ? S'il y en a un seul, il en faut conclure, ou que cet homme est d'une autre nature que nous, ou qu'il a eu recours à ce secours étranger dont l'histoire d'Adam nous offre l'espoir. Qu'en pensez-vous, Mesdames ?

*Lady LOUISE.*

Je crois que nous pourrions trouver de ces hommes dont la perfection n'auroit point cette cause. Un très-heureux naturel, une éducation excellente, le desir de la gloire, la crainte du mépris, toutes ces causes, dis-je, peuvent contenir les passions des hommes, sans avoir recours à ce secours étranger. Plusieurs Païens nous en donnent la preuve, il y en a nombre qui ont été des modeles en tout genre; on ne peut le nier.

*Miss BELOTTE.*

J'aurois dit autrefois comme vous, Madame; mais j'ai changé d'avis, & vais, en vous expliquant ma pensée, rappeler ce que ma *Bonne* nous a dit. Un homme vertueux est celui qui aime tellement l'ordre & la justice, qu'il aimeroit mieux perdre la vie que d'y manquer; or je ne trouve point de tels hommes dans le Paganisme. Celui qui étoit tempérant, feli-vroit à l'orgueil; le pauvre volontaire, le chaste, le juste Aristide conseille aux Athéniens une injustice, le violement d'un serment solennel, parce que ce violement étoit avantageux à la République: en un mot, je trouve dans le Paganisme des hommes qui ont aimé & pra-

tiqué des actions louables; mais je n'y trouve pas cet amour pour la justice qui exclut l'amour de tous les vices, sans en excepter aucuns.

*La BONNE.*

L'Histoire Sainte, considérée sans égard à sa Divinité, mérite bien autant de foi que l'Histoire profane; ne nous offre-t-elle rien de mieux en ce genre?

*Miss BELOTTE.*

Oui, ma *Bonne*: je lisois hier l'Histoire de Daniel & de ses compagnons, & j'en étois ravie d'admiration. Dans l'âge le plus propre à être séduit, dans un temps qui touchoit à l'enfance, ces quatre personnes sont choisies pour servir le Roi: on les met à part pour les nourrir de viandes délicieuses; la tentation étoit délicate: les enfants sont gourmands, & ceux-là avoient une belle occasion de satisfaire leur sensualité. Mais ces viandes excellentes, dont on veut les nourrir, étoient défendues par la Loi de Dieu; dès-lors elles leur paroissent odieuses, & ils leur préfèrent le pain, l'eau & les légumes. Dans la suite, il est question de devenir idolâtres, ou du moins de le paroître en adorant la statue du Roi. Un feu épouvantable doit être le tombeau de

ceux qui se refuseront à ce culte impie ; ces jeunes gens surmontent l'horreur que la nature a pour le supplice, & pour un supplice si affreux : les flammes leur paroissent plus supportables que le crime. Daniel par la suite craint plus le péché que les griffes des lions ; il s'expose à en être déchiré. Voilà, ce me semble, des actes au-dessus de la nature, & qui n'avoient aucun autre motif que le seul desir d'être fidele au devoir, puisqu'ils étoient faits au milieu d'un Peuple idolâtre, plus porté à les traiter de folie, qu'à les admirer.

#### La BONNE.

En lisant cette Histoire, qui, comme je vous l'ai dit, mérite autant de foi que celle d'Hérodote, de Polibe, de Xénon, & des autres Auteurs profanes, nous sommes forcées de convenir qu'il y a dans l'homme de grandes ressources pour la vertu. Si nous rentrons ensuite dans nous-mêmes, nous sentons que ces ressources nous sont étrangères : la nature hait sa destruction, elle abhorre les douleurs ; il lui faut un motif bien puissant pour s'y livrer volontairement. J'avouerai pourtant que l'Histoire profane nous présente aussi quelques exemples d'hommes qui ont paru s'élever au-dessus d'eux-mêmes.

mes. Lucrece, Mucius Scévola, Regulus, Clélie se sont livrés à la mort & à la douleur; mais nous appercevons leurs motifs: une gloire passagere animoit, soutenoit leur courage. D'ailleurs, ces exemples sont rares, on les compte, & à peine un siecle en fournit-il un. Mucius Scévola bien loin d'être vertueux, sacrifioit au crime; Lucrece avoit mieux aimé le commettre, que de perdre sa réputation. Regulus étoit bien éloigné d'être vertueux, il étoit dur, dépourvu d'humanité, comme on peut le connoître par le traitement qu'il offroit aux Carthaginois lorsqu'il fut vainqueur. Clélie & ses compagnes s'exposoient à la vérité à la mort; cependant elles espéroient y échapper. En un mot, je vois dans tous ces grands hommes des parcelles de vertu, pour ainsi dire, & chez aucun des vertus entieres. Rien de tout cela dans ce que firent Daniel & ses compagnons. Le motif qui les anime est louable; c'est l'horreur de la désobéissance à la Loi de Dieu. Ce n'est point dans un premier mouvement, dans l'enthousiasme, qu'ils s'exposent aux tourments; c'est de sang froid, après avoir eu tout le temps de réfléchir qu'ils se dévouent au supplice, & cela sans le plus petit espoir d'y échapper. Concluons de ces exemples, qu'un secours étranger

à la nature, a soutenu la foiblesse de ces derniers, comme une passion violente animoit les premiers : concluons que l'histoire qui nous apprend que Dieu promet à Adam un Libérateur, a de la vraisemblance, & qu'il n'est pas ridicule de l'adopter : je ne vous en demande pas davantage pour le présent; un jour viendra que nous trouverons par milliers des exemples d'héroïsme, qui ne pourront être attribués à aucun motif humain. Actuellement nous allons reprendre notre règle, ce premier appui de toutes nos connoissances.

*Il y a un Dieu.* Cette histoire de la chute d'Adam & de la promesse d'un Rédempteur, n'a-t-elle rien qui soit contradictoire à cette première vérité, & en devient-elle au contraire une conséquence? Qu'en pensez-vous, *Miss Dorothee?*

*Miss DOROTHÉE.*

Je vois un Dieu infiniment parfait, & tellement parfait, qu'il est impossible qu'il déroge à aucune de ses perfections. Tous ses ouvrages doivent avoir le sceau de cette perfection; c'est, pour ainsi dire, le cachet, la marque de l'ouvrier.

Sa bonté l'engage à créer une créature capable d'être heureuse du vrai bonheur, c'est-à-dire, par l'amour & la pratique

de la vertu. Pratiquer la vertu, c'est la choisir librement, & volontairement : il crée donc une créature libre. Choisir le bien, c'est être maître de le faire ou de ne le pas faire : il s'ensuit que cette créature libre pouvoit aussi-bien se déterminer pour le mal que pour le bien.

Dès-là qu'elle choisit le mal, elle devient l'objet des vengeances de celui qui par nature hait le crime. La justice force donc le Créateur à sévir contre le coupable, & cette même justice lui fait une loi de proportionner le châtement au crime.

L'homme avoit librement choisi la créature pour sa fin dernière ; il avoit donné un amour de préférence à sa femme sur son Dieu & avoit renoncé pour elle à la bienveillance de son Créateur, ce qui étoit le plus énorme de tous les crimes. Sa chute avoit entraîné toute sa postérité ; car il faut que le fruit tienne de la nature de l'arbre qui l'a produit : une racine empoisonnée produit des fruits empoisonnés. La bonté de Dieu l'intéresse pour cette race infortunée : elle avoit été souillée par la volonté d'autrui ; sa sagesse d'accord avec sa miséricorde, décide de la justifier par la volonté d'autrui.

L'homme par sa naissance étoit devenu non-seulement coupable, mais il étoit encore dépravé & avoit contracté cette horrible

horrible maladie que nous sentons si bien, Mesdames. Il falloit pour satisfaire à la bonté de Dieu, que la maladie des enfans d'Adam eût des remedes proportionnés à la grandeur de cette maladie, capables d'en arrêter les progrès, & de la guérir à la fin radicalement.

En accordant à Adam & à sa postérité le pardon de sa faute & le remede à son mal, la bonté de Dieu étoit satisfaite; mais la justice ne l'étoit pas : le péché demuroit sans un châtiment proportionné à sa malice. La sainte Ecriture nous apprend comment la sagesse du Créateur a trouvé le moyen de concilier les intérêts de sa justice & de sa miséricorde, & cela d'une maniere si admirable que le péché, quoiqu'il renferme une malice infinie, a été expié par une satisfaction surabondante. Je ne vois rien dans tout ce que je viens de dire, de contraire à cette vérité primitive. *Il y a un Dieu.* Au contraire, j'y vois une sagesse infinie, une justice que rien ne peut plier, une miséricorde que rien ne peut lasser, pour ainsi dire, & tout cela est bien digne de Dieu.

*Lady* LOUISE.

Je conviens de tout cela avec vous, ma chere; mais enfin cela ne m'apprend

TOME I.

L

rien sur la certitude de la révélation, sur sa divinité, sur sa nécessité : c'étoit là de quoi il étoit question, & ce qui nous importe infiniment à savoir.

*La BONNE.*

Pourrois-je vous demander, Madame, pourquoi il vous importe si fort de savoir ces deux choses ?

*Lady LOUISE.*

Quelle question ! Ne le sentez-vous pas, ma *Bonne*, sans que je le dise ? La révélation est la règle, non-seulement de ce que je dois croire, mais encore de ce que je dois faire. C'est elle qui produit ma reconnoissance, en m'apprenant ce que je dois à Dieu, & une infinité d'autres choses que les seules lumières de la raison ne pouvoient me découvrir. Elle fonde ma conscience, en me découvrant l'excellence du médiateur que Dieu m'a donné, & au nom duquel je puis tout obtenir. Elle m'excite à supporter les maux de cette vie, en me faisant voir l'heureux terme où elle doit aboutir. Puis-je trop m'assurer de ces biens inestimables ? Tenez, ma *Bonne*, je tremble, de peur que vos preuves sur ces importantes vérités ne soient trop foibles, qu'elles ne laissent des doutes dans mon esprit. Ah ! que je

ferois malheureuse alors! on m'arracheroit tous mes biens.

*La BONNE.*

Je vous admire, ma chere *Lady*: vous me demandez les preuves de la nécessité de la révélation, & vous venez de les détailler avec une vivacité, une énergie qui prouvent combien vous sentez qu'elle est nécessaire. Vous venez d'avouer, ce me semble, que si on vous prouvoit que la révélation est fausse, vous vous trouveriez misérable.

*Lady VIOLENTE.*

Je puis bien assurer que je pense à cet égard comme *Lady Louise*. Si on m'ôtoit la révélation, je serois comme un pauvre vaisseau sans Pilote. Je suis certaine encore, que sentant vivement les peines de la vie, & ne voyant pas à quoi tout cela devoit aboutir, je me dépêcherois bien vite de les terminer par la mort; car y a-t-il rien de plus misérable que de passer une soixantaine d'années ou plus, à se lever, se coucher, boire, manger, dormir, être malade, courir après la fumée des honneurs, suer pour amasser des richesses qu'il faut quitter en peu, jouir de quelques plaisirs qui ne compensent pas à la millieme partie les peines qu'il

faut prendre pour se les procurer & en jouir, & puis tout d'un coup, au moment où l'on le voudroit le moins, être arrachée à tout cela, sans pouvoir s'en réserver la plus petite partie? Ah! je le répète; sans la certitude d'une autre vie, qu'on peut se procurer heureuse par le bon usage qu'on fait de celle-ci, il n'y auroit pas de raison à la supporter, il faudroit s'en débarrasser bien vite.

*Lady LOUISE.*

Elle n'est pas tout-à-fait si désagréable, ma chere : les biens & les maux s'y succèdent; cela défennuie : mais malgré cela, j'avoue que l'idée d'une autre vie, tout-à-fait exempte de maux, a de grands charmes, & peut adoucir toutes les peines de celle-ci.

*La BONNE.*

Ma chere *Lady Louise*, Dieu vous a donné un cœur excellent : si vos richesses répondoient à vos desirs, il n'y auroit pas un seul pauvre. Si votre pouvoir étoit égal à votre bonne volonté, il n'y auroit pas un seul malheureux. Vous ne haïssez que le crime, & cependant quoique vous ayez pour lui l'aversion la plus sincere, vous n'avez jamais entendu parler du châtiment d'un criminel sans être tou-

chée jusques aux larmes. Si vous aviez en main un moyen sûr de diminuer le nombre de ceux qui commettent l'iniquité, de ramener les hommes à l'observation de leurs devoirs, négligeriez-vous d'employer ce moyen ?

*Lady LOUISE.*

Non assurément, ma *Bonne* ; je me croirois la plus criminelle de toutes les créatures, si je ne l'employois pas.

*La BONNE*

Ne me demandez donc plus de vous prouver la nécessité de la révélation. Vous avez dit vous-même qu'elle nous excite à la reconnoissance & à l'amour pour notre Créateur. En nous assurant que les peines de ce monde sont des moyens d'acquérir le bonheur dans une vie future, elle soutient notre patience dans des maux qui doivent avoir une fin si avantageuse. En nous éclairant sur l'énormité du crime, & les châtimens affreux qui lui sont destinés, elle nous force, pour ainsi dire, à l'éviter. Si vous eussiez eu vous seule la connoissance de ces grandes & salutaires vérités, votre bonté naturelle ne vous eût pas permis de priver les hommes des biens infinis qu'elles peuvent lui procurer. Or Dieu a une bonté immen-

se, & la vôtre n'est qu'un atome, moins qu'un atome même en comparaison. N'en doutez donc pas, Madame; sa charité infinie a fait pour les hommes ce que vous eussiez fait vous-même: il y a sans doute une révélation, la bonté de Dieu m'en assure: mais parmi les différents Peuples qui ont habité & qui habitent encore la terre, il n'y en a aucun qui ne se croie participant de ce bienfait: chaque Nation a sa révélation; le grand point est de discerner celle qui vient de Dieu, celle qui est divine. Comme cet article est de la plus grande conséquence, cette révélation doit avoir les fondements les plus fermes, les caracteres les moins susceptibles de soupçon. Il faut qu'ils soient tels, que le savant, l'ignorant, le génie le plus subtil, & celui qui est simple, puissent les discerner par la lumière de la raison. Examinons si la révélation des Chrétiens a des caracteres distinctifs qui puissent engager un être raisonnable à la préférer à toutes les autres.

Pour me forcer à regarder la révélation comme divine, il faut premièrement qu'elle ne renferme rien de contradictoire à cette vérité. *Il y a un Dieu.* Il faut en second lieu, que tout ce qu'elle m'ordonne de croire & de faire, soit digne de ce Dieu, & fasse preuve de ses

divins attributs. Il faut enfin que Dieu l'ait autorisée par de tels prodiges, qu'ils soient manifestement au-dessus des forces de la nature, de chaque homme, ou même de tous les hommes rassemblés. Examinons si la révélation que je vous propose, a ces caractères. Mais remarquez, Mesdames, que ce troisième caractère doit toujours avoir été précédé des premiers. Je m'explique. Une révélation qui m'enseigneroit des choses contradictoires à l'idée que j'ai d'un Dieu, qui ne fussent pas dignes de lui, auroit beau être autorisée par des miracles, je les regarderois comme faux, quelque vrais qu'ils me parussent. Voyons si nous trouverons ce défaut dans la révélation, avant d'examiner les prodiges qui l'attestent. Dites-moi, *Miss Dorothee*, qu'est-ce que la révélation nous présente à croire? Que nous découvre-t-elle?

*Miss DOROTHÉE.*

La révélation nous découvre premièrement, ce que nous devons croire par rapport à Dieu; secondement, quels sont nos devoirs envers lui, c'est-à-dire, qu'elle nous enseigne ce que nous devons croire, & ce que nous devons faire, comme on l'a déjà remarqué.

*La BONNE.*

*Miss Champêtre*, dites-nous ce que la révélation présente à croire par rapport à Dieu?

*Miss* CHAMPÊTRE.

Il me semble qu'il faut distinguer deux choses : les unes, que nous pouvons comprendre ; & les autres, qui sont absolument au-dessus de nos perceptions. Par rapport à celles que nous pouvons comprendre, elle nous apprend qu'il y a un Dieu, c'est-à-dire, un Être infiniment parfait. Cette première vérité, nous n'avions pas besoin de la révélation pour la connoître ; la raison seule nous l'auroit découverte : mais tout le reste, je soutiens qu'étant au-dessus de la portée de la raison, nous ne pouvons en faire usage pour nous prouver la vérité de la révélation que vous nous proposez.

Vous me dites qu'une des preuves de la vérité de cette révélation, est de ne me rien proposer à croire qui ne soit digne de Dieu. Dès là qu'elle m'apprend sur Dieu des choses que je ne puis comprendre, je suis hors d'état de juger si ces choses sont dignes ou non de la Divinité ; car il seroit ridicule de porter aucun jugement sur une chose qu'il ne m'est pas possible de comprendre.

*La BONNE.*

Vous vous méprenez, ma chere; ces choses que vous ne pouvez comprendre, sont une preuve de la divinité de la révélation. Votre raison ne vous a-t-elle pas découvert que Dieu est infini? Pour qu'il soit tel, il faut qu'il y ait en lui des choses que vous ne puissiez comprendre; car votre esprit étant fini & borné, il ne peut atteindre qu'à ce qui est borné comme lui. Une révélation qui vous offrirait un Dieu à votre portée, seroit manifestement fausse, parce qu'elle exigeroit vos hommages pour un être contradictoire à celui que votre raison vous a découvert, & qui est incompréhensible.

Premier caractere de la divinité de la révélation. Elle offre à nos hommages un Dieu incompréhensible tel que notre raison nous l'a montré.

Voilà, Mesdames, ce que nous devons penser par rapport aux choses que nous ne pouvons comprendre en Dieu, telles que sont son unité & sa trinité; mais il y en a d'autres qui sont plus à notre portée, & celles-là nous pouvons, & nous devons les examiner.

La raison qui m'apprend qu'il y a un être infiniment parfait, me découvre ce que je dois entendre par ces mots; c'est-

à-dire, que je conçois, en prononçant ces paroles, un Dieu infiniment saint, juste, bon, puissant, libéral, &c. Il faut examiner si la révélation me le montre tel; car je le répète encore, si elle dérogeoit à cette idée, elle seroit fausse. Dites-moi, *Lady Violente*, ce que la révélation nous découvre par rapport à la sainteté de Dieu?

*Lady VIOLENTE.*

Qu'il hait le mal, qu'il ne peut se réconcilier avec lui, qu'il le poursuit partout pour le détruire & pour le punir, même dans ceux qui lui avoient été les plus agréables, comme dans David, Ezéchias, & tant d'autres.

*La BONNE.*

Qu'est-ce que la révélation nous découvre par rapport à la justice de Dieu, *Miss Dorothee*?

*Miss DOROTHÉE.*

Qu'il ne peut pas ne pas aimer & récompenser la vertu, ne pas haïr ou punir le crime. La Ste. Ecriture m'a tellement convaincue de cette vérité, que par-tout où j'apperçois un châtiment, j'assure positivement qu'il y a toujours eu un crime; par-tout où je vois une récompense

se, je suppose toujours une vertu. C'est, ce me semble, ce que l'histoire d'Adam m'apprend d'une manière bien positive. Dieu veut lui donner le bonheur; donc il le crée libre, afin de pouvoir, en couronnant sa vertu, suivre les loix que lui dicte sa justice, ou le punir s'il choisit le mal. Qui dit *Justice*, dit nécessairement la récompense de ce qui est bon, le châ-timent de ce qui est mauvais.

*Miss* CHAMPÊTRE.

Ce que vous me dites là, me paroît très-dangereux, & même contraire à l'Evangile. Quoi! toutes les fois que je ver-rai mon prochain affligé de quelque mal, je croirai qu'il a été criminel! La prof-périté des méchants sera regardée comme une récompense! Souvenez-vous, ma chere, que J. C. condamna cette façon de penser chez les Juifs, & les avertit de ne pas croire, que ceux sur lesquels la Tour de Siloé étoit tombée, fussent les plus méchants de tout Israël, non plus que les Galiléens, dont Pilate avoit fait mêler le sang avec les sacrifices.

*Miss* DOROTHÉE.

Je répondrai en deux mots. Ou vous prenez les biens ou les maux physiques comme des biens ou des maux réels, ou

vous ne les regardez pas comme tels. Dans le premier cas je dirai : Les maladies, le froid, le chaud, &c. sont des effets qui doivent avoir une cause ; cette cause ne peut être que le péché, & celui d'Adam suffit pour justifier à cet égard la justice de Dieu. J'ajoute encore, que l'homme le plus juste n'étant point exempt de péché, mérite toujours d'être châtié dans cette vie ; que ce châtiment est en même temps la punition de ses fautes, l'épreuve de sa vertu, & le moyen de gagner le Ciel. Si vous dites en bonne Philosophie, que les maux physiques ne sont pas de vrais maux, j'ajouterai que parmi les choses naturelles qu'on regarde mal-à-propos comme des biens, je trouverois ces châtimens que la justice de Dieu fait du péché. A combien de personnes les honneurs, les richesses, la santé n'ont-elles point été occasions de châtes ? Ne me sera-t-il point permis de regarder comme des châtimens, ces avantages devenus funestes à ceux qui les ont obtenus ?

— La BONNE.

Le fond de votre pensée est vrai, ma chere *Dorothee* : tout mal suppose le crime aux yeux d'une personne qui est convaincue de la justice de Dieu ;

mais vous vous êtes exprimée d'une manière un peu trop affirmative ; & pour vous rendre plus exacte il faudroit trop nous écarter de notre sujet. Tenons-nous-en à la these générale. La justice doit nécessairement punir le mal , récompenser le bien. Il y a des maux dans cette vie : donc si Dieu est juste , il y a du péché. Quand il n'y auroit que celui d'Adam , cette conséquence seroit justifiée. Dites-moi, *Lady Louise*, ce que la révélation vous découvre par rapport à la bonté de Dieu ?

*Lady LOUISE.*

Elle m'apprend que cette divine qualité l'a engagé à créer des créatures pour les rendre participantes de son bonheur selon le degré de leur puissance à être heureuses ; elle me découvre qu'il n'a point abandonné l'homme après sa chute , & lui a préparé un remede capable de réparer avantageusement ses pertes.

*Miss SOPHIE.*

Il me semble appercevoir une contradiction. Vous nous avez dit que Dieu comme juste & saint , haïsoit essentiellement le crime , & le poursuivoit partout pour le punir. La justice veut que le châtiment, la réparation soit proportionnée à l'offense : or l'homme ne pou-

voit fournir à une telle réparation : il falloit nécessairement ou que la justice fût violée par le pardon d'un crime qui n'étoit pas suffisamment expié, ou que sa bonté souffrît par le châtiment d'un coupable inhabile à réparer.

*La B O N N E.*

J'avoue, ma chere, que toute la sagesse humaine n'eût pu parer à cet inconvenient, & voilà ce qui me prouve la nécessité de la révélation ; c'est qu'elle me découvre comment la sagesse infinie a su concilier les droits de sa justice & de sa miséricorde ; vérité que la sagesse de tous les hommes réunis, n'auroit pu deviner, imaginer même. Entrons dans le détail par rapport à cette preuve ; je ne doute pas que je ne l'aie fait autrefois ; mais l'ordre de ce discours m'oblige à le répéter, & d'ailleurs, ces grandes vérités ne peuvent être trop inculquées, parce qu'elles s'échappent de l'esprit, quoiqu'elles soient de la dernière importance. Ce sera en vous interrogeant, Mesdames, que je procéderai à cet examen ; je trouve cette méthode plus aisée. Dites-nous, *Miss Champêtre*, quels sont les caracteres du péché d'Adam ?

*Miss* C H A M P Ê T R E.

Il me semble qu'Adam se rendit cou-

pable d'une ingratitude odieuse, puisqu'à peine sorti des mains d'un Dieu, qui l'avoit comblé de biens, il méprisa son Créateur au point de lui préférer sa femme. Il commit aussi une injustice criante en cherchant à se soustraire au domaine de son Souverain Seigneur, qui avoit sur lui les droits les plus sacrés. Ce fut un enfant qui renonça à la bénédiction de son Pere, mais du Pere le plus tendre; un sujet qui se rébella contre le meilleur des Rois; un ingrat qui voulut se servir de tous les biens qu'il venoit de recevoir, pour dépouiller le plus généreux de tous les bienfaiteurs; un insensé qui préféra la laideur à la beauté, le malheur à la félicité sans bornes, l'injustice à la droiture. Voyez-vous, ma *Bonne*; je conçois cela beaucoup mieux que je ne puis le dire, & cependant je sens que je le conçois beaucoup moins qu'il ne peut l'être: mon imagination après s'être efforcée de rassembler tous les caracteres qui aggravent la faute d'Adam, s'arrête par l'impuissance d'aller plus avant; je sens qu'il y a *un au-delà* qui ne m'est pas accessible, & auquel il faut renoncer d'atteindre.

*La BONNE.*

Vous avez raison, ma chere; c'est que la malice du péché étant beaucoup plus

grande que votre esprit, elle n'y peut entrer. Cette malice, comme je vous le disois autrefois, n'a eu de bornes que l'impuissance de celui qui offensoit, & l'inaccessibilité de celui qui étoit offensé: passez-moi ce terme, Mesdames; car s'il est nouveau, il exprime ma pensée. Voilà donc une créature bornée, coupable d'un crime qui auroit eu des suites infinies, si l'offensé eût été en état d'en être blessé: tous les jours nous disons qu'un homme est un meurtrier, quoiqu'il n'ait tué personne. Il a tiré un coup de pistolet qui, par sa mal-adresse, n'a percé que mon habit; il m'a donné un coup d'épée qui a été paré par le bouton de mon habit, que le fer a rencontré: le poison qu'il me préparoit, a été renversé par accident; mais quoique sa mauvaise intention ait été impuissante, il n'en est pas moins coupable d'homicide: ce n'est point la volonté qui lui a manqué, ce sont les moyens. Disons-le donc, Mesdames, & disons-le avec horreur: Adam fut un Dèicide: il s'attaqua à l'être de son Dieu, il chercha à le détruire, en voulant s'y égaier. Or, comme Miss *Sophie* l'a fort bien remarqué, la justice ne peut être satisfaite que par une satisfaction proportionnée à l'offense & à la qualité de celui qui a été offensé. L'homme étoit incapable

de procurer une telle satisfaction ; donc l'homme étoit incapable de réparer sa faute , quand il eût souffert toute une éternité pour l'expier : il s'ensuit qu'il devoit être toute une éternité l'objet de la justice de Dieu ; car cette vertu cesseroit d'exister si elle s'adouciſſoit sans avoir reçu une satisfaction égale à l'offense. Dites-moi, *Lady Louise*, ce qu'il falloit pour réconcilier l'homme avec Dieu ?

*Lady LOUISE.*

Ma raison me répète ce que vous venez de me dire, d'où je conclus qu'il falloit élever le réparateur jusqu'à celui qui avoit été offensé, lui donner une dignité pareille à la sienne : or cela n'étoit pas possible. Ou bien il eût fallu rabaisser Dieu jusqu'à la condition du coupable, ce qui n'est pas possible non plus, Dieu étant impassible & immuable par sa nature. Le péché de l'homme paroïſſoit donc impossible à réparer, il étoit sans remède. Ma raison a besoin de la révélation pour en apprendre davantage ; il faut qu'elle me découvre cette maniere de réparation qui me paroît absolument impossible, je le répète.

*La BONNE.*

Aussi la révélation vient-elle à votre

secours, & dénoue ce nœud que vous ne pouviez détordre. Elle vous apprend que la seconde Personne de la Ste. Trinité, que le Verbe a pris une nature semblable à la nôtre, ou plutôt qu'il a pris notre nature, qu'il a unie à la nature divine d'une manière si ineffable, qu'elles ont subsisté dans une seule Personne qui étoit celle du Fils de Dieu. Comme Homme, il étoit capable de souffrir; comme Dieu, il donnoit un prix infini à ses souffrances, & égaloit, surpassoit même par sa satisfaction, la malice & l'énormité du péché. Ainsi l'Incarnation a fait un accord admirable de la justice & de la bonté de Dieu, en sorte que ces deux perfections ont été satisfaites.

*Miss* DOROTHÉE.

Vous savez, ma *Bonne*, que nous ne raisonnons de ces choses qu'eu égard à nos lumières naturelles: les miennes m'offrent une telle foule d'objections, que je ne fais par où commencer pour vous les exposer. D'abord, cette union de la nature divine avec la nature humaine me paroît contradictoire: jamais il ne me sera possible de la croire, sans renoncer à toutes mes notions. Elle blesse toutes les règles de la nature, & il faut faire divorce avec le bon sens pour y adhérer.

*La BONNE.*

Non, ma chere; si nous pouvons une fois nous convaincre que Dieu nous a révéélé ce Mystere, le bon sens nous engagera à le croire: voici ce qu'il nous dira: l'entendement de l'homme est borné; la sagesse & la puissance de Dieu sont infinies; pour comprendre ses œuvres, il faudroit que mon entendement fût infini. De ce que mes yeux ne découvrent dans l'océan qu'environ deux ou trois lieues, je n'en dois pas conclure qu'il n'a que cette étendue, mais seulement que la foiblesse de mes yeux m'empêche d'en découvrir davantage. Ce plus que je ne vois pas, n'existe pas moins que la partie que je découvre: seulement, l'un est à la portée de ma vue, & l'autre ne l'est pas. La vérité de l'existence de Dieu est à la portée de ma raison; je fais qu'il peut tout ce qu'il veut, qu'il ne veut rien que de juste & de raisonnable: voilà les deux ou trois lieues de l'océan que je découvre: le reste ne peut être apperçu par une foible créature comme moi, & n'existe pas moins. Mais, direz-vous, cela paroît à ma raison des choses contradictoires, cela est absolument contraire à tous les principes des sciences démontrées. C'est que ma raison, ces princi-

pes, ces sciences étant bornées, n'ont de prise que sur les objets qui le sont aussi. Il seroit bien plus contradictoire de penser que Dieu, qui est la souveraine vérité, pût mentir & nous tromper. Notre raison n'a qu'une chose à faire, c'est d'examiner si réellement Dieu a révélé ce que nous ne pouvons comprendre; quand elle est sûre de ce point, elle nous fait une loi de nous soumettre sans examen, parce qu'il seroit ridicule de prétendre découvrir ce que nous savons être absolument hors de la portée de notre vue. Concevez-vous cela, Mesdames?

*Miss* DOROTHÉE.

Oui, ma *Bonne*: c'est comme si un homme se plantoit au bord de la mer, déterminé à n'en point sortir, qu'il n'en eût apperçu le bout.

*La* BONNE.

Précisément, ma chere; mais si la maniere dont s'est accompli le Mystere de l'Incarnation, ne peut entrer dans notre esprit & être comprise par notre raison, la sagesse des desseins de Dieu en l'ordonnant peut être examinée; je m'explique, Mesdames.

Je n'ai point encore examiné si la révélation est divine; donc je ne puis croire

raisonnablement un Mystere que je ne comprends pas; car il n'y a que l'autorité de Dieu, sous laquelle je dois plier ma raison sans craindre de me tromper, ou d'être trompée; il n'y a qu'elle qui puisse & qui doit subjuguier mon jugement: je le suspends donc jusqu'à ce que je sois sûre qu'il a parlé, & je dis: Si Dieu m'a révélé le Mystere de l'Incarnation, je le croirai sur sa parole; en attendant, je vais examiner si ce Mystere, que je ne puis comprendre, est digne de Dieu; si par rapport à ses effets & à ses suites, il n'a rien qui répugne à l'idée que je me suis faite de cet Etre suprême. Si ce Mystere au-dessus de ma raison, produit des effets approuvés par ma raison, des effets dignes de toutes les perfections de Dieu, ce sera un préjugé bien favorable à la révélation. En un mot, Mesdames, il faut que ce Mystere paroisse tellement propre à augmenter la gloire de Dieu, qu'on soit tenté de dire: Il manqueroit quelque chose aux œuvres de Dieu, si celle-là n'avoit pas été opérée.

*Lady LOUISE.*

J'ai bien de la peine à croire que vous en veniez jusques-là: pour moi je suis de l'opinion d'une Dame qui me disoit, qu'elle évitoit soigneusement de penser

aux Myſteres de la Religion, & nommément à celui de l'Incarnation, de peur d'en douter.

*La BONNE.*

Je connois cette Dame, ma chere : elle a beaucoup d'eſprit, & cependant elle ne ſent pas le ridicule de ſon raifonnement. Elle m'a tenu le même propos, & je ne manquai pas de lui répondre, que le doute eſt le chemin de la vérité ; qu'il n'y a que le menſonge qui craigne l'examen & qui y perde. Je ne l'ai point convaincue : le préjugé eſt trop fortement établi chez elle pour eſpérer de la ramener à la raiſon. Suivons une route oppoſée, Mesdames. Que notre raiſon ne reconnoiſſe qu'un ſeul ſupérieur, qui eſt l'oracle divin : juſqu'à ce que nous ſoyons ſûres qu'il a parlé, examinons.

*Miss DOROTHÉE.*

J'aurois à vous faire ſouvenir d'une hiſtoire ſinguliere par rapport à cette Dame, & qui montre juſqu'à quel point elle pouſſe le préjugé ; mais comme je ne veux pas perdre de vue ce que j'ai à vous objecter, je remettrai cette hiſtoire à la première leçon ; & pour continuer celle-ci, je vous demande ſ'il n'étoit pas indigne de la Grandeur & de la Majeſté de Dieu,

AMERICAINES. 255  
de s'unir à une nature telle que la nôtre ?

*La BONNE.*

Non assurément, ma chere; vous perdez de vue ce qu'étoit l'homme au sortir des mains de son Dieu & avant d'avoir contracté cette horrible maladie qui nous déprave. C'étoit une créature capable de connoître, d'aimer, de glorifier son Créateur : quelle fin ! Il participoit en quelque sorte aux avantages de la Divinité, & n'avoit pas d'autre occupation que celle de l'Être suprême : quel privilège ! Tous ses penchans étoient droits, justes, & il pouvoit se fixer dans cet heureux état : quelle félicité ! C'est à cette nature primitive, si belle, si noble, si avantagée, que la Divinité a daigné s'unir; & quels effets ont résulté de cette union ? Dieu a été honoré, adoré, aimé, remercié sur la terre, d'une manière digne de lui. Je vous l'avoue, Mesdames, quand je considère l'Incarnation sous ce point de vue, indépendamment du péché d'Adam même, je trouve ce mystère si digne de Dieu, qu'il me paroît nécessaire peut-être à la perfection de ses œuvres, comme je vous le disois, il n'y a qu'un moment.

La beauté sans défaut, la bonté sans mesure, la sagesse infinie, vouloient être

adorées, connues, aimées hors de lui : quelque parfaite que fût la créature qu'il avoit destinée à cet heureux, à ce glorieux emploi, c'étoit une créature trop bornée pour lui rendre des hommages dignes de lui. La terre étoit comme un Autel, d'où devoit s'élever sans cesse un encens pur ; mais il falloit un Prêtre digne de l'offrir ; & ce Prêtre, la nature humaine ne pouvoit le produire. Pour honorer, aimer parfaitement un Dieu, il falloit un Dieu. Quand on célèbre la naissance de Jesus, je vois dans la crèche le frere aîné des hommes, le Grand-Prêtre selon l'ordre de Melchisédec, qui vient au nom de toute la nature humaine, payer à l'Eternel le juste tribut que lui doit la créature. Il devient notre Chef, notre Pontife ; il donne à nos hommages ce qui leur manquoit, en les unissant aux siens. En offrant à Dieu ce divin Enfant, je lui rends tout ce que je lui dois ; la terre devient un Ciel. Dieu jette sur elle des regards de complaisance ; il y voit toute la nature humaine réunie sous ce Chef infiniment agréable à ses yeux. Ah ! si l'Incarnation ne devoit s'opérer qu'en conséquence de la chute d'Adam, disons avec saint Augustin : Oh ! l'heureuse faute qui nous a procuré un tel Frere, un tel Prêtre ! Oui, Mesdames ; je suis  
 si

si persuadée que rien ne pouvoit remplir les desseins de Dieu dans la création que les hommages de Jesus-Christ, que je suis portée à croire que la seconde Personne de la sainte Trinité se fût incarnée, quand même il n'y auroit point eu de péché à expier: elle l'eût fait pour diviniser nos hommages, & en rendre à Dieu de dignes de lui. Voilà du moins ce que me dit ma raison, lorsqu'elle pese les fruits inestimables de ce Mystere.

*Lady LOUISE.*

Et cela est parfaitement d'accord avec la mienne. Je n'avois jamais considéré l'Incarnation sous ce point de vue; sous prétexte que c'étoit un Mystere inaccessible à ma raison, je croyois devoir l'adorer sans y réfléchir. Que de trésors j'ai perdus par ma faute! Vous avez fait naître dans mon ame une magnifique idée sous laquelle je veux, dès ce jour, envisager le Verbe incarné: ce sera le frere aîné des hommes & leur Prêtre. Je ne veux point perdre de vue ces deux qualités, si propres à consoler mon impuissance.

*La BONNE.*

Ajoutez-y un autre titre, Madame. Le Verbe incarné eût été le Prêtre de l'homme.

me innocent; il devient la victime de l'homme pécheur. Le seul motif d'adorer parfaitement son Pere l'eût attiré raisonnablement sur la terre; que sera-ce si on joint à ce motif celui de réparer sa gloire, de satisfaire à sa justice, de le réconcilier avec la nature humaine, de lui rendre dans tous ceux qui voudroient profiter de ses graces, des adorateurs pour toute l'éternité? La miséricorde fait un miracle pour anéantir le péché, sans ôter à la justice la victime qu'elle exige. Encore une fois, quel prodige! qu'il est digne de l'Être infiniment parfait, & dès là qu'il est digne d'être cru!

*Lady VIOLENTE.*

Je vous jure, ma *Bonne*, que je n'ai plus besoin de la révélation pour croire ce Mystere: il me paroît nécessaire à la gloire, à la justice, à la miséricorde de Dieu; dès là il me paroît existant, il me paroît une conséquence de cette vérité: *Il y a un Dieu.*

*La BONNE.*

Que sera-ce, Mesdames, si à cette conviction, qui naît naturellement de l'examen que nous venons de faire, nous ajoutons celle que doit produire la parole expresse de Dieu? Non-seulement ce

Mystere, qui est le fondement de la Religion Chrétienne, n'a rien de contradictoire à l'idée que nous avons d'un Dieu; non-seulement il remplit parfaitement toutes nos notions par rapport à la perfection de Dieu; mais j'ai des preuves certaines que Dieu l'a opéré: il a daigné me les révéler lui-même. Rappelez ici, Mesdames, toute votre attention; je dis plus, rappelez toute votre incrédulité: dépouillez tous les préjugés qu'on vous a donnés sur la Religion, quelque légitimes qu'ils soient; oubliez toutes les raisons de convenances qui vous engagent à croire ce Mystere & les autres; rappelez toutes les objections des libertins & des impies, pour procéder à l'examen de la révélation. Faites une bonne fois l'exercice de votre raison, pour découvrir s'il est vrai que Dieu ait parlé, afin de lui en faire ensuite un sacrifice parfait.

J'ai dit que la révélation, si elle est divine, doit avoir des caractères si clairs, qu'il ne soit pas possible de s'y méprendre; voyons si j'ai trop avancé: mais je le répète, Mesdames, si je parviens à vous prouver la vérité de la révélation, le doute sur les vérités qu'elle vous présentera à croire, seroit absurde. Disputez la révélation tant qu'il vous sera possi-

ble, je me prêterai à toutes vos objections. Serez-vous forcées de les abandonner, & de vous soumettre; faites-le pleinement. Ne me dites plus alors: Mais que deviendront les notions les plus claires, les règles que les Savants de nos jours veulent établir, & qu'ils semblent avoir fait vœu de répandre? Il en est une qui doit prévaloir sur toutes les autres; c'est que Dieu, le Tout-Puissant aura parlé; celui qui est la vérité souveraine, ne peut se tromper: à ces mots, toute créature doit se rendre, à moins qu'elle ne veuille renoncer à la raison: à ces mots, la Foi n'est plus un acte qu'il faille laisser aux femmes & aux ignorants; car voilà ce que l'on prétend dans notre siècle. Nos Philosophes dédaignent tout ce qui est au dessus de leur petite sphere: cerveaux étroits, qui, ne pouvant me rendre raison de la dix-millieme partie des miracles qui sont en eux-mêmes, ou qui les environnent, portent un œil audacieux sur ce qui est plus éloigné d'eux que le ciel ne l'est de la terre, & qui en prononcent hardiment. Fixe le soleil, téméraire atome; soutiens la violence de ses rayons sans en être aveuglé; suis l'éclair rapide dans sa course, mesure l'étendue des mers, essaie à en déranger les bornes, & tu apprendras bientôt que tes foibles yeux ne

font pas construits de maniere à soutenir une lumiere si vive; tu dois les borner à mesurer un petit nombre de surfaces sur lesquelles tu pourras faire des conjectures, que tu chercheras à approfondir; & pour une vérité qui sera le fruit de ton examen, mille erreurs m'avertiront de me tenir en garde contre ta fausse sagesse, & à rire de tes présomptueuses décisions. Apprends que l'exercice de la Foi est l'exercice nécessaire de tout ce qui raisonne conséquemment, & que si tes lueurs sont réelles, elles t'engageront à humilier ta superbe sous le joug de la parole de Dieu, & qu'il est absurde de préférer l'étincelle au soleil.

*Mifs* DOROTHÉE.

Ma *Bonne* me divertit toujours quand il est question de nos beaux esprits, elle devient éloquente dans les sorties qu'elle fait sur eux.

*La* BONNE.

Je l'avoue, ma chere, j'ai souvent trop de vivacité quand il est question de ces beaux Messieurs; ils ont tant essayé de me faire partager leur aveugle manie, que je suis un peu excusable de sentir toute ma bile en mouvement quand je me rappelle leurs Sermons: continuons.

M 3.

*Lady LOUISE.*

Mais, ma *Bonne*, pourquoi Dieu n'a-t-il pas un peu plus étendu nos lumières, je ne dis pas pour comprendre ces Myfteres, mais du moins pour en ôter les apparentes contrariétés? Si nous pouvions les concevoir, par exemple, comme les Saints le font dans le Ciel, il n'y auroit plus d'Impies, de Matérialistes, d'Hérétiques; nous ferions tous d'accord, nous ferions tous Saints.

*La BONNE.*

Et que deviendroient les biens inestimables que nous procure l'exercice de la Foi? Quoi! une misérable créature qui, comme je vous le disois tout-à-l'heure, n'est pas capable de connoître la cent millieme partie des phénomènes qui se passent en elle; qui ne peut m'expliquer pourquoi son doigt remue au moindre signe de sa volonté; cette créature ignorante, dis-je, demandera des raisons, des preuves à son Dieu, quand il aura daigné lui révéler ses Myfteres? C'est une impudence qui n'a pas de nom; une sottise qui lui fait mériter à bon droit le nom d'*insensé* que le Saint-Esprit lui donne dans l'Écriture. Nous aurons occasion de parler plus d'une fois sur la folie de Messieurs

les beaux esprits. En voilà assez pour aujourd'hui, je vous dois une histoire, & je n'ai qu'un trait d'histoire à vous rapporter. Il est très-conséquent à la matière que nous traitons.

J'ignore, ou plutôt j'ai oublié quelle est la maison de la Dame dont je vais vous parler: elle fut appelée la Princesse Palatine après son mariage; je crois pourtant qu'elle étoit fille du Duc de Manroue. Quoi qu'il en soit, elle vivoit sous le Regne de Louis XIV. Dans sa jeunesse, elle eut beaucoup de piété; mais s'étant éloignée de Dieu par degrés, elle donna dans la galanterie, & ensuite dans les intrigues qui partagerent toute la Cour pendant la Régence d'Anne d'Autriche. Cette Dame avoit un esprit supérieur, une grande ambition, beaucoup de génie pour les affaires, une fermeté à toute épreuve, & sur-tout une fidélité à sa parole, qui la faisoit regarder comme le plus honnête homme du monde. Or vous sentez qu'entre un honnête homme, (selon l'idée qu'on attache à ce nom dans le monde) & une honnête femme, il y a une distance infinie. Celle-ci avoit des amants qui eussent scandalisé, si elle eût vécu cent ans plutôt; mais dans le siècle où elle vivoit, c'étoit presque une mode, & on n'y prenoit pas garde de si près.

Cependant les principes de Religion que la Palatine avoit eus dans sa jeunesse, empoisonnoient ses plaisirs criminels; deux fois poursuivie par la grace, elle essaya de se réconcilier avec Dieu, & toujours la force de l'habitude la réplongea dans l'état le plus malheureux. Lassé de lutter contre sa conscience, elle essaya d'éteindre dans son ame le flambeau de la Foi; Livres contre la Religion, société avec les soi-disants Esprits forts, tout fut employé; & Dieu, qui l'avoit long-temps poursuivie, l'abandonna enfin aux desirs déréglés de son cœur: elle prit une si grande horreur de la Religion, qu'elle ne pouvoit en entendre parler, sans laisser échapper des railleries qui scandalisoient même les libertins. Elle n'avoit pourtant pas affiché ce désordre scandaleux qui exclut de la compagnie des honnêtes gens; & comme elle avoit rendu de grands services à la Reine pendant la minorité du Roi, elle vivoit à la Cour avec éclat & considération. Elle étoit née bienfaisante, & avoit conservé cette inclination au milieu de ses désordres; les prieres des pauvres qu'elle assistoit, monterent jusqu'au Trône de Dieu, sollicitèrent sa miséricorde, & en obtinrent un miracle.

La Princesse Palatine vivoit tranquille

dans l'état déplorable que je viens de vous peindre, lorsqu'au milieu d'un sommeil paisible, & sans qu'aucun événement précédent l'eût frappée de manière à laisser des traces dans son cerveau conséquentes à ce que je vais vous dire, elle eut le songe suivant.

Elle crut être dans une épaisse forêt où elle s'étoit égarée : après avoir marché fort long-temps pour en chercher l'issue, elle apperçut une cabane, dont elle s'approcha pour se reposer ; car sa course l'avoit épuisée. Cette cabane étoit habitée par un aveugle né, qui lui offrit quelques rafraîchissements. Pendant qu'elle prenoit un repas frugal, elle fit quelques questions à son Hôte, & apprit de lui qu'il étoit venu au monde tel qu'elle le voyoit ; & pourquoi, lui demanda-t-elle, vous êtes-vous confiné dans ce désert ? Pour éviter la persécution des hommes, lui répondit l'aveugle ; ceux avec lesquels j'ai vécu avant ma retraite, n'ont rien oublié pour me rendre le plus malheureux de tous les hommes : ils vouloient me persuader qu'ils jouissoient d'un sens dont je manque, & me vantoient un soleil, une lune, & quantité d'autres objets qui n'existoient que dans leur imagination ; ils me soutenoient qu'ils pouvoient connoître tout ce qui les environnoit, autrement

que par le toucher, me parloient de couleurs, & de mille choses très-absurdes, & ce qui m'étoit le plus insupportable, c'est que des gens qui avoient d'ailleurs beaucoup d'esprit & de probité, étoient d'accord avec les autres pour soutenir ces mensonges. Pour me dérober à leurs importunités à cet égard, je me suis séquestré de tout commerce, & depuis dix ans que je vis dans cette solitude, vous êtes la première personne dont j'aie entendu la voix. J'espère que vous ne serez pas à mon égard aussi injuste que les autres, & que vous conviendrez avec moi qu'on vouloit me bercer de folles visions.

Et le moyen d'en convenir, lui répondit la Palatine? Si une douzaine de personnes eussent voulu vous persuader de l'existence de ce sens qui vous manque, vous auriez été excusable de douter de leur rapport; mais comment pouvez-vous croire que tous les hommes se soient accordés à vous tromper? Vous m'avez avoué que d'habiles & d'honnêtes gens vous avoient assuré qu'ils voient ce que vous ne faites que toucher; ils vous assurent qu'il y a un Soleil, une Lune, des Etoiles, que les corps ont des couleurs, une forme qu'ils peuvent distinguer sans les toucher; & seulement à cause que vous ne les appercevez pas,

vous voulez anéantir leur témoignage. Ont-ils quelque intérêt à vous tromper? Avouez de bonne foi, que refuser de vous en rapporter à l'unanimité de leur témoignage, est une véritable folie.

Je crois que vous avez raison, répondit l'aveugle; mais avouez aussi que vous êtes plus extravagante que moi. Ce qu'il y a de plus honnêtes gens, les plus éclairés, les Augustins, les Ambroises, les Chrysostômes & des millions d'autres vous certifient qu'ils se sont convaincus de la vérité de la révélation par l'examen le plus exact & le plus long: les Apôtres & une multitude de Martyrs ont été si persuadés de cette vérité, qu'ils l'ont signée de leur sang, & cependant vous osez penser qu'ils se sont accordés pour vous tromper. Parce que vous vous êtes aveuglée volontairement, vous accusez tant de grands personnages d'être aveugles. Suffit-il donc de nier ces vérités pour les anéantir? Et parce que vous ne les voyez plus, croyez-vous être en droit de révoquer en doute des témoignages si nombreux & si désintéressés?

A ces mots, la Palatine se réveille, couverte d'une sueur froide; elle reconnoît ses erreurs, & les suites affreuses qu'elle en devoit craindre pour l'éternité; elle se jette à genoux, & passa le reste

de la nuit dans la priere & dans les larmes. Le funeste voile étoit déchiré, sa raison reprit tous ses droits. Elle ne se contenta pas de se frapper infructueusement la poitrine, sa conversion fut entière & publique. Ses engagements furent rompus sans aucun ménagement; une vie austere, pénitente, retirée, édifia autant le monde pendant plusieurs années, qu'elle l'avoit scandalisé auparavant, & elle persévéra jusqu'à la mort dans le nouveau genre de vie qu'elle avoit embrassé.

*Lady VIOLENTE.*

Cette histoire nous fournit, ce me semble, une nouvelle preuve de la vérité de la Religion, à l'usage & à la portée de tout le monde. Une multitude d'hommes éclairés, & qui ont passé leur vie à l'étudier, sont persuadés qu'elle est divine, & ils nous en donnent une preuve sans réplique, en s'assujettissant à sa pratique exacte dans les choses qui paroissent les plus pénibles à la nature.

*Miss SOPHIE.*

Cette preuve ne peut-elle pas être alléguée en faveur de toutes les fausses Religions? La Grece a eu ses Socrates, ses Aristides, ses Phocions, ses Demosthe-

nes, & grand nombre d'autres Savants que je ne me rappelle pas : Rome a eu ses Scipions, ses Paul Émiles, ses Cicérons; & sous le regne d'Auguste, des Savants dans tous les genres. Les Grecs & les Romains auroient-ils été reçus à dire: Les plus savants & les plus honnêtes gens d'entre nous croient ce que nous croyons sur la nature de nos Dieux? Donc ce que nous en croyons, est vrai.

*Miss* DOROTHÉE.

Non, Madame. Les Grecs & les Romains n'auroient pu poser ce principe, ni en tirer cette conséquence, parce que leurs plus grands Hommes, loin d'avoir des sentiments uniformes sur la Religion, s'étoient fait à cet égard des systêmes très-différents : parce que loin de croire la Religion dominante, il n'étoit pas même possible qu'ils la crussent, parce que l'absurde ne peut entrer dans une tête qui raisonne, & ne peut être que le partage d'un vulgaire aveugle, qui n'a jamais comparé deux idées : non-seulement ils ne croyoient point la Religion dominante, mais ils s'en moquoient, & leurs écrits font foi & de la contrariété de leurs sentiments, & du mépris qu'ils avoient pour les opinions reçues. Les Poëtes même sur les théâtres, & les Ecrivains ne ha-

zardoient rien en tournant en ridicule les fausses Divinités ; les Savants, les honnêtes gens du temps n'ont jamais essayé de réprimer leur audace ; ce qu'ils eussent fait sans doute, s'ils eussent cru aux Dieux qu'on outrageoit.

*La* BONNE.

Ajoutez qu'ils avoient un intérêt particulier à entretenir l'erreur du Peuple à cet égard. La mort de Socrate avoit appris aux Philosophes le danger d'essayer de faire des Prosélytes au sentiment de l'unité d'un Dieu ; on pouvoit bien penser à cet égard tout ce qu'on vouloit, pourvu qu'on le pensât tout bas, du moins chez les Grecs. Chez les Romains, les grands Hommes en état de comprendre les absurdités de la Théologie païenne, la regardoient comme un frein capable de retenir le vulgaire, & avoient d'autant plus de crainte de le détromper, que ces grands Hommes étoient à la tête du gouvernement, qui ne pouvoit se soutenir sans une Religion, qui, toute extravagante qu'elle étoit, leur laissoit un moyen de contenir la multitude.

*Miss* DOROTHÉE.

Ce que vous venez de dire, ma *Bonne*, me fait naître une idée. Je m'apper-

çois que tous les Législateurs ont eu soin d'établir une Religion *telle quelle*: pour-quoi l'ont-ils fait? C'est que le plus grand nombre des hommes ont besoin de motifs religieux pour mettre des bornes à leurs passions, qui bouleverseroient la société, & la rendroient impossible. Je m'apperçois en second lieu, qu'ils ont trouvé dans les hommes une docilité à cet égard, qui a droit de surprendre, vu les choses qu'on leur proposoit à croire, & le but qu'on avoit en les leur proposant, qui étoit de les contenir dans des bornes plus étroites qu'ils ne l'eussent souhaité en mille occasions. Ces Législateurs sont parvenus à leur but, malgré l'imperfection des moyens qu'ils employoient. Avec des motifs religieux, on engageoit les Romains à renoncer à ce qu'ils avoient de plus précieux, à leur liberté; le respect pour le serment étoit poussé chez eux jusqu'au scrupule. S'ils n'ont pas été véritablement vertueux, c'étoit la faute de leur Religion qui étoit impuissante à produire cet heureux effet: d'où venoit leur docilité? Du sentiment intime que chaque homme a de la Divinité, de l'obligation de l'honorer, de lui obéir. Or voici comme je raisonne. Des hommes qui n'avoient qu'une bonté médiocre & des lumières bornées, ont cher-

ché à faire du bien à leurs semblables, à modérer leurs passions, à les civiliser, à leur faire pratiquer quelques vertus, à leur faire éviter certains vices, & ils sont parvenus à leur but, quoique d'une maniere imparfaite.

Il faudroit donc supposer dans ces Législateurs plus de lumieres, plus d'amour pour l'ordre que dans le Créateur de l'Univers, s'ils eussent employé pour rendre les hommes heureux, un moyen qu'il eût rejeté, quoiqu'il fût si efficace pour produire cet heureux effet : aussi l'a-t-il mis en œuvre en leur donnant une loi si parfaite, qu'elle porte, pour ainsi dire, le sceau, le cachet de son Auteur. En sorte que si quelqu'un s'avisoit de me dire que cette Loi n'est pas de Dieu, je pourrois répondre hardiment, qu'elle est telle, du moins qu'il ne pouvoit en donner une plus sainte, plus parfaite, plus abrégée, plus claire, moins sujette aux inconveniens qu'on remarque dans toutes les autres loix qui indiquent les bornes de l'esprit de leurs Auteurs, en un mot, une plus digne de lui.

*La* B O N N E.

Vous abrégez beaucoup mon ouvrage, Mesdames, & vous me fournissez, par vos réflexions, de nouvelles preuves de

la Divinité, de la révélation, aussi-bien que de sa nécessité; je vais les récapituler.

Les hommes les plus éclairés, & qui ont blanchis dans l'étude de la Religion, ont cru la révélation, & leur témoignage à cet égard est uniforme.

Le moyen le plus efficace pour contenir les passions des hommes étant la Religion, il seroit contraire à l'idée que nous avons d'un Dieu infiniment bon, de croire qu'il eût privé de ce moyen de vertu, des créatures qu'il a créées pour être vertueuses.

Ajoutez à la première de ces preuves, une circonstance que Miss *Dorothee* n'a point oubliée. C'est que cette révélation que ces hommes si savants reçoivent comme divine, les oblige à mener une vie pure aux dépens des penchans vicieux les plus chers à la nature corrompue, & qu'ils y ont conformé leurs mœurs; ce qui nous offre une autre preuve de la vérité de la révélation, aussi forte que les autres.

La révélation des Chrétiens est si parfaite dans sa morale, qu'elle est digne du Dieu que notre raison nous a offert, & qu'il n'est pas possible d'en imaginer une plus parfaite; elle seule peut rendre l'homme estimable, heureux: elle seule fait, ou peut faire le repos, le bonheur, la

fûreté de la société. Tous les maux dont nous plaignons, ont leur source dans le violement de cette Loi; si elle étoit parfaitement observée, la terre deviendroit le séjour de la félicité.

Malgré ces beaux caracteres de la révélation, nous ne laisserons pas, Mesdames, d'en examiner l'histoire, avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Il nous faut des preuves plus claires que le jour pour ne pas confondre Moïse avec Osiris, Pythagore, Numa, Minos, Licurgue, Mahomet, & une infinité d'autres hommes qui se sont faits auteurs des différentes Religions qui ont été, & qui sont répandues dans l'Univers. Mifs *Dorothée*, rappelez-vous l'histoire de Moïse, telle que nous la fit, il y a quelque temps, Monsieur *Belesprit*, notre voisin, qui prétendoit nous obliger à la révoquer en doute, ou qui vouloit nous faire regarder Moïse comme un imposteur. Je ne crois pas que l'incrédulité puisse s'armer de plus fortes armes, & par conséquent, en réfutant ce mauvais roman, nous répondrons, je l'espere, aux objections les plus spécieuses que peuvent faire les Impies contre la divinité de l'Ancien Testament, qui est la base & le fondement de tout ce qui nous est révélé dans le Nouveau.

*Fin du premier Tome.*





A 24 13

(14)



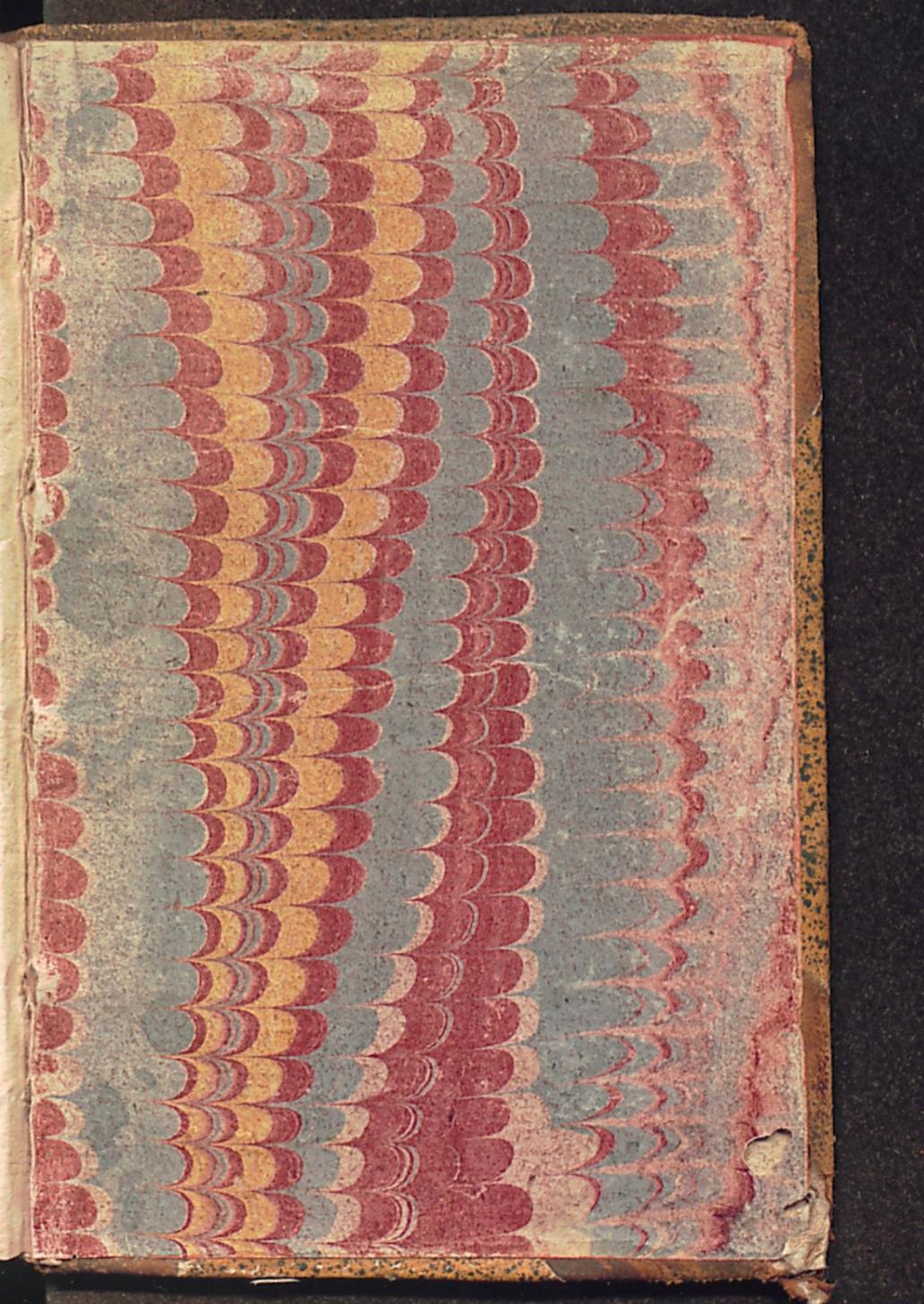
S

B 24 13

(1.)

X 233 7568



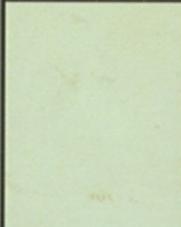
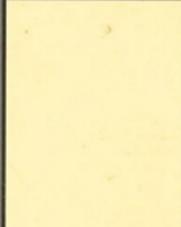
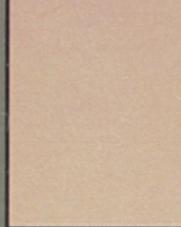
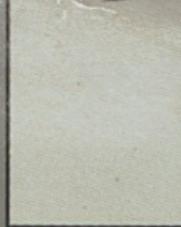




Inches 1 2 3 4 5 6 7 8  
Centimetres 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

# Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black
								
								

...olique,  
s-Chré-  
manais-  
YALE,  
rotéger  
llu da-

...ALE  
...SSE  
...E.

